

Verrières

deuxième série • numéro 2

Centre Régional du Livre

FRANCHE-COMTE

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Page 3

LIRE, ÉCRIRE, ICI ET AILLEURS

Hommage à Claude Mettra

Page 10

Le miracle d'une vie :

présentation et biobibliographie de Claude Mettra *par Jean-Pierre Troadec* Page 11

Esquisse pour une effigie de Claude Mettra *par Claude-Louis Combet* Page 16

Hommage à Claude Mettra *par Yves Jaigu* Page 21

Un être de lumière *par Louise Bouverot* Page 23

C.M., l'homme à la voix *par Gil Jouanard* Page 25

Claude Mettra par lui-même Page 28

Madeleine à la veillesse (inédit) *par Claude Mettra* Page 30

ÉCHOS & TRACES I : DIONYSOS 2004

Les « Petites Fêtes de Dionysos » 2004

« *Mythes, mets & vins* » ; les six écrivains participants Page 35

les tables rondes des 4 journées, du 22 au 25 juillet 2004 Page 47

ÉCHOS & TRACES II : JEUDIS DE POÉSIE

Françoise Ascal aux « Jaudis de Poésie » Page 95

À Françoise Ascal *par Jacques Moulin* Page 97

Violettes de Parme – Albrecht Dürer, 1503 *par Françoise Ascal* Page 99

ÉCHOS & TRACES III : RENCONTRES-LECTURES AU CDN

Présentation de Daniel de Roulet Page 103

La Montée du Poupet *par Daniel de Roulet* Page 105

CEUX QUI FONT LE LIVRE

Le catalogue des éditions Virgile Page 111

Les éditions Virgile *par Daniel Legrand* Page 115

DES PASSANTS CONSIDÉRABLES

Philippe Raulet, écrivain en résidence à Salins-les-Bains Page 120

Présentation biobibliographique de Philippe Raulet. Page 122

Comme une surprise *par Anne Luthaud* Page 123

Bribes volées à un moment de rencontre,
conversation avec Philippe Raulet *par Anne Luthaud* Page 140

Instantanés, texte inédit *par Philippe Raulet* Page 145

VOICI DONC LA NOUVELLE LIVRAISON de *Verrières*. Le second numéro de la nouvelle série, inaugurée l'an dernier à la même époque.

Comme nous l'avions alors indiqué, n'obéissant à aucune contrainte d'actualité*, la périodicité de notre revue est espacée. Quand le contenu d'un numéro est venu à maturité, alors il est temps d'en cueillir et d'en offrir les fruits...

Périodicité irrégulière aussi. C'est ainsi que le numéro 3 paraîtra – du moins nous l'espérons – avant la fin de l'année 2005, car l'essentiel de son contenu est déjà prêt.

Dans le présent numéro, le lecteur pourra retrouver les grandes rubriques initiées dans la première livraison de 2004, et qui constituent l'ossature même de ce *Verrières 2e série*.

Aussi la rubrique « Lire, écrire ici et ailleurs », qui propose une approche plurielle d'un créateur contemporain dont le rayonnement importe pour la vie littéraire et intellectuelle en Franche-Comté, consacre un hommage à *Claude Mettra*, admirable « passeur » et écrivain, dont la « Voix » sur les ondes a captivé de nombreux auditeurs de France Culture, et qui nous a quittés au mois de mai 2005.

Ensuite, trois « Échos & Traces » prolongent ici autant de moments littéraires intenses qui se sont passés en 2004 et en 2005 : « *Les Petites Fêtes de Dionyos 2004* » en Pays du Revermont (à Arbois et Salins-les-Bains), du 22 au 25 juillet 2004, autour du thème « *Mythes, Mets & Vins* » ; « *Les Jeudis de Poésie* », avec une présentation de l'écrivain et poète Françoise Ascal, et un court texte inédit de l'auteur, lu au cours de la rencontre à la Médiathèque Pierre Bayle du 3 mars 2005 ; enfin, la *rencontre-lecture* du 25 mai 2005, *au Nouveau Théâtre de Besançon* (C.D.N.), avec l'écrivain *Daniel de Roulet* trouve ici un écho avec la publication de « La Montée du Poupet », texte inédit, lu pendant cette rencontre, et qui décrit avec beaucoup d'humour et de perspicacité sa Montée du Poupet, redoutable course à pied jurassienne à laquelle l'auteur a participé au mois de mai 2005.

Par ailleurs, la rubrique « **Ceux qui font le livre** » est cette fois dédiée à un bel éditeur implanté depuis plus d'un an en Franche-Comté : *les éditions Virgile* ; le stylo a été donné à Daniel Legrand, le responsable des éditions, qui a réécrit l'intervention qu'il avait faite lors de la soirée « **Librairies en fête** » chez Siloë-Chevassu à Besançon, le vendredi 22 octobre 2004.

Pour clore de manière forte ce numéro de rentrée, la rubrique « **Des passants considérables** », consacrée à ces écrivains de passage dans la région, propose une présentation approfondie du romancier *Philippe Raulet* sous la plume d'Anne Luthaud, ainsi qu'un magnifique texte inédit de Philippe Raulet, *Instantanés*, en quelque sorte journal de création écrit pendant sa résidence à Salins-les-Bains.

Ainsi, ce numéro en témoigne – du moins, nous l'espérons –, *Verrières* veut s'efforcer de relayer la vie du livre en Franche-Comté.



Nous ne connaissons pas encore les données chiffrées du mois de cette rentrée littéraire 2005. Mais, quoi qu'il en soit, un regard un tant soit peu aiguisé et qui ne se laisse pas abuser par divers trompe-l'œil, porté sur l'évolution depuis un an de l'économie du livre en France, ne peut que mettre en évidence une tendance négative au « décrochage », qui touche avant tout les librairies et les éditeurs indépendants. Dans son numéro du 8 juillet 2005, le magazine des professionnels, *Livres hebdo*, qui a habituellement une tonalité optimiste, affirme que « tout ne va pas très bien, Madame la marquise » (titre de l'éditorial de Christine Ferrand, la rédactrice en chef) et évoque « le régime minceur » des ventes de livres au 1^{er} semestre 2005.

Face à ce contexte, seule une action résolue et pérenne, à l'échelle territoriale de la région, peut créer les conditions de possibilité d'une résistance, permettant à la culture de l'écrit de poursuivre son essor. La mise en place du Contrat professionnel de Progrès en faveur du livre, signé par l'État (D.R.A.C.), la Région de Franche-Comté et le C.R.L.F.C. va dans ce sens.

Les vents dominants qui orientent la vie économique et façonnent les mentalités et les modes de vie de nos contemporains sont aujourd'hui indubitablement défavorables à l'essor du livre et de la vie littéraire.

L'accélération de la mutation économique du monde du livre (concentration de l'édition et de la distribution, ainsi que de la librairie, rachat d'entreprises du livre par des investisseurs extérieurs à ce secteur d'activité), le développement d'Internet et des loisirs de consommation, le tassement du pouvoir d'achat et une inquiétude diffuse face à un avenir incertain : voilà en vrac quelques facteurs socio-économiques conjugués qui pèsent de plus en plus lourdement sur la vie du livre.

Certains vont même jusqu'à prophétiser la fin du livre, affirmant que celui-ci est devenu un médium dépassé et même obsolète, face au développement des technologies modernes de communication et des nouveaux modes d'information.

Mais, plus profondément encore, ce sont des facteurs d'évolution d'ordre socioculturel qui viennent fragiliser le livre. Le monde de la consommation et du loisir entraîne une attitude de renoncement à la

pratique de la lecture. À quoi bon « se casser la tête » à lire, à réfléchir, alors que tant de suaves ou existantes distractions sont à portée permanente de main ? Le monde est assez dur comme cela, pour en rajouter... Voilà ce que l'on entend de plus en plus souvent. À travers les loisirs, chacun cherche à se distraire... Or, du fait probablement de l'immense « fatigue d'être » qui saisit l'individu contemporain, la distraction ne s'entend plus que dans son sens originel, et la quête effrénée de distractions fait aujourd'hui symptôme : *dis-traire*, c'est « tirer en sens divers » ; autrement dit, se distraire, c'est se disperser, « s'éclater », « zapper »...



Le stand des éditeurs francs-comtois au salon du Livre de Paris - 2005

On comprend alors que, dans notre monde du loisir et de la distraction, le temps de la lecture – qui suppose la durée – devienne antinomique avec le temps social, le rythme de la modernité privilégiant l'instant – temporalité constituée d'une série discontinue d'instantanés ponctuels.

De même, une rupture semble s'opérer quant à notre rapport à la culture (au livre) comme savoir. Le temps semble en effet révolu, selon quoi l'accès au savoir, à la Culture, grâce notamment au livre, constituait le moyen le plus sûr de la dignité humaine, de la liberté de l'homme. Cette conviction fut incontestablement la grandeur du mouvement ouvrier au XIX^e et au XX^e siècle. Aussi l'effort de la lecture

paraît-il vain, désormais. Un rapport de plus en plus instrumental, utilitariste, aux savoirs (réduits au statut d'informations opérationnelles, de compétences techniques) paraît devoir s'imposer. Dès lors, il n'est plus besoin de s'encombrer de ce médium perçu comme pesant et triste qu'est le livre, pour acquérir ces savoirs rentables. L'auto-apprentissage ludique, la pratique du *surf* sur l'océan de l'information semblent être des moyens beaucoup plus attractifs et efficaces que la lecture...

Une précision s'impose ici. Les lignes qui précèdent tentent d'esquisser ce qui nous paraît être la pente la plus forte, orientant les pratiques sociales aujourd'hui. Cela dit, il existe bien des façons de lire, d'envisager la lecture, et nous n'avons pas à en juger. Et si lire mobilise nécessairement l'attention du lecteur dans une certaine durée et requiert ainsi quelque effort, la lecture peut être également source de plaisir. On peut lire pour apprendre, réfléchir, mais aussi pour se faire plaisir ou pour s'évader des soucis quotidiens, et il est de grands bonheurs de lecture. Seulement, il y a danger à faire du livre un simple objet de consommation de loisir et à rabattre la lecture sur le plan des pratiques ludiques... En effet, réduits à cette perspective, le livre et la lecture sont bel et bien condamnés comme objet ringard et pratique archaïque.

Du destin du livre et de la lecture, il n'y aurait nulle raison de s'inquiéter, si ce mépris croissant pour le livre ne constituait pas une illusion dangereuse. La civilisation européenne, dans ce qu'elle a de meilleur, a été fondée sur le livre (avec ou sans majuscule) et sur la circulation de l'écrit. Il n'est pas du tout certain qu'elle puisse survivre à un possible effacement du livre...

Bien sûr, l'efficacité de l'action, la fluidité de la communication, l'utilité optimale de l'échange sont des paramètres nécessaires de la vie humaine. Mais ils ne suffisent pas – loin de là – à créer la possibilité d'un sujet humain libre et d'une société harmonieuse. On n'en aura jamais fini avec l'inépuisable question du Sens. Qui suppose méditation, contemplation, rêverie, jeux de mots, humour, poésie, ou encore exercice de la pensée... sentiment irremplaçable de la durée. Jamais le langage ne pourra se réduire à une fonction unidimensionnelle de circulation de messages univoques.

VERRIÈRES

Or, « le livre fait le sens, le sens fait la vie » a écrit Barthes ; le Centre régional du livre de Franche-Comté en a fait sa devise.

« *Les Petites Fugues* » 2005, rencontres littéraires itinérantes qui se dérouleront cette année du 14 au 30 novembre, ont pour thème : « Le temps de la lecture : se mettre en décalage horaire ». Nous aurons donc l'occasion de reparler de ces questions cruciales et de les approfondir dans *Verrières*.

Dominique Bondu



Le stand des éditeurs francs-comtois au salon du Livre de Paris - 2005

* Rappelons ici que les informations liées à l'actualité du livre en Franche-Comté sont diffusées désormais via **le site Internet** du C.R.L.F.C. Plusieurs rubriques régulièrement mises à jour y sont consacrées. En particulier :

Le « Catalogue » des parutions qui offre, de la manière la plus exhaustive possible, les recensions de tous les livres et revues comportant un lien avec la région. De plus, **Le Catalogue** fait l'objet d'une publication sur papier qui paraît trois fois par an.

L' « Agenda » : cette rubrique présente par ordre chronologique les initiatives régionales qui concernent la vie du livre (manifestations littéraires, salons, formations, journées d'information, etc.).

L' « Événement » : il s'agit là de la présentation plus approfondie d'une initiative régionale qui mérite d'être mise en valeur, de par la qualité de sa proposition.

Enfin la rubrique **« Vie littéraire »** informe de façon détaillée sur les principales manifestations mises en place chaque année par (ou avec) le C.R.L.F.C. : « Les Jeudis de poésie », « Les Petites fêtes de Dionysos », « Les Petites fugues », etc.

Par ailleurs, **une lettre électronique**, régulièrement adressée à une liste de diffusion, met l'accent sur des initiatives littéraires à venir dans la région, et dont le C.R.L.F.C. est le porteur ou bien partenaire. Vous pouvez à tout moment vous abonner à cette lettre en adressant un courriel d'inscription au C.R.L.F.C.



LE MIRACLE D'UNE VIE

PAR JEAN-MICHEL TROADEC

Claude Mettra qui vient de nous quitter le 17 mai 2005, naquit à Villersexel le 14 août 1922. Il était l'un des neuf enfants de Maurice Mettra, négociant en vins. Intelligent et rêveur, le jeune garçon eut à cœur de garder son enfance secrète. On sait seulement qu'il se promena beaucoup à pied et à bicyclette par les routes et les sentiers forestiers de Franche-Comté, au point que son père l'appela un jour le *déserteur*. De se retrouver tout jeune pensionnaire au lycée Victor-Hugo de Besançon, il éprouva une grande douleur, mesurant le malheur des escapades désormais interdites. Néanmoins au lycée il se révèle un élève brillant, qui excelle en toutes matières et obtient un premier prix de littérature au Concours Général. Puis il intègre l'IDHEC, fait du théâtre aux côtés de Jean Vilar, a des activités dans le monde des livres, à la Maison des Lettres, chez Arthaud, chez Payot... Entre-temps, il a couru dans les bois quand la Résistance sollicitait les héros discrets et mettait en péril l'intégrité des familles (son frère Henri, chef de maquis, fut tué le 9 septembre 1944 à Fallon)... Sans doute sont-ce les incertitudes de cette époque troublée qui renforcèrent son sens aigu de la solidarité, inné en lui comme celui de la fratrie, cette famille dont il élargira le premier cercle affectueux en fédérant autour de lui, par la grâce de sa parole radiophonique, des milliers d'auditeurs, proches ou lointains, admirateurs fidèles de la magie d'une voix et des séductions d'une pensée tout à la fois simple et subtile, toujours limpide, toujours lumineuse. Car ce qui fut le miracle de la vie de Claude Mettra, c'est une exceptionnelle aventure des ondes au cours de laquelle, lui mettant le pied à l'étrier d'une chaîne unique au monde, il amena à l'écoute de France Culture un public d'anonymes, non seulement innombrable mais encore très divers, composé de gens de toutes conditions, professeurs, laboureurs, chômeurs. Il fut le créateur et le producteur inspiré des *Chemins de la connaissance*, de *L'autre scène ou les vivants et les dieux*, de *La matinée des autres*, des *Livres des autres*, d'*Aux portes du rêve*, de *Dits et récits*. Et pendant plus de trente ans, il offrit

HOMMAGE À CLAUDE METTRA

ainsi, comme on sème à tous vents, des centaines d'émissions savantes et légères, et dont l'éclectisme le disputait à une richesse qui jamais ne fermait de portes, mais qui toujours ouvrait des perspectives où la liberté de jugement conservait ses droits. D'ordinaire, tout commençait par une mélopée, par la surprise d'un timbre de voix très prenant qui changeait la matière du discours en un enchantement, servi par la providence de mélismes qui donnaient à entendre comment Ulysse avait pu être *ravi* par le chant des sirènes. Une telle puissance d'envoûtement n'allait pas sans danger, car si le son servait le sens et inversement, il arrivait souvent que l'esprit à l'écoute s'abandonnait à céder à l'appel du rêve, bercé par ce qui n'était plus alors qu'une musique. Mais la malice ultime de la séduction n'est-elle pas de donner à deviner par-delà une modulation sensible ce qui sans cette dernière toutefois ne saurait révéler son insaisissable appartenance ? Quand on mange des champignons sauvages, on a l'impression de se repaître de la forêt ou s'il s'agit d'une truite champêtre, de se repaître des herbes du ruisseau.

Tel était à sa façon l'effet du subterfuge du magicien, de délivrer – par le privilège alchimique de la métaphore – la saveur de l'herbe des âmes, nourriture mystique et onirique, prête à communiquer son feu dans les chaumières et ses vapeurs d'encens.

Un ange nous a quittés au matin de mai. Sa vie fut celle d'un beau cierge qui flambe, illuminant du dedans ses yeux qui avaient la couleur du firmament, celle qu'on admire – sans nuage – dans le bleu du bleuet ou l'offrande de la pervenche, et celle qui chantait à son imagination dans ses rêves novalissiens, soucieux qu'il était d'espérer en un doux parterre dans l'au-delà du monde, dans l'envers fleuri d'un univers en gloire où l'indigo béni rehausserait humblement la merveille du colchique et l'apothéose du coquelicot. Puisse le ciel payer de retour un homme rare, comme on le dit d'un saint laïque ou d'un apôtre, pour ce qu'il a donné avec modestie, disponibilité et fabuleuse gentillesse, puisque le voici *compagnon de la force du limon* selon le mot d'Armand Robin dont il aimait la douce obsession de la glèbe, de ce terreau qui, par-delà la saison mauvaise, demeure promesse de germination.

JEAN-PIERRE TROADEC vit en Bretagne où il exerce le métier de bibliothécaire. Homme de grande érudition, ami très proche de Claude Mettra, il était uni à ce dernier par une même quête intellectuelle et spirituelle. Jean-Pierre Troadec poursuit notamment un travail de recherche sur des textes mystiques anciens. Il a ainsi établi et traduit du latin plusieurs ouvrages de Grammaticus Saxo, publiés chez Folle Avoine ; il prépare également la publication de *Morceaux choisis des Révélation*s de Sainte Brigitte de Suède, à paraître aux éditions Les Belles Lettres.

BIBLIOGRAPHIE de CLAUDE METTRA établie par JEAN-PIERRE TROADEC

Michelet, Histoire de France, éditions J'ai lu, « Essentiel », 1963 et 1966.

Michelet, *Œuvres complètes* (avec 19 introductions de Claude Mettra), éditions Rencontre, Lausanne, 1966.

La France des Bourbons, Tome I : d'Henri IV à Louis XIV ; Tome II : du Régent à Charles X ; ouvrage couronné par l'Académie Française, éditions Rencontre, 1968 – éditions Complexe, 1981.

Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des États et des Empires de la Lune et du Soleil*, éditions J.J. Pauvert, Paris, 1962, annexes et notes de Claude Mettra (en collaboration avec Jean Soyeux) – réédition. Club des libraires, 1969.

Le Grand Printemps des gueux, Chronique de l'an 1525, éditions André Balland, 1969.

L'Univers de Van Gogh, éditions Sreepel, 1972, Collection « Les Carnets de Dessins ».

Rabelais secret, éditions Grasset, 1973.

Peter Bruegel, éditions Sreepel, 1976.

Jérôme Bosch, éditions Sreepel, 1977, réédition 1982, collection « De la peinture »

Saturne ou l'herbe des âmes, Seghers, 1981.

Celle qui rêvait sous l'algue, éditions Solaire, 1982, éditions Folle Avoine, 1998.

La Chanson Des Nibelungen, éditions Albin Michel, 1984, collection « Les grands mythes fondateurs de l'occident ».

Cévennes et grands causses, en collaboration avec Janine Brager, éditions Presses du Languedoc, 1984.

L'Album France, éditions Hermé, 1996.

Éclatants comme la gloire : Écrits de jeunesse des Brontë, en collaboration avec Florence Marguier et Jean-Pierre Leonardini, éditions Paroles d'Aube, 1997.

Van Gogh, le vertige de l'absolu, éditions du Félin, Philippe Lebaud, 1997.

Le Théâtre des songes : Bruegel, Bosch, éditions Folle Avoine, 1999.

La Maison d'ombre, éditions Fata Morgana, 2000.

L'Ange au matin de mai – Petite Mythologie du printemps, éditions Folle Avoine, 2000.

La Fiancée des cendres, éditions Lettres Vives, 2000, collection « Entre 4 yeux ».

Féodor Dostoïevski – Le Poème du Grand Inquisiteur; avec une lecture critique de Claude Mettra : « Debout, aux portes de la loi... » éditions Folle Avoine, 2001

... et des dizaines de préfaces, articles de dictionnaires, de revues et de journaux (*L'Express*, *Le Monde*, *Les Nouvelles Littéraires*, *Planète*, *Historia*, *La Quinzaine Littéraire*, *L'Aurore*, *Le Feu Brûlant*, *La Polygraphe...*), et autant de conférences, de prestations dans des colloques ou tables rondes, et des participations à la création chorégraphique (notamment en 1994 et en 1997 pour – respectivement selon ces dates - *Marie-Madeleine* et *La Danse du cœur aimant en ce jardin clos de l'âme*, de Françoise Dupriez-Flamand, danseuse étoile) ou filmique (*Le Signe zodiacal du scorpion*, *La Bougie*, *Le Lion...*).

Signalons aussi un entretien filmé, réalisé rue Dutot le 3 avril 2001, où Claude Mettra souligne l'influence de son enfance sur ce qu'il est devenu (DVD de 45 minutes de Laurence Drummond et Patrick Chaput – contact : 32 rue Falguière, 75015 Paris). Quant aux émissions de radio, elles sont conservées dans le fonds des archives sonores de l'Institut National de l'Audiovisuel.

ESQUISSE POUR UNE EFFIGIE DE CLAUDE METTRA

PAR CLAUDE LOUIS-COMBET

Entreprise difficile : il me faut évoquer Claude Mettra comme écrivain alors que je suis loin d'avoir lu tous ses livres ; comme homme de radio, alors que je n'ai jamais pu suivre ses émissions, à France Culture, avec une assiduité suffisante pour pouvoir en parler justement ; comme homme, simplement, alors que je n'ai jamais été curieux des détails de sa biographie. Il y a donc beaucoup de lacunes dans les éléments dont je dispose, et beaucoup d'approximations, imputables au travail du temps sur le petit lot de souvenirs que ma mémoire a engrangé. L'image ne peut être brossée à grands traits. Elle appartient à l'espace des lointains, à l'intimité sans objet, à une certaine qualité romantique des rapports de l'être – de l'esprit – avec le temps, avec le monde, et entre nous. Mon témoignage sera donc de pure subjectivité et n'offrira aucun appui à l'historien à venir, désireux de situer Claude Mettra dans une galerie de personnages caractéristiques parmi ceux qui œuvrèrent, en notre temps, à la diffusion d'une culture de qualité et d'exigence toute personnelle, dans le domaine des lettres et des arts, de l'histoire et des traditions populaires. Sur ce terrain, Claude Mettra fut un grand homme dont la valeur d'exemple mérite d'être reconnue et cultivée. Plus encore, il fut sur les ondes, une présence, une voix qui pouvait toucher jusqu'à la fine pointe de l'âme, un souffle de connaissance qui portait à la lumière toute l'épaisseur de la nuit des temps, des attachements et passions, des racines inconscientes de l'imagination. Mais nous le savons tous, les paroles s'envolent, s'évanouissent, se perdent dans la vacuité des jours sans attente. Il en était très conscient, il en souffrait. Il aurait aimé s'adonner à une activité plus créatrice que la parole, en dépit de ses sortilèges – l'écriture, par-dessus tout. Mais pour cela, semble-t-il, quelque chose lui faisait défaut : une forme de loisir ou de disponibilité. Il sacrifiait son désir de construire une œuvre à la générosité de

l'expression orale pour le plaisir d'esprit des auditeurs. Il acceptait l'éphémère mais, en lui-même, il cultivait la certitude que des mots de son discours s'incrusteront durablement dans des cœurs, qui s'en trouveraient par là éveillés, éclairés et guidés. Il avait foi en la vertu séminale des mots. On ne le voyait jamais sceptique ni blasé ni revenu de ses enthousiasmes. Toujours, il rayonnait.

Son visage en lame d'affûtoir, hanté du bleu limpide et intense de ses yeux, paraissait modelé pour la transfiguration. L'immense bonté de son sourire s'alimentait à de très vieilles sagesse exemptes de suffisance et d'arrogance. Il ne pontifiait pas, il ne jouait pas la comédie du gourou, il ne distillait pas des sentences, il répandait, en mots, son fond profond de simplicité et de cordialité – et c'était là le ton qu'il donnait, autour de lui, à son expérience intérieure de la vie et à sa culture. Sa pensée était l'expression authentique de sa sensibilité et celle-ci se trouvait fortement enracinée dans des strates culturelles dont les sucres nutritifs ne cessaient de circuler, avec la saveur d'une libre tradition hors de toute intention didactique. Car le savoir, chez Claude Mettra, ne semblait jamais une pièce rapportée, destinée à fournir la matière d'un enseignement. Rien de moins contraint que sa démarche intellectuelle : elle tenait plus du songe librement poursuivi que du discours fortement structuré. Sa manière était d'un philosophe-poète, insoucieux d'école et vierge d'université, opérant tout naturellement les associations qui lui paraissaient nécessaires, jamais comme jeu gratuit de l'esprit et plaisir de la séduction magistrale, mais pour ouvrir la voie de la vérité. Il convoquait alors en d'intuitives synthèses, les sources profondes auxquelles se rattachait, en lui, la connaissance : la mythologie, les rites, l'alchimie, l'astrologie, les spéculations de l'ésotérisme, le rêve éveillé des romantiques allemands, les fulgurations de l'expérience mystique. Partout, dans tout ce que j'ai pu lire de ses ouvrages : *Saturne* (1981), *Celle qui rêvait sous l'algue* (1982), *Van Gogh* (1997), *Théâtre des songes* (1999), *L'Ange au matin de mai* (2000), *La Maison d'ombre* (2000), *La Fiancée des cendres* (2000) – j'ai retrouvé les coordonnées et les assises de sa sensibilité : la rêverie matérielle, le sens du paysage et des affinités cosmiques, la familiarité avec les hôtes de l'au-delà, les aspirations idéalistes et spiritualistes, l'attache-

ment aux traditions rustiques des travaux et des jours, la sympathie pour les humbles et pour les fous – et j’ai senti circuler, comme un fleuve souterrain né d’innombrables affluents, une réflexion sur l’art, sur la vie, sur les coutumes, sur l’existence et le destin, qui était bien la pensée personnelle de Claude, marquée au coin de son style propre, mais qui ne s’en référait pas moins à ses maîtres d’intelligence et de culture, parmi lesquels Paracelse, Böhme, l’Anonyme alchimiste d’*Aurora consurgens*, Novalis et, plus proches dans le temps, Michelet, John Cowper Powys, Bachelard et quelques autres encore dont les noms m’échappent. Ces auteurs – créateurs de pensée et de poésie – entrent dans la composition vivante du terroir spirituel de celui que nous appelons, entre amis, notre Claude.

Il y avait chez Claude Mettra, une vraie, une sérieuse et profonde modestie. Loin de tout narcissisme et de toute survalorisation d’artiste ou d’écrivain, il laissait entendre, sans le dire expressément, sans chercher un bénéfice pour son personnage du microcosme culturel, que sa vocation – entendons sa vérité d’homme – n’était pas d’être un créateur, mais un passeur, un transmetteur, un relais, pas même au sens éminent du terme un interprète spécialisé, mais seulement un homme qui rend à la communauté le meilleur de ce qu’il a reçu, augmenté de sa part toute vibrante et chaleureuse de sensibilité personnelle. En vérité, le don qu’il déposait sur la table – don de savoir et d’intelligence – était toujours un don du cœur. Ses propos radiophoniques, ses écrits, ses échanges intellectuels dans les rencontres de la vie, au quotidien, procédaient d’un fond inépuisable de générosité, d’attention à l’autre, de souci majeur de dispenser toute sa fortune d’expérience intérieure et de culture à ceux qui en ont besoin et qui n’attendent que cela pour croître davantage dans leur être.

La face qu’il tournait vers autrui, vers ses amis surtout, était toute de lumière, de paix, d’harmonie, de tendresse, de bienveillance. J’étais toujours surpris par la nature solaire de sa pensée, de sa sensibilité, et par sa capacité à saisir dans les contraires et les extrêmes leurs chances d’accord et l’équilibre de leurs tensions. Peut-être, parce qu’il avait une âme imprégnée des vieilles cultures de sagesse et constamment en état de dialogue avec les lointains du passé et les puissances du cosmos, il abordait la réalité des êtres selon une perspective supé-

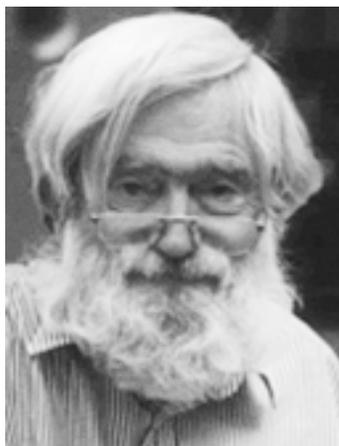
rieure qui éveillait en chacun le sentiment d'appartenir à un ordre de symboles et de significations métaphysiques, mystiques et poétiques, grâce à quoi disparaissaient les limites étroites de l'existence singulière, au profit d'un élargissement de l'être et de sa destinée. On accédait ainsi, au décours d'échanges amicaux, à une conscience comme dilatée de la participation à quelque transcendance, aussi assurée que mystérieuse. Il pouvait en être, pour chacun, comme il en était des personnages de récits mythologiques, de contes populaires ou de créations poétiques, avec l'impression d'une fraternité urgente et vivante avec les hôtes de l'imaginaire, de tous lieux et de toutes époques. Je suis sûr que, par-delà le charme particulier de la voix du conteur, c'était ce sentiment d'être introduit dans la familiarité des rêveries archaïques, qui faisait de Claude Mettra, pour ses auditeurs, un maître d'envoûtement.

La dominante lumineuse de son esprit ne l'empêchait pas d'être infiniment réceptif aux fantasmagories de la nuit, aux ombres en deçà, au clair-obscur, au crépuscule, à tout ce monde de tourments et d'exaltations qu'il appelait ses « folies ». Claude incarnait au milieu de nous ce qui demeure, inépuisablement, de l'âme romantique. Il possédait et savait communiquer son sens très vif de ses attaches avec le temps hors du temps – celui des commencements indépassables – avec l'espace saturé de présences occultes, et sa capacité de se tenir en attente des révélations et des miracles, et sa foi en la beauté comme assurance de salut et message d'au-delà. Je ne sache pas qu'il se soit appliqué à écrire des poèmes, mais sa pensée, sa culture et sa vie se tenaient en poésie comme à leur origine et leur fondement. Il était au monde dans l'intimité de cœur de Blake, de Böhme, de Novalis, de Caspar David Friedrich. Celui-ci avait peint le paysage même, aussi sensible que spirituel, dans lequel notre Claude avançait en quête de sa propre essence d'intériorité.

Ailleurs, la vie était ce qu'elle était et qu'elle fut toujours, proie du bruit et de la fureur. Claude n'était pas absent à la souffrance, il n'était pas indifférent aux apocalypses du jour, il ne se tenait pas résolument à l'abri de l'absurde et du désenchantement. Mais il était porteur d'une lumière, en lui-même, aussi réelle, aussi tenace que son souffle dont elle était comme la transposition dans l'ordre de l'esprit. Et cette

HOMMAGE À CLAUDE METTRA

lumière, il la répandait, il l'offrait en abondance en tout ce qu'il était, en tout ce qu'il créait. Aussi bien, à présent qu'il nous a quittés, notre Claude, je le vois clairement, définitivement, sous la figure radieuse du Pélican, déployé de toutes ses ailes parmi les couleurs du Vitrail dans la transparence du Verre et la gloire du Soleil.



CLAUDE LOUIS-COMBET est écrivain. Il vit à Besançon. Son dernier – et superbe – récit, *Les Errances Druon* paraît aux éditions Corti en septembre 2005. *Verrière n°1, 2^e série* lui a consacré tout un dossier.

HOMMAGE À CLAUDE METTRA*

PAR YVES JAIGU

Voilà maintenant plusieurs années que je n'ai pas revu Claude Mettra. Mais c'est peut-être ce qui, préfigurant son entrée dans l'éternité, me le donne à voir aujourd'hui, dans sa clarté, dégagée des clairs-obscurs de la vie d'ici.

Lui rendre hommage, c'est rendre à ceux qui l'ont connu, et confier à ceux qui ne l'auraient pas connu, le souvenir d'une pensée féconde, de grande rigueur et érudition, intimement vécue par lui, même sous l'apparence de l'abstraction spéculative quand elle est nécessaire, comme une manière de vivre.

C'est faire revivre aussi sa grande ambition d'ouvrir à tous les œuvres de la pensée et de les voir, pour ainsi dire, distribuées à profusion, en particulier à travers ce France Culture héroïque auquel il appartient corps et âme, fidèle à la mémoire de l'humanité dans son histoire comme dans sa sagesse.

Claude était d'abord connu et célébré pour ses qualités si originales de conteur des récits de l'esprit. Ses récits toujours construits comme des mythes, il savait si bien les dire ou les lire sur France Culture, le matin si souvent, à sa manière, la manière contenue d'un murmure impossible à ne pas suivre tout au long de son cours et de ses méandres dont chacun était un tournant dans l'événement, jusqu'à la fin où rayonnait dans la voix l'apparition d'une vérité cachée. Car il les choisissait toujours à cause de leur contenu de sagesse... d'une sagesse de la connaissance qu'ils cachent en eux comme une âme inquiète et curieuse qui en appelle à l'intelligence clarificatrice pour être délivrée.

Il avait formé avec Michel Cazenave un équipage d'aventuriers des savoirs que leur curiosité n'avait de cesse d'aller chercher jusqu'aux confins de l'esprit humain et des civilisations les plus lointaines et les plus secrètes pour faire part de leur existence à un public qui se

HOMMAGE À CLAUDE METTRA

réjouissait de pouvoir s'en étonner... comme nous nous étonnions de notre côté d'apprendre, grâce à cela, jour après jour, que notre pays était parsemé d'esprits libres heureux de découvrir un lieu magique où passaient, en vols groupés, des idées et des œuvres inattendues qui, cependant et même justement, les concernaient.

Outre l'Histoire qui l'avait rapproché de son ami Jacques Le Goff avec lequel il voisinait sur les antennes de France Culture et quelquefois sur des livres écrits en commun, il portait l'autre histoire, celle des âmes, celle qui se déroule sur une autre scène, un regard attentif et, je dirais même, éclairé d'une sorte de savante tendresse.

Cher Claude, notre vieil ami à tous, voyageur sans repos sur les chemins de la connaissance, maintenant parvenu à la grande étape de la terre promise, je te souhaite, souhaitons-lui ensemble, non pas le repos, si éternel soit-il, mais au contraire, la gloire de son esprit.

** Cet hommage a été lu par Yves Jaigu, le 23 mai 2005, lors des obsèques de Claude Mettra. Nous remercions vivement Yves Jaigu d'avoir bien voulu autoriser sa publication dans Verrières.*



YVES JAIGU a été directeur de France Culture de 1975 à 1984, puis directeur des programmes à France 3 et créateur de l'émission *Océaniques*. Il symbolise l'audace et la créativité culturelles dans l'audiovisuel.

CLAUDE METTRA, UN ÊTRE DE LUMIÈRE*

UN TÉMOIGNAGE DE LOUISE BOUVEROT

LOUISE BOUVEROT vit à Vesoul où elle est professeur. Grande lectrice, elle collabore aux *Cahiers Henri Thomas*, publication à laquelle s'intéressait Claude Mettra. Louise Bouverot était une proche de Claude Mettra.

Claude Mettra, un être de Lumière, voilà l'expression qui me vient aussitôt à l'idée à sa pensée ; « lumineux, Claude », disent aussi de lui des amis communs – cette même Lumière qu'il accordait au destin humain dans « Les Chemins de la Connaissance ».

Cette connaissance de l'humain va de pair avec celle des paysages, des horizons, des arrondis de son enfance. Je le revois me contant naguère tout ce chemin de la maison natale de Villersexel à la gare de Lure où les hasards de la vie lui avaient fait découvrir le Livre : alignements, aspérités, frondaisons qu'il mettra dans sa « manière humble et souveraine de regarder la vie ». Et puis, à bicyclette, car c'est ainsi qu'il se déplaçait, on adhère mieux au monde, on « colle » à la route et à la vie.

À Vesoul, la petite rue Serpente était sa préférée. Il la connaissait bien : sa sœur, institutrice, y avait longtemps enseigné. Les murets, les arbres à sorcières lui parlaient et il croyait y entendre encore le bruit des voitures à cheval qui la parcouraient naguère.

Il faudrait évoquer encore la voix si convaincante de Claude Mettra, son érudition immense, son grand sens de l'amitié, de la fraternité. Les ondulations de sa voix comme les collines de son enfance et cette manière singulière de garder jusqu'au bout sa part d'ENFANCE.

HOMMAGE À CLAUDE METTRA

Claude Mettra a pénétré les demeures intérieures d'un Dürer, d'un Van Gogh. Au-delà du tragique, de la dérision, il aide chacun d'entre nous à son accomplissement (mot qu'il affectionnait), à la construction de sa légende personnelle, aidé en cela par les mythes également, dans une approche exquise et rare.

** Il s'agit ici d'extraits d'une lettre que Louise Bouverot nous a adressée. Nous la remercions chaleureusement de nous avoir autorisé à publier ce beau témoignage.*

C.M., L'HOMME À LA VOIX*

PAR GIL JOUANARD

Pour ce que la France compte de bouchers amateurs de culture, retraités exigeants, de rêveurs éveillés, de lecteurs de sornettes et de poètes en état de latence, C.M. fut, vingt années durant, La Voix emblématique de France Culture.

Au saut du lit ou dans le fond de leur échoppe matinale, ils l'entendaient dès la première heure ouvrir le passage à une cohorte d'incongrus personnages, lutins extravagants et demi-dieux en demi-solde.

Je fus de ceux qui, rasoir en main, eurent longtemps coutume de se débarbouiller au son de cette mélodie *a capella* où se suivaient sans se chasser l'un l'autre trolls scandinaves et hémophages transylvains, violoneux du Connemara et caresseurs de lyres thracopontins.

C'était comme si, jour après jour, on s'intégrait au cours d'un récit de survie dont la Schéhérazade serait cet invisible conteur venu des terres gelées du plateau de Langres pour prolonger, une heure de plus, l'espoir de durée d'une illusion d'enfance.

Nous constituâmes ainsi une entière génération d'écouteurs de C.M., finement conduits au seuil de *La Maison d'haleine* ou laissés dans la banlieue de Cardiff à la traîne du vieux mythe arthurien revu par Powys. Et nous suivions, trace à trace, le cours de la Frame River où nous apprenions à lire le souffle rauque de la terre.

Ainsi, empoëtisés à n'en plus savoir où donner de la nostalgie, nous allions vers notre tâche matinale tout embrumés de chimères et d'intuitions.

Cela dura ainsi jusqu'au jour où « La Voix » se trouva enfin devant moi.

Alors, je vis cette chose incroyable : « il » ressemblait à sa voix ; la voix ressemblait à La Voix. Mieux même : elle l'approfondissait en la réduisant à la densité matérielle de ce quasi-squelette aux yeux de chandelle attardée dans la nuit.

C.M. se tenait assis sur lui-même, telle une flamme qui va cueillir sa

HOMMAGE À CLAUDE METTRA

forme dans son propre mouvement intérieur. Antithèse physique absolue de Gaston Bachelard, il en était pourtant la très exacte expression, alchimiste parcheminé, Raymond Lulle voué entier à la transmutation des mots en images mentales.

Il était là, tout ailleurs, et vous voyait pourtant, séparément, tous autant que vous étiez à contempler ce dont il se laissait traverser.

Au fur et à mesure que C.M. poussait devant lui cette parole dont il se creusait, on pouvait le voir se resserrer tel un poing nourri de sa propre puissance, qui durcit en paraissant se rabougrir.

Un jour, je l'invitai à venir parler à Heidelberg, où continue de palpiter l'esprit du rêve romantique. Il tint à ce que nous franchissions le vieux pont, à ce que, par la sente abrupte, nous rejoignons le Chemin du Philosophe. Et là, parmi les feuilles qui balaisaient l'avancée de l'automne, il nous tira derrière sa voix jusqu'au plus dense de la forêt, où il avançait sans poids.

L'ayant laissé me devancer de quelques pas, je découvris alors que rien ne le distinguait de ces branches de hêtres, et que sa voix aussi ressemblait à ce vent du soir et à cette lente chute de couleurs fauves dans le clair-obscur de la brume hercynienne.

La voix de C.M. avait fini par absorber C.M. tout entier. À moins que ce ne soit le contraire, et que C.M. soit un jour sorti, mince comme une lame, de la voix qui lui préexistait.

Maintenant que France Culture a un peu oublié sa voix au fond d'un cagibi perdu sur le versant oriental de Passy, je fais partie de ceux qui ont cessé de se raser au son de la légende murmurée mezza-voce.

** Ce texte de Gil Jouanard a paru initialement en octobre 1995 dans un recueil de proses intitulé Plutôt que d'en pleurer (éditions Verdier, 1995). Nous remercions les éditions Verdier pour leur aimable autorisation de publier ce texte.*

GIL JOUANARD est né le 11 décembre 1937 à Avignon. Grand serviteur de la poésie et de la littérature, il crée les Rencontres Poétiques de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, et fonde la Maison du Livre et des Mots, qu'il dirige jusqu'en 1985. Il a été ensuite responsable de la Maison du Livre et des Écrivains à Montpellier et du Centre Régional des Lettres du Languedoc-Roussillon. Il est l'auteur d'une abondante œuvre poétique et littéraire. Il a publié, entre autres, aux éditions Verdier : *Le Goût des choses* (1994), *Plutôt que d'en pleurer* (1995), *Mémoire de l'instant* (2000) et *Untel*, paru en 2005 ; et aussi aux éditions Fata Morgana : *Tout fait événement* (1998), *L'Œil de la terre* (1994).



CLAUDE METTRA PAR LUI-MÊME*

Mon destin est intimement lié au pays qui m'a vu naître. Tout ce que je suis, tout ce que je suis devenu, tout ce que j'ai tenté d'exprimer avec plus ou moins de bonheur dans mes cheminement littéraires, je le dois aux villages dont les cloches rythmèrent mes rêveries d'enfance et aux sentiers que mes pas foulèrent dès que je fus en âge de marcher.

Jusqu'à la fin de l'adolescence, en dehors des parcours obligés dans les sinistres internats du lycée, je n'ai eu d'autre patrie que celle du bourg dont je connaissais tous les passages obscurs, toutes les granges et toutes les humbles boutiques. Les émotions capitales, celles qui sont le socle sur lequel, dans la suite, on tente de donner forme à sa vie, je les ai vécues là et je n'avais pas beaucoup à faire pour en retrouver les visages.

Il me semble que, dès mes premières années, j'ai su que la vie était un don qu'il fallait saluer chaque matin et que la poésie était pour moi le moyen le plus sûr de rendre grâce à la création de ce qu'elle m'avait accordé. C'est sans doute la source lointaine de mon attachement, lors de mes premiers contacts avec l'université dans les antiques bâtiments de la rue Mégevand à Besançon, à l'œuvre et à la vie de Marcel Mauss, l'une et l'autre placées sous le signe du don. Ce grand maître de la sociologie française venait à moi en voisin puisqu'il était, comme mon grand-père paternel, natif d'Épinal. L'élément capital de ma formation fut la découverte du paysage par la marche et ensuite la bicyclette qu'évoque si merveilleusement Alain-Fournier dans sa correspondance avec Jacques Rivière. Il s'agit toujours là d'une conquête de la terre par le pied, ce pied qui marque notre appartenance à la réalité vivante et nous ouvre à cette sagesse immémoriale dont un écrivain comme Ramuz, ce voisin du canton de Vaud, s'est fait le chroniqueur passionné.

C'est dans les collines du bord de l'Ognon que j'ai fait l'expérience de cette respiration singulière qui est échange, par le souffle, avec la glèbe, de la forêt, avec le chant secret de l'arbre et de l'herbe. Expérience qui devrait être pour moi capitale puisqu'elle m'a ouvert à ce travail de nature théâtrale qui allait inspirer toute ma destinée radiophonique.

Il a suffi d'un demi-siècle pour mener la ruine d'un paysage qui, si l'on en croit Gaston Roupnel, s'est construit trois millénaires avant le Christ quand cessèrent les migrations des tribus venues d'Asie et que le peuple mystérieux des Ligures cultivant la terre, construisant des maisons et inventant les dieux qui convenaient à des cultivateurs sédentaires, jetèrent les fondements de ce que nous appelons aujourd'hui la civilisation occidentale. Ce que l'on nomma ici le remembrement des terres a été la plus grande catastrophe que nous ayons connue depuis l'avènement de l'homme aux rivages atlantiques. Désormais c'est aux seuls poètes qu'est confiée la sauvegarde de cette terre jadis bénie des dieux.

MADELEINE À LA VEILLEUSE*

PAR CLAUDE METTRA

Le renard se plaît dans la légèreté des ténèbres. Tant que la forêt est dans sa clarté solaire, il repose, paisible, au fond de son terrier. C'est seulement quand toutes les étoiles ont trouvé leur chemin dans le ciel (même si, obscurcies par la brume ou la pluie, ces étoiles n'ont point de regard pour nos espaces) qu'il entreprend ses pérégrinations hasardeuses, voyageur sans destination précise et sans autre guide qu'une imagination aidée ici ou là par les odeurs ou les rumeurs qui hantent la campagne déserte. Une seule exception à ce rituel de la nuit : dans le profond de l'hiver, quand le ciel est bleu et la terre blanche de givre, quand les arbres et les herbes se réjouissent du grand gel qui leur donne la sérénité du monde minéral, il s'aventure volontiers à l'orée des forêts pour célébrer, selon sa folie l'harmonie enneigée de la création : on le voit alors dans sa vêture rousse se livrer à une danse qui n'est pas sans faire songer à celle des vagues se caressant et se recouvrant l'une l'autre au long des sables de la mer. Et, en ce rare moment de l'année où il s'abandonne à la lumière du jour, il traduit en sa chair le mouvement provisoirement suspendu des êtres et des choses que le grand froid confine au grand repos.

Il suffit au renard de deux ou trois aurores cristallines dans le silence de l'hiver pour nourrir sa mémoire de la réalité du monde. Les images ainsi amassées, il les emporte dans son terrier. Elles l'aideront de temps à autre à marcher avec plus d'agilité dans l'épaisseur des nuits ; mais elles seront là surtout pour alimenter ses rêves dans la profondeur de son souterrain car il ne ressemble en rien aux caïmans ou aux marmottes dont aucun cauchemar ne vient jamais troubler le sommeil, pas plus qu'aux oiseaux d'ailleurs pour qui le sommeil n'est jamais qu'un semblant d'absence toujours brisé par le plus insignifiant des bruits.

Ainsi, de saison en saison, à travers une fragile existence de bête pourchassée, s'élabore une philosophie du terrier, proche à tant d'égards de ce théâtre du refuge où Gaston Bachelard est à la fois

auteur, metteur en scène et acteur. Ce terrier, il est pour le renard le centre du monde – ce qu’est la maison pour le petit enfant, ce qu’est la forêt pour le charbonnier ravivant le feu de sa meule, ce qu’est l’étable pour le bœuf laboureur. Centre, c’est-à-dire point immobile dans la roue qui obéit hâtivement au rythme de la vie. Mais que signifie cette immobilité ? Apparemment, que celui qui est au centre contemple, dans le détachement et la sécurité de celui qui possède un lieu, les déchirements et les contradictions des êtres et des choses soumises à la mouvance et à l’éternel retour. La réalité cependant est ailleurs : blotti dans la chaleur de son antre, le renard s’abandonne au regard de la terre. Il est une proie consentante au désir des éléments ; son rêve est abandon aux obsessions et aux rêveries de la matière. C’est à travers lui, c’est à travers sa mémoire et son trajet imaginaire que la matière invente son propre périple.

Ici peut-être s’esquisse l’étrange renversement auquel nous requiert Gaston Bachelard. Le penchant originel de notre nature nous conduit à interroger la matière afin qu’elle se glisse dans le masque de notre passion et se mette au service de notre désir, qu’elle soit la pâte docile dont nous puissions forger notre propre image. Le vieux philosophe (je dis vieux ici non dans les saisons des hommes, mais bien plutôt dans l’appartenance aux demeures archaïques de la connaissance) nous murmure une autre parole : il y a au cœur de la matière indéchiffrable une passion plus brûlante que celle dont nos frères humains peuvent témoigner à notre égard. Et cette passion informe, maladroitement souvent, comme toutes les passions, nous cherche pour nous fonder, ailleurs sans doute, dans un cercle lumineux qui ne possède aucune semblance avec l’horizon encombré de nos existences quotidiennes. Comme si dans le théâtre des éléments nous étions attendus pour tenir notre rôle, quand nous en avons fini avec toutes les ruses et les trappes dont nos routes sont semées. Solitaires, nous sommes nés dans la terreur ou l’éblouissement du premier soleil, solitaires nous mourrons dans l’enchantement ou l’angoisse de la dernière aurore. Et entre-temps nous déployons une énergie farouche à accorder notre voix à la parole de l’histoire humaine, à offrir notre solitude à qui voudra bien la prendre en charge, comme si nous voulions nous en délivrer alors qu’elle est notre condition même.

HOMMAGE À CLAUDE METTRA

Gaston Bachelard nous enseigne l'art de la solitude comme d'autres nous enseignent l'art de la musique : un exercice indéfiniment renouvelé pour découvrir en nous-mêmes cette suite de correspondances qui nous lie à tout le paysage matériel qui nous entoure. Un moyen de regarder la solitude non comme une malédiction mais comme une délivrance. Le thème majeur qui traverse la poétique de Bachelard tient en un mot : intimité. Et il ne convient pas de prendre ce mot dans un sens vague, mais bien plutôt dans son acception au niveau de notre langage amoureux. L'amour intime est celui qui nous introduit dans l'intériorité d'une chair, dans cette part invisible de l'autre corps dont le sang caché nous est réconfort.

Il nous est dit ici que pour les éléments, pour les figures matérielles qui nous entourent, nous sommes cette autre chair dont l'intimité est appelée, requise. Nous sommes pour la nature un corps d'amour, capable d'être étreint et fécondé et il est une souffrance de la matière comparable à la souffrance du cœur humain : les éléments sont paysages de désolation si leur soif d'amour ne trouve point en nous de quoi se désaltérer, mais leur joie est sans limite si nous sommes source où la matière peut venir se rafraîchir. Comme nous, elle a besoin d'être consolée, de voir son silence transformé en chant.

C'est ce souci qui traverse l'œuvre de Georges de la Tour. La flamme de la bougie est le cœur du tableau ; sa tâche n'est pas de distribuer l'ombre et la lumière dans l'espace attentif ; du moins pas seulement. Les objets et les personnages sont dans l'impatience du regard de la chandelle ; ils s'abandonnent à son besoin de prendre possession de la scène, de donner forme à la relation qui s'établit entre les êtres et les choses. Plus intense encore est la passion de la flamme quand il s'agit de placer face à face la créature humaine et son double : la bougie éclaire d'abord la face cachée, l'âme tout épandue dans l'émotion de la chair, dans la douceur rugueuse de la peau. C'est elle qui donne à l'âme sa densité, son exigence impitoyable. C'est cette fusion de la cire, de la mèche et du mystère igné qui fait surgir des abîmes obscurs de la conscience cet autre nous-même qui chemine à nos côtés, inlassablement et dont nous sommes si constamment oublieux.

Voyez Madeleine : un corps de femme enveloppé dans son pauvre sarrau, un corps pareil à celui de toutes les femmes qui ont l'habitude des sillons et des écuries, des moissons de l'été et des vendanges de l'automne ; un corps qui n'a guère le temps de songer à cette étincelle divine dont il est le territoire : la flamme seule, image d'une matière désormais inspirée, va faire de Madeleine le témoin privilégié de la dramaturgie cosmique, relation insaisissable entre la chair enfermée dans son temps et son espace et l'esprit dont l'espace et le temps n'appartiennent point à notre horizon. Et c'est ce qui nous bouleverse tant dans la Madeleine ainsi restituée par Georges de la Tour, c'est l'absolue confiance à laquelle s'abandonne la jeune femme penchée vers le sillon de la source lumineuse, source glissante sur elle, comme une eau lustrale donnant à tout son être cette somptuosité radieuse qui fait d'elle la servante du Seigneur. Et le rayonnement de l'âme est l'humble miroir de l'âme même de la bougie.

Et la bougie est ici seulement le signe de ce rempart que la nature construit sans calcul ni mesure contre l'angoisse et le ressentiment. Les éléments veillent sur nous, comme de vieux soldats à jamais inaccessibles à la fatigue ou à l'ennui, si du moins nous voulons bien accepter ce que nous sommes : des enfants abandonnés à l'innocence et à l'imprévisible métamorphose de la création, même si les sentiers de l'innocence sont parfois fréquentés par de redoutables diables, même si la métamorphose emprunte parfois le masque du néant.

** Le texte de présentation de Claude Mettra par lui-même, ainsi que l'inédit intitulé « Madeleine à la veilleuse » sont parus en mars 2001 dans la publication aujourd'hui épuisée, Des Écrivains en Franche-Comté, coéditée par le C.R.L.F.C. et Néo-éditions. Claude Mettra avait alors très aimablement accepté de donner ces textes au C.R.L.*

Ces deux textes, ainsi que ceux de autres écrivains figurant dans cette publication, est par ailleurs accessible sur le site du C.R.L.F.C. (<http://crlfranche-comte.free.fr>, rubrique « Les écrivains et la Franche-Comté », page « Des écrivains en Franche-Comté ». Il nous a paru opportun de les publier à nouveau dans ce numéro de Verrières, à l'occasion de l'hommage rendu à Claude Mettra.



« Les Petites Fêtes de Dionysos » 2004 : de gauche à droite, Philippe Raulet, Christiane Renauld, Fabienne Pasquet, Jean-Yves Masson, Claudie Obin et Christophe Blangero. Manque ici Yves Bichet.

LES PETITES FÊTES DE DIONYSOS 2004

Placées sous le signe du dieu grec Dionysos, sous le patronage duquel de multiples fêtes annuelles étaient organisées dans la Grèce antique, les rencontres littéraires *Les Petites Fêtes de Dionysos* qui se sont déroulées à Arbois et à Salins-les-Bains, pour la deuxième année consécutive, du 22 au 25 juillet 2004, ont eu pour thème : *Mythes, mets et vins*.

Récits de création, les mythes fondent les civilisations, racontent des histoires sacrées qui se sont déroulées au temps des commencements. Pendant ces journées de plein été, les auteurs invités ont présenté leurs livres, inspirés librement de mythes connus, ou les revisitant de manière contemporaine.

Dionysos est considéré comme l'un des dieux les plus importants et les plus complexes de la Grèce. Il est né de Sémélé et de Zeus, le roi des dieux grecs. Lié au vin et à l'ivresse, le culte de Dionysos s'étendit dans toute la Grèce avec la culture de la vigne. Il devint alors le symbole de la puissance enivrante de la nature, de la sève montante, du délire extatique.

À l'époque classique, il prit l'allure du dieu de la vie joyeuse ; son culte donnait lieu à des fêtes somptueuses, accompagnées de festins, de danses et de jeux, *Les Lénées*.

Les Grecs l'ont aussi considéré comme le dieu protecteur des Beaux-Arts, de la comédie et de la tragédie.

Six auteurs, dont une conteuse, étaient invités en juillet 2004 (du 22 au 25 juillet, très précisément) à ces fêtes de la littérature et de la gastronomie.

Ce sont : Yves Bichet, Jean-Yves Masson, Claudie Obin, Fabienne Pasquet, Philippe Raulet, Christiane Renauld.



Yves Bichet

YVES BICHET

Est né en 1951 à Jallieu en Isère; il vit maintenant à Grignan, dans la Drôme provençale, où il a pendant des années construit des maisons. Il se consacre désormais à l'écriture laquelle se nourrit notamment de ses expériences professionnelles et de son enfance passée dans le Dauphiné, précisément sur les *Terres Froides*, titre de l'un de ses romans (Fayard, 2000) où il évoque la froidure de ces terres, leur mystère, le sol qu'il faut creuser pour en faire émerger la part archaïque qui nous rappelle que nous sommes proches des animaux, des éléments naturels, des monstres et des dieux.

Le Nocker, (Fayard, 2000), se déroule sur les berges de l'Averne, lac mythique de l'Italie du Sud, au bord duquel les êtres s'aiment au milieu des déchets, mais où néanmoins la culture et la mythologie imprègnent le lieu. Yves Bichet s'en est inspiré pour s'interroger sur la mythologie et son étrange beauté souvent cruelle, et la façon dont elle fonde notre culture, à travers les destins de plusieurs personnages.

Il entame ensuite une trilogie en 2001 sur la papesse Jeanne, figure légendaire et femme multiple ; *La Femme Dieu* en constitue le premier volet, *Chair* le deuxième. Accusée d'être à l'origine d'une épidémie de peste et pour échapper à la mort qui lui est promise, Jeanne se travestit en homme, dissimulant son identité, vivant ainsi dans l'ambiguïté. Elle devient, malgré elle, Prieur de Mayence et part pour la Grèce où se déchaîne la querelle des images entre chrétiens d'Orient, iconoclastes, ennemis des images et ceux d'Occident, fidèles aux représentations divines. Le troisième tome, *Le Papelet*, paru en septembre 2004, a une tonalité plus politique et verra Jeanne accomplir son bref destin de papesse à Rome.

Yves Bichet qualifie cette trilogie de *féministe* dans le sens où ce sont les femmes qui déstabilisent le monde et le font avancer par leur capacité d'abandon et d'accueil. Il a inventé beaucoup de personnages et d'événements établissant des liens avec notre monde contemporain, notamment sur le thème du mélange des cultures, de l'androgynie et sur la fin du désir, donc la fin de Dieu.

Enfin, le dernier roman d'Yves Bichet, *Le Porteur d'ombre*, vient de paraître en septembre chez Fayard.

« Il faut avouer qu'Agathe est une personne remarquable, une perle, dans son genre. Noire de chevelure, quasi diaphane de carnation (ce qui est étrange ici), enveloppée, généreuse, abondante. Une poitrine de catcheuse, un rire de garçon, des pupilles d'adolescente, deux petites braises qui s'enflamment pour un rien... La parfaite maquerelle recyclée. Après dix minutes de conversation avec elle, ces stéréotypes peu flatteurs s'estompent. Agathe Pisone force la sympathie. Elle est cultivée, érudite même, sensible et étonnamment intuitive. Une sorte de sibylle échappée de son antre, libérée de ses oracles. Une pythonisse au repos, avec de grands yeux brûlants, fatigués, qui ont toujours l'air de vous aimer. C'est elle qui nous informe sur Ferratti. Elle connaît les mythes de l'Averne sur le bout des doigts, aussi bien que les passions humaines. »

Le Nocher.

JEAN-YVES MASSON

Né en Lorraine en 1962, à la frontière allemande, il étudie les lettres et la philosophie à Paris, à l'École Normale Supérieure. Ses premiers poèmes sont publiés dans la NRF en 1986. Il enseigne à partir de 1987, voyage, travaille en solitaire de 1990 à 1998. Il traduit nombre de poètes allemands (Rilke, Hugo Von Hofmannsthal...), italiens (Mario Luzi, Roberto Mussapi, Leonardo Sinisgalli...), irlandais (Yeats...).

Il crée en 1991 une collection de littérature allemande aux éditions Verdier.

Il enseigne maintenant à l'Université de Paris Sorbonne et collabore au *Magazine Littéraire* et à *France Culture*.

Parmi ses recueils de poèmes, on peut citer *Offrandes*, (Voix d'encre 1995), *Onzains de la nuit et du désir*, (Cheyne, 1995), *Poèmes du festin céleste*, (L'Escampette, 2002).

Il a publié en 1996 son premier roman, *L'Isolement* (éditions Verdier), récit traversé de mythes et d'images obsédantes à partir d'une histoire d'amour qui peut se lire aussi comme une méditation sur le temps, la maladie, la mort et l'exclusion, ou comme la métaphore des réalités les plus contemporaines. Dans ce roman poétique qui mêle symboles et allégories, Jean-Yves Masson entraîne les lecteurs par son écriture élégante, forte, sur une île grecque coupée du monde, où tout prend une valeur renforcée, l'amour comme le temps, la beauté comme la misère.

En 2003 il dirige un ouvrage collectif *Faust ou la mélancolie du savoir*, aux éditions Desjonquères, textes rassemblés sur le mythe de Faust. Variante moderne du mythe de Prométhée, reconnaissable à sa quête de savoirs et de pouvoirs interdits, le mythe de Faust apparaît comme le plus propre à décrire les enjeux de la modernité. Faust est une figure ambiguë : la volonté de savoir rencontre le désir, partout où sont en jeu les limites de la condition humaine, le comique et le tragique se frôlent jusqu'à parfois se confondre.

Jean-Yves Masson a écrit également en 1991 avec Sarah Kofman un essai, *Don Juan ou le refus de la dette*.

« Le temps, disait Marina, est comme une maison, une demeure, un palais, où tous les instants coexistent, où rien de ce qui est passé n'est véritablement passé, rien de ce qui est à venir n'est véritablement à venir encore. Notre corps ne connaît pas les couloirs du palais, notre esprit ne peut que les pressentir, et pourtant le temps qui passe nous guide insensiblement à travers plusieurs chambres où ce que nous étions hier n'a pas cessé d'être. Pour qui comprend ainsi l'histoire, quelque chose d'Andromaque ou d'Hécube erre encore invisible parmi nous, et pour qui possède, même imaginativement, la clé de l'unité des temps, les époques anciennes sont visibles comme par transparence sous les âges nouveaux. »

L'isolement.



Jean-Yves Masson



Soirée dionysiaque du 24 juillet 2004 au Domaine de la Pinte.

Claudie Obin



Après avoir longtemps vécu à Grenoble, Claudie Obin vit actuellement à la campagne, dans l'Yonne.

Professeur de mathématiques pendant 20 ans, Claudie Obin a découvert le théâtre et les contes pendant un congé maladie et depuis ne les a plus quittés. Elle exerce la profession de conteuse depuis 1987 et voyage régulièrement à travers toute la France. Elle travaille en étroite collaboration avec les établissements scolaires.

Parmi les spectacles qu'elle a mis en scène, on peut citer :

1998 : *Faut pas pousser Grand'Mère*, d'après une nouvelle de D. Westlake ; 1990 : *Chut* de P. Dupoyet ; 1992 : *Le lit du Comte ou quelques contes des Mille et une nuits*, avec Pierre Schwaar ; 1993 : *L'Épopée de Gilmamesh* ; 1998 : *À fleur de peau*, contes sensuels, d'amour et de peau, contes à rire ou à caresser, adaptés de textes de Boccace, d'Afrique et de Crébillon fils ; 2002 : *Jean-Baptiste Grenouille*, adaptation du roman *Le Parfum* de Patrick Süskind.

Claudie Obin a travaillé sur la mythologie grecque, celle qui décrypte les tréfonds de l'âme humaine, bien avant la psychanalyse,

La voix de Claudie Obin scote nos tympans à ces péripéties : claire, posée, retenue, vibrante, pour créer suspense et émotion. La conteuse maîtrise tant son histoire qu'elle donne parfois l'impression d'avoir vécu elle-même l'aventure, tout en sachant la restituer à qui de droit.

Elle a enregistré neuf CD qui ont fait l'objet d'un gros travail de recherche à partir d'écrits connus. Sont nés ainsi : *La création du Monde* ; *Les amours de Zeus* ; *Héraclès* ; *Thésée* ; *Les Enfers* ; *Dionysos* ; *Ulysse et les femmes* ; *Jason, Médée et la Toison* ; *Quelques monstres*.

« *Au commencement des commencements, il n'y avait que les ténèbres. Puis vint Gaïa la Terre. Elle engendra Ouranos. Gaïa et Ouranos engendrèrent tous deux Cronos le Titan qui ne dévora pas son fils Zeus. Plus tard, il y eut Prométhée, le feu, Pandora, et le Déluge...* »



FABIENNE PASQUET

Est née en 1954 à Genève d'un père haïtien et d'une mère française. Elle étudie en France les langues étrangères puis part en Italie, à Rome et Florence, où elle exerce le métier de comédienne. Elle se passionne pour les légendes de l'Italie du Sud, l'extase et la transe et écrit quelques spectacles de théâtre. Elle vit depuis 1990 en Haute Provence. C'est en répondant à une commande de l'Université de Pise sur

Baudelaire qu'elle découvre le rôle fondamental qu'a joué Jeanne Duval, muse et inspiratrice du poète injustement occultée ; elle décide alors de consacrer son premier roman à la réhabilitation de la belle mulâtresse et d'explorer les rapports troubles, singuliers et complexes du poète et de la Vénus noire : *L'Ombre de Baudelaire* sera publiée chez Actes Sud en 1996. Cet ouvrage aborde, d'une écriture sobre, les questions fondamentales : le rapport à l'écriture, la place de la femme dans la vie artistique, la vie, la mort, l'amour, la réminiscence des origines dans le comportement de chaque être.

Dans son deuxième roman *La Seconde Mort de Toussaint Louverture* (Actes Sud, 2001), elle ressuscite Toussaint Louverture, libérateur d'Haïti et ancien esclave illettré et le fait dialoguer avec le poète allemand Kleist sur le courage et le suicide, dans la prison du Château de Joux.

Son nouveau livre *Au fil du fer* (disponible au C.R.L.F.C.) évoque le destin de quatre générations de femmes, à la forte personnalité, dignes héritières des mythiques amazones. Ce texte mêle des épisodes se déroulant dans le Haut-Doubs et en Russie et a été écrit après la résidence effectuée par Fabienne Pasquet en automne 2003 dans un triangle allant de Pontarlier à Yverdon et Neuchâtel, de part et d'autre de la frontière franco-helvétique.

« Le soir devant le feu, mon père me faisait lire à voix haute l'histoire des Amazones, descendantes de Mars, dieu de la guerre, et de la nymphe Harmonie. Ou encore l'histoire de Diane, fille de Léo et de Jupiter, sœur jumelle d'Apollon. Amoureuse des solitudes, armée d'un arc, fuyant les hommes, Diane, restée vierge et éternellement jeune, est la personnification de la lune. »

Au fil du fer.

PHILIPPE RAULET

Né en 1940 dans l'Aube, Philippe Raulet vit maintenant en Seine-et-Marne, après avoir beaucoup voyagé en Afrique et au Proche-Orient, puis avoir vécu en Lozère. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont pas un ne ressemble au précédent. Il participe à de nombreux ateliers d'écriture et a bénéficié d'une résidence d'auteur à Salins-les-Bains en 2003. Il a publié notamment *Micmac, l'Avant* (Éd. de Minuit), *Amer et prodigue* (Calmann Lévy), *Allons, pressons !*, (Éd. Verticales), *Jean Faust, histoire d'un pacte* (Éd. Albin Michel). Paru en 2003 aux Éditions Verticales, *Pitiés* est son dernier roman.

Son goût de l'oralité l'a amené à collaborer avec des compagnies théâtrales et à travailler avec des conteurs et pour la radio.

D'une grande délicatesse, l'écriture de Philippe Raulet est « *comme celle d'un toucher des êtres et des choses d'une infinie douceur, d'une infinie tendresse* » (Véronique Breyer).

Jean Faust, histoire d'un pacte, remonte volontairement au texte bas-allemand de la fin du XV^e siècle, fondant le mythe de Faust ; Philippe Raulet reprend la légende dans son état le plus original et authentique tout en la soumettant aux lois romanesques les plus modernes. Faust y retrouve ainsi une jeunesse et une actualité, non dénuées d'humour.

LES PETITES FÊTES DE DIONYSOS

« Qu'est-ce que vendre son âme ? Les théologiens posent l'âme comme ils posent Dieu ou le mystère de la Trinité, mais jamais ils ne m'ont fait éprouver mon âme ! À supposer même qu'elle existe, m'appartient-elle pour que je puisse la vendre ? Non, elle appartient à Dieu. Depuis quand peut-on vendre quelque chose qui ne nous appartient pas ? Il faudrait pour cela que je l'aie auparavant volée. Et s'il s'agit d'une affaire entre Dieu et son ange déchu qui se règle sur notre dos, en quoi cela me concerne-t-il, moi, homme ? »

Jean-Faust, histoire d'un pacte.

**CHRISTIANE RENAULD**

Née en 1944 à Paris d'un père d'origine belge et d'une mère picarde : des gens du Nord qui rêvaient de soleil, d'oliviers et des lignes géométriques de la Méditerranée. Sa mère lui parle très tôt des dieux de la Grèce : cette terre devient le pays de ses origines et de ses racines imaginaires. Après des études de lettres classiques à la Sorbonne, elle

choisit l'enseignement. Lorsque naissent ses deux enfants, Christiane Renauld écrit des ouvrages pour la jeunesse publiés aux éditions Casterman et Gallimard notamment. Elle entreprend ensuite d'écrire cette fois pour les « adultes ». Des nouvelles paraissent en 1990, *Les Camarades imaginaires*, puis un roman en 1994, *Sorcière* (Éd. Verdier, collection L'Ether vague).

Mais il y avait toujours la Grèce et ce cheminement de l'homme vers la lumière et la liberté : *La Chouette et le Labyrinthe* paraît en février 2004 aux éditions du Seuil. En suivant le fil des généalogies des dieux et des héros, Christiane Renauld raconte les mythes en un seul récit, de l'origine du monde à la création de la démocratie athénienne. Inspiré des textes antiques dont elle respecte magnifiquement le rythme, son livre est un hommage à ce qui est source de toute littérature. Mais son regard original introduit une dimension nouvelle au récit : on voit alors les divinités archaïques céder la place aux dieux à visage humain, la fondation des cités, les guerres, les exploits, l'éclatement du pouvoir, l'avènement de la démocratie, le triomphe de la raison sur les vieux démons des ténèbres. Une histoire qui nous touche toujours, une source inépuisable de rêve, de pensée et de beauté.

Christiane Renauld aime les images, les mots, le silence, le jazz et les chansons, les gens drôles et gentils, les fromages, le bon vin, les enfants, les fruits et déteste les gens qui se prennent au sérieux !

« Dionysos sourit, du sourire des dieux. Non le sourire ouvert qui découvre les dents et fait briller les yeux, sourire humain à l'autre qu'il salue, qui attend le salut de l'autre, mais un sourire aux lèvres closes, tourné vers le dedans, un sourire pour soi-même, à soi-même, du bonheur d'être dieu et de savoir ce qu'ignorent les hommes, qui apaise les traits et donne aux visages des statues l'équilibre de la beauté. Les dieux grecs sourient comme les anges de Reims. Pas tous. Et tous n'ont pas le même sourire car tous n'ont pas le même savoir. »

La Chouette et le Labyrinthe.

LES PETITES FÊTES DE DIONYSOS



- Les Petites Fêtes de Dionysos - 2004 : de gauche à droite, Yves Bichet, Jean-Yves Masson, Fabienne Pasquet, Christiane Renaud, Philippe Raulet, Claudie Obin et Christophe Blangero.

- Les Petites Fêtes de Dionysos - 2004 : de gauche à droite, Fabienne Pasquet, Christiane Renaud, Philippe Raulet, Yves Bichet, Jean-Yves Masson, Claudie Obin et Christophe Blangero.



QUATRE TABLES RONDES AUTOUR DES MYTHOLOGIES

Verrières restitue ici la réécriture des quatre tables rondes organisées avec les six auteurs invités. Les débats ont porté sur le thème « mythologies et création littéraire ». Ils ont été animés par l'écrivain Christophe Blangero, artiste associé au théâtre Granit, à Belfort ; son prochain livre, *L'Homme qui marche n'a pas de visage*, doit paraître en 2006 aux Éditions Virgile.

Nous avons volontairement gardé le caractère parlé des différentes interventions. La réécriture des débats, réalisée à partir des enregistrements au magnétophone, a fait l'objet d'une relecture et de corrections par les auteurs.

Judi 22 juillet 2004

CHRISTOPHE BLANGERO

J'aimerais, pour commencer, que chacun puisse développer le rapport qu'entretiennent l'enfance et les mythes : l'enfance qui est l'âge du conte, l'âge où les histoires s'imprègnent mieux parce que non gâchées par les rigidités du langage, et les mythes comme aliments imaginaires sur lesquels chacun des auteurs a fondé son œuvre.

Le mythe a la capacité de révéler l'imaginaire des enfants et on peut déplorer que les profs de français trouvent parfois cela un peu trop ardu. Les contes de Claudie Obin sont destinés aux enfants à partir de dix ans et s'alimentent de mythes et légendes.

Claudie Obin, quel a été votre premier rapport à la mythologie ? S'agit-il d'une transmission maternelle ? Une découverte de bibliothèque tardive ? Ayant été prof de maths pendant vingt ans, vous n'étiez pas particulièrement prédisposée aux mythes...

CLAUDIE OBIN

Je n'ai pas été bercée par les contes. Je n'ai même pas bercé mes filles avec les contes. J'ai rencontré la mythologie une première fois à

l'école. Puis, je l'ai redécouverte plus sérieusement grâce à une dépression nerveuse qui m'a obligée à arrêter l'enseignement des mathématiques. Et quand on est tombé dans la mythologie, il est quasiment impossible d'en ressortir indemne.

CHRISTOPHE BLANGERO

La mythologie s'est toujours transmise essentiellement par le « bouche à oreille », par l'oralité et vous avez un rapport continu à cette oralité, à cette mise en voix...

CLAUDIE OBIN

Le conteur est effectivement dans l'oralité et cela me semble essentiel. Nous n'avons pas de livre sous les yeux, nous avons les récits dans notre corps et nous créons les images. Les mathématiques m'ont aidée à produire des contes dans la mesure où les généalogies et les chronologies tiennent une grande importance dans les mythologies. Les maths m'ont aidée à construire des récits. Ces récits sont imprimés dans le corps, je ne suis donc plus dans la mémoire : mon rôle est de créer les images qui vont permettre la transmission des récits. Dionysos est là pour me guider et m'a offert un petit morceau de son fil d'or dont les Grecs disaient, il y a trois mille ans, qu'il servait à recoudre les trous de mémoire.

CHRISTOPHE BLANGERO

L'isolement de Jean-Yves Masson relate la fuite d'un journaliste français vers la Grèce, lors la Seconde Guerre mondiale, à la recherche d'une partie de ses origines. Il rencontre une femme dont il tombe amoureux et se retrouve avec elle condamné à l'exil, par un régime dictatorial, en Crète. Ils vivent alors à distance les horreurs tragiques de la guerre dans une île fortifiée où vivent en exclus des lépreux isolés du reste du monde, dans une bulle protégée de l'histoire où l'on rejette les interdits de beauté. Comment est née cette histoire et comment les mythes s'y sont rajoutés ?

JEAN-YVES MASSON

La Grèce est un pays où je vais souvent. Sans croire pour autant à la métempsychose, la première fois que j'y suis allé, j'ai eu l'impression d'y avoir vécu, dans une autre vie. J'ai reconnu ses paysages, comme par une réminiscence platonicienne. La culture y était sans doute pour beaucoup. La culture grecque classique a en effet joué un rôle très

important dans ma formation. Quand j'étais enfant, je croyais aux dieux et je ne suis pas sûr d'avoir tout à fait cessé, malgré mon éducation catholique. À mon propre étonnement, cela ne m'a jamais semblé contradictoire.

L'idée du livre m'est venue d'un fait réel. L'île est un très bel endroit, aujourd'hui très touristique, sur la côte est de la Crète. Lorsque j'y suis allé, j'ai été très touché par le fait qu'il y avait eu là une léproserie. Dans mon roman, elle est évacuée à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mais dans la réalité elle a continué à fonctionner jusqu'au début des années soixante-dix. J'ai été bouleversé de penser qu'au temps où j'étais encore enfant, il y avait des lépreux en Europe : non pas seulement dans le Tiers-Monde, comme on le dit toujours, mais en pleine Méditerranée. Cette maladie qui semble appartenir au Moyen Âge, m'intéresse aussi par tout ce qu'elle véhicule aussi de connotations religieuses. L'exclusion qui en découle m'a paru comme une sorte de symbole de toute forme d'exclusion et m'a donné l'occasion de transposer des choses que j'ai vécues d'une tout autre manière. Il ne s'agit pas du tout d'un roman autobiographique : je n'ai pas d'origines grecques, pas plus que je ne partage le bilinguisme natal de mon narrateur. Mais ayant été élevé en Allemagne, je me suis rêvé bilingue.

CHRISTOPHE BLANGERO

D'ailleurs, il y a une chose très belle entre les deux personnages, Michel et Marina, c'est que la langue les rend étrangers l'un à l'autre.

JEAN-YVES MASSON

Je me suis rendu compte qu'il s'agit d'un thème qui allait prendre de plus en plus d'importance pour moi. Dans le roman que je suis en train d'écrire, qui se passe dans un pays que je ne nomme pas, encore très fortement marqué par la civilisation rurale, le héros, de par son enfance, parle un dialecte régional et, pour faire carrière, est obligé d'apprendre la langue « noble ». Les langues régionales, les dialectes, me touchent ; les gens qui ont une double identité me fascinent. J'aurais aimé être bilingue.

Il me semble que les mythes ont quelque chose à voir avec la langue. En apprenant le grec ou l'allemand, j'ai pu voir à quel point les mythologies des différents pays sont liées la langue. Au fond, ce que

l'on appelle un dieu est aussi très lié à la langue. Par exemple, lorsque les Latins parlaient de la guerre en utilisant le mot *Mars*, cela signifiait pour eux aussi bien le dieu de la guerre que la guerre elle-même. De même pour Vénus, ou même Junon ; chaque femme à Rome avait « sa » Junon, ce qui signifiait en elle la fécondité, plus largement la féminité. Cela s'est sans doute quasiment effacé des grandes langues modernes façonnées (et pour une part déformées) par les nécessités de la communication industrielle, technique, commerciale. Mais très souvent, dans les langues moins marquées par ce type d'histoire, et donc en particulier les dialectes, il me semble que cette profondeur est restée plus vivante : dans le provençal, dans certains dialectes italiens, dans ce que je crois comprendre d'une langue comme le berbère à la poésie de laquelle je me suis intéressé, il me semble qu'on retrouve un rapport à l'originel qui est plus fort. Une grande partie du travail d'écriture est de réinjecter cet aspect primitif dans la langue. Moi-même, quand j'écris de la poésie, j'utilise beaucoup le latin, l'étymologie. Pour cela, Apollinaire ou Rimbaud ont montré la voie. Il n'est pas nécessaire que le lecteur saisisse les soubassements de chaque mot.

CHRISTOPHE BLANGERO

Vos études de philosophie, et notamment la philosophie antique, ont dû aussi favoriser ce rapport particulier à la Grèce.

JEAN-YVES MASSON

C'est évident. Un des grands chocs de ma vie a été la lecture de Plotin, la découverte, quand j'avais vingt ans, du néoplatonisme. Depuis, j'ai eu l'impression de tirer d'un fond obscur un fil en partie oublié qui n'a pas fini de me conduire à des découvertes. On s'aperçoit qu'il s'agit d'une sorte de fil secret qui court tout au long de l'histoire, qu'on retrouve chez beaucoup d'auteurs, mais aussi chez des peintres, des architectes. C'est une tradition de pensée qui, je pense, n'a pas tout à fait dit son dernier mot, même si l'époque que nous vivons (ou dont nous sortons) est totalement anti-platonicienne. C'est une tradition qui mérite pour moi d'être défendue, de ne pas être abandonnée. Une tradition d'interprétation des mythes, notamment, impliquant une lecture allégorique, qui est plus féconde qu'on ne peut le croire.

CHRISTOPHE BLANGERO

J'ai lu dans l'une de vos interviews que la mythologie vous avait ouvert les voies du paganisme.

JEAN-YVES MASSON

Pour moi, les dieux sont tout à fait vivants. Ce n'est pas que je croie absolument en leur « existence » mais je ne suis pas totalement sûr non plus qu'ils n'existent pas. Être païen, c'est pour moi être sensible au fait que le divin est présent dans un lieu, et non pas hors du monde. Cela peut paraître opposé au monothéisme qui conçoit Dieu comme transcendant, étranger au monde qu'il a créé, mais il y a bien des aspects polythéistes dans le catholicisme. On sait que souvent, les lieux de culte chrétiens ont été établis sur des lieux de culte païens qu'on a christianisés. L'idée qu'une source soit miraculeuse, qu'il y ait dans tel ou tel lieu une présence sacrée plus forte qu'ailleurs... tout cela prolonge la sensibilité que j'appelle païenne. L'idée que le divin ne peut se manifester que dans un lieu donné me touche beaucoup, car cela signifie que tout lieu a son génie. Cela permet aussi de concevoir le voyage comme pèlerinage, initiation en tout cas. Il y en a qui vont à Lourdes : moi, je vais plus volontiers à Delphes. Mon dieu d'ailleurs, si l'on parle de paganisme, n'est pas Dionysos mais plutôt Apollon. Je suis sûrement plus apollinien que dionysiaque. J'ai bien conscience là encore que la modernité est non seulement anti-platonicienne, comme je le disais, mais prioritairement dionysiaque : mais je l'assume car cela correspond à ma nature profonde, et je suis persuadé aussi que si donc je ne suis pas « moderne », j'ai de bonnes chances de le (re)devenir, puisque la modernité est une notion par définition évolutive, fluctuante. Du reste, Apollon est certes le dieu de la beauté, mais ce n'est pas toujours le dieu calme, hiératique et olympien que nous présentent les clichés scolaires. Apollon, c'est d'abord le soleil ! et le soleil est une force surplombante, unifiante, mais aussi dangereuse. Il baigne tout de sa lumière, mais il brûle aussi ceux qui le regardent ou qui s'approchent trop près de lui.

Pour comprendre ce qu'est un dieu antique en général, et pas seulement Apollon, il faut certainement aller, d'abord, à Delphes. Si le monde avait un centre (les Anciens le croyaient, nous ne pouvons

plus le penser puisque la Terre n'est pas un disque, mais il n'est pas interdit de donner au mot centre un sens moins immédiatement physique), il serait là : et la source qui jaillit là, la Castalie, n'est pas par hasard la source des poètes. Or elle coule toujours, que je sache. Son eau est plus précieuse pour moi que l'eau de Lourdes, où d'ailleurs j'ai peine à croire que la Vierge éternelle se soit vraiment manifestée (mais je respecte ceux qui le croient). Il y a une présence, un champ magnétique à Delphes que je ressens très fortement chaque fois que je m'y trouve, c'est-à-dire presque chaque année depuis des années. Que le divin se donne toujours en un lieu défini du monde est un des grands enseignements de la mythologie ! C'est pour cela que, dans les mythes antiques, un dieu portant un nom donné synthétise en fait plusieurs manifestations du divin. Les catholiques en seront peut-être choqués. Mais ne disent-ils pas eux-mêmes « Notre Dame de tel ou tel endroit » (de Lourdes, de Paris, du Puy, de Rocamadour...), exactement comme pour les Anciens l'Artémis d'Éphèse était et n'était pas la même que, par exemple, celle de Délos. Or cela ne signifie pas, à l'inverse, que le dieu se réduit à cette localisation finie : le lieu n'est perçu comme lieu que s'il ouvre un espace intérieur dans la conscience. Il faut porter Delphes en soi.

Pour revenir à votre question, oui, mes études de philosophie m'ont formé. Mais si je ne suis pas devenu professeur de philosophie c'est aussi parce que j'ai eu le sentiment que pour rester poète, il ne fallait surtout pas que j'aie du côté du concept, de l'idée abstraite. Or c'était un risque. Si la poésie « pense », elle le fait à partir du concret, de l'image. Et cela m'a fait du bien finalement de renoncer à la philosophie pour laquelle je crois qu'en profondeur, je n'étais pas fait, même si, sur le moment, cela a été une décision plutôt douloureuse, après de grandes hésitations. Je ne suis pas créateur de concepts mais d'images. Dans le domaine des concepts, jusqu'ici du moins, je manie les concepts créés par d'autres et je peux les appliquer, les rendre opératoires sur des textes, pour réfléchir à certains problèmes, mais je ne me sens pas capable d'en définir de nouveaux. Je ne suis donc pas philosophe.

CHRISTOPHE BLANGERO

Le dernier ouvrage de Fabienne Pasquet, *Au fil du fer*, raconte l'histoire de quatre générations de femmes. La première de ces femmes, Luna, vit la réalisation du mythe des Amazones et de Diane qu'on lui a conté quand elle était petite et chasse les hommes, détenteurs du venin. Elle transmet sa vision des hommes à sa fille, qui la transmet elle-même à sa propre fille, jusqu'à la dernière génération qui parvient à se libérer du poids des mythologies familiales.

FABIENNE PASQUET

J'avais décidé de faire une généalogie et le mythe des Amazones m'est venu en tête. J'ai beaucoup de mal à écrire et, étant autodidacte, l'écriture est surtout un prétexte pour lire. J'entends parler de choses que je ne connais pas et j'en profite pour me plonger dans les livres et approfondir.

En ce qui concerne les déplacements d'une génération à l'autre, c'est-à-dire la récurrence d'un héritage transmis que l'on accepte ou que l'on refuse, on se rend compte que l'on peut aussi sauter une génération. Une petite fille peut aimer et vouloir reproduire ce que faisait sa grand-mère, probablement au travers de qu'elle a assimilé dans les récits de famille, dans la mythologie familiale.

Par ailleurs, j'ai appris, par le biais d'anthropologues, que les Amazones n'ont pas réellement existé en tant que telles. En revanche, ont existé des communautés de femmes vivant en insularité pour des raisons démographiques. Quand la population commençait à croître de manière trop importante dans les îles, on séparait les hommes et les femmes. Il paraît même que la Martinique aurait été une île de femmes tandis qu'il y avait à côté une île d'hommes ; et hommes et femmes se retrouvaient ponctuellement pour s'accoupler. On retrouve d'ailleurs ce mythe des Amazones dans de nombreuses cultures.

J'avais aussi utilisé ce mythe dans mon ouvrage sur Toussaint Louverture en abordant un grand poète allemand, Heinrich von Kleist, qui a aussi été enfermé au Fort de Joux en tant qu'espion anti-bonapartiste et a écrit un texte magnifique : *Penthésilée, la reine des Amazones*. Je voulais confronter deux cultures et je me suis pour cela plongée dans les mythes germaniques, scandinaves et dans la « mythologie » Yorouba et Fon qui sont les ethnies du Dahomey d'où

provenaient les parents de Toussaint Louverture. J'ai alors découvert qu'au Dahomey, la garde royale était composée d'Amazones. Quand on fait des recherches, on trouve parfois des correspondances magnifiques...

CHRISTOPHE BLANGERO

Christiane Renauld, native d'un père belge et d'une mère picarde, a toujours vu le Sud comme un pays de lumière et de liberté. Elle voue en tout cas une admiration pour la Grèce et aurait aimé vivre vingt siècles plus tôt. Dans son livre, *La Chouette et le Labyrinthe*, elle s'empare des mythes et les enchaîne en une histoire qui va des origines du monde à la création des cités, brossant ainsi le portrait d'une civilisation. Christiane Renauld, j'aimerais que vous nous parliez un peu de la Grèce puisque vous êtes intarissable sur le sujet.

CHRISTIANE RENAULD

Je vous écoutais parler de la Grèce, des images ont défilé...

Lorsque Jean-Yves Masson dit que Delphes est le centre du monde, je ne peux que l'approuver, de même lorsqu'il dit croire aux dieux grecs. Croire aux dieux de la Grèce, c'est en effet croire qu'ils habitent le monde mais c'est une croyance laïque. On peut, avec ou sans religion, avoir ce sens de la divinité et croire que le soleil est un dieu, que la lune est une déesse, que Zeus habite les sommets ou les cavernes...

En ce qui concerne la Grèce, c'est quelque chose qui est en moi depuis très longtemps. Mon frère, beaucoup plus âgé que moi, avait appris le grec et conservé une vieille grammaire que j'emportais dans mon sac pour aller à l'école maternelle... Ma mère aimait le midi, le soleil, rêvait de Provence et adorait la mythologie grecque. En réfléchissant à la question – que d'ailleurs je ne m'étais jamais posée – de savoir comment les mythes étaient entrés dans ma vie, je viens de me rendre compte qu'il y avait les contes de la nuit et ceux du jour. Il y avait les histoires que ma mère me racontait le soir pour m'endormir et la mythologie grecque qui était présente dans ce qu'elle me racontait tout au long de la journée. La Grèce, l'écriture grecque, les dieux, les héros de la mythologie grecque font totalement partie de mon enfance.

Plus tard, lorsqu'il m'a fallu réfléchir à ce que je voulais faire plus tard, j'ai pensé faire comme mon frère, c'est-à-dire la médecine. Et je me souviens que la veille du jour où je devais remplir un dossier pour

entrer en faculté, un camarade avec qui j'avais étudié le grec m'a fait remarquer que je n'en ferais plus. Le lendemain, j'ai demandé un dossier pour entrer en fac de Lettres et je suis devenue professeur... J'ai toujours, et beaucoup, raconté la mythologie à mes élèves. Parfois pour faire passer quelques pilules un peu amères en promettant, par exemple, une histoire après l'étude d'une règle de grammaire...

Je me suis rendu compte, au fil des lectures, qu'un héros grec, un dieu même, ne fonctionne jamais tout seul. Il fait partie d'un réseau : il est fils d'untel qui est fils d'untel qui épouse untel qui vit dans la cité voisine... J'ai donc eu envie de savoir si l'on pouvait rassembler tout le monde dans un tableau. Et ça marche ! Je suis partie des origines, de Chaos, et j'ai avancé, jusqu'aux hommes qui se marient avec d'autres hommes ou avec des dieux... Je crois que l'on peut ainsi, par un cheminement habile, raconter toute l'histoire en enchaînant les mythes au fil des générations, au fil des alliances, de cité en cité. Quand j'ai fini ce tableau et ce cheminement, je me suis aperçue que je n'avais rien inventé du tout : j'avais reconstitué le cheminement du mythe athénien. Les Athéniens se disent les Grecs des Grecs, les inventeurs de la démocratie et ils sont d'extraordinaires « publicitaires ». Cette auto-publicité est proclamée à longueur de temps dans les oraisons funèbres, dans les écrits et se retrouve aussi dans les mythes. En reconstituant ce fil, j'ai réalisé également que je parlais des origines du monde pour terminer par le dernier acte de la mythologie qui est le procès d'Oreste, c'est-à-dire la fondation de la démocratie. On a donc là un cheminement fascinant parce que l'on y découvre le cheminement de l'homme qui petit à petit va se libérer des vieilles peurs antiques et qui va construire son propre destin à travers la démocratie. Et cela, les Athéniens l'avaient dit avant moi ; mais je ne le savais pas.

On parlait aussi tout à l'heure de la Grèce qui avait été un paradis où le terreau politique s'était mêlé au terreau religieux sans trop de rejet : ils se mariaient plutôt bien.

CHRISTOPHE BLANGERO

On parlait aussi tout à l'heure de la Grèce qui avait été un paradis où le terreau politique s'était mêlé au terreau religieux sans trop de rejet : ils se mariaient plutôt bien.



De gauche à droite : Yves Bichet, Christophe Blangero et Jean-Yves Masson.

CHRISTIANE RENAULD

Là encore, je suis tout à fait d'accord avec Jean-Yves Masson lorsqu'il dit que le fait d'être catholique, monothéiste, ne gêne absolument pas le fait de croire aux dieux de la Grèce, ou au moins de les sentir présents. En effet, la religion grecque n'est pas dogmatique ; elle était pratiquée comme un ciment social. Les rites religieux, les fêtes religieuses, le sacrifice sont des occasions de se retrouver dans un acte commun qui fonde la cité. En fait, c'est une religion « politique ». Quand je disais qu'Athènes raconte son mythe pour faire sa publicité et se présenter comme l'inventeur de la démocratie, elle l'utilise à des fins absolument politiques. Les Grecs ont pour moi inventé deux choses : la notion de l'homme, c'est-à-dire un être fini dans son temps – il naît, meurt et joue son rôle entre les deux – qui se détermine par rapport aux dieux immortels, et le fait que l'au-delà (sauf pour Plotin et Platon) ne soit pas intéressant du tout. Quand on est mort, on s'ennuie, il n'y a rien à faire et on n'a qu'une seule idée : faire un sacrifice pour entrer son sang dans la terre et donner ainsi un peu de vigueur aux morts. Il y a donc, d'une part, la notion d'un être fini qui a un rôle à jouer – qui est son propre rôle – et d'autre part, l'invention de la politique au sens fort du terme, c'est-à-dire la vie de la cité. Cela s'inscrit dans la même idée : nous sommes des hommes, nous avons un rôle à jouer et nous sommes des être sociaux, nous vivons en société. Et la vraie question politique est : Comment, alors, allons-nous faire pour vivre ensemble ? C'est cela qui me fascine. La mytho-

logie est très profondément liée à cette idée. On peut la lire de mille façons différentes : on peut en faire une lecture psychanalytique, une lecture allégorique, symbolique, religieuse... moi, j'ai eu l'impression d'en faire une lecture politique.

CHRISTOPHE BLANGERO

Philippe Raulet, quant à lui, connaît peu la Grèce mais s'intéresse à une mythologie « anecdotique ». Dans son livre, *Jean Faust, histoire d'un pacte*, il nous présente le Faust du XIV^e-début XV^e comme un fanfaron astrologue, une espèce de sorcier pitre... Comment êtes-vous parti de cette légende et pourquoi en avez-vous fait une lecture plutôt anecdotique ?

PHILIPPE RAULET

Faust a en effet existé mais c'était un personnage plutôt controversé. Une chronique a été écrite de son vivant ou juste après sa mort et il est devenu, en quelques années, l'homme qui a pactisé avec le diable. On l'a présenté, entre le Moyen Âge et la Renaissance, comme un homme qui a fait le tour de toutes les sciences et qui, bizarrement, insatisfait de ce qu'il a pu tirer de ses connaissances et de ses capacités, s'est tourné vers la magie. La légende qui est née de ce personnage a eu un tel succès populaire que les églises luthériennes et catholiques l'ont récupérée et en ont décliné différentes versions.

J'ai trouvé, à Beaubourg, le manuscrit d'un étudiant qui, dans les années 1870, pendant la Commune, fait une thèse sur Faust et a traduit la légende en français. Je me suis alors calqué sur ce travail et ai suivi l'enchaînement des événements : le nombre de rencontres avec Méphisto, les tractations, ses prodiges... Sitôt que Faust a signé avec Méphisto, il lui pose des questions sur l'au-delà. C'est donc l'histoire de quelqu'un qui accepte de signer parce qu'il ne croit pas à l'enfer ou au paradis. Mais aussitôt qu'il a signé, l'enfer commence pour lui puisqu'il est torturé à l'idée que c'est peut-être vrai. Le tourment est d'autant plus fort qu'au moment de la signature, un signe divin apparaît. Méphisto lui demande de signer avec son sang, mais au moment où il s'ouvre le bras, son sang se fige et apparaît une inscription en latin : « Homme, fuis »...

Durant 24 années, Faust pose des questions à Méphisto sur l'existence de Dieu et celui-ci lui raconte qu'il a été un ange auprès de Dieu mais

a été rejeté pour finir en enfer. Méphisto qui est condamné à « tout jamais » à être écarté de Dieu, a pour seule consolation d'en gagner d'autres à sa condition. L'inquiétude qui naît en Faust agace Méphisto qui lui reproche de ne pas profiter de ces 24 années. Or, un jour, Faust demande à Méphisto « Mais que ferais-tu à ma place ? ». Et Méphisto lui répond : « Je profiterais de ma condition d'homme pour me rapprocher de Dieu » avec, entre parenthèses, l'idée que l'homme est perfectible, contrairement à l'ange – même déchu. La crainte de Méphisto est que Faust songe à se repentir – et ce, jusqu'au moment de sa mort. Le mieux est d'amener l'homme à se désespérer de lui-même jusqu'à l'acte final qu'est le suicide.

Les années passant, Faust oublie ses questions essentielles et déchoit dans un rôle d'« amuseur public ».

Il semblerait qu'une des raisons du succès populaire de la légende de Faust réside dans le fait qu'un homme du peuple, grâce à la magie, en vient à fréquenter, par exemple, Charles Quint à qui il fait apparaître, à sa demande, Alexandre le Grand. On retrouve là une vieille croyance selon laquelle on peut toujours tromper le diable en ne rempissant pas ses engagements.

Enfin, ce qui est très surprenant dans ce mythe, c'est la coexistence, dès le premier livre, entre des anecdotes et des questions métaphysiques extrêmement graves qui sont rendues de façon humaine et très sensible.

CHRISTOPHE BLANGERO

Jean-Yves, dans l'ouvrage sur Faust que vous avez dirigé aux éditions Desjonquères, vous avez présenté l'homme faustien comme une image actuelle qui figure bien les tentations diaboliques de la science à s'octroyer un droit sur le vivant, à s'accaparer la nature.

JEAN-YVES MASSON

À vrai dire, ces questions de Faust renvoient à la capacité pour l'homme de transformer son essence. Et là, Goethe a quand même senti quelque chose : il y a dans le second Faust, des choses tout à fait prémonitoires. Quand Faust fabrique une petite créature humaine qui ne peut exister que dans sa cornue de laboratoire, cela fait penser aux manipulations génétiques. Il y a en effet beaucoup de choses dans le mythe de Faust qui annoncent l'idée que l'homme peut toucher à sa propre nature, modifier sa propre essence, mais c'est très dangereux.

Il existe un nombre incroyable de versions cinématographiques de Faust – beaucoup plus d’ailleurs que de Don Juan ou de Don Quichotte – et, l’un des premiers cinéastes, Georges Méliès, a tourné 18 films sur ce mythe en se donnant le rôle de Faust lui-même. Je pense qu’il a dû avoir l’idée que Faust, par sa maîtrise de la magie, était un ancêtre du cinéma. Avant d’être cinéaste, Méliès a été prestidigitateur et ce n’est pas anodin qu’il ait tourné autant de films sur Faust : il a dû y voir une sorte de préfiguration... S’il y a un art qui dépend totalement de la technique, c’est bien le cinéma. Et le cinéma capte la vie : cela a quelque chose d’interdit et de magique en même temps.

CLAUDIE OBIN

Le fait de vouloir échapper à la condition humaine me fait penser aux grands héros grecs qui cherchent à échapper à leur condition : Endymion qui ne veut pas vieillir, Bellérophon qui veut monter jusqu’en haut, tous ces grands personnages qui tout à coup ne veulent plus être des hommes et qui font acte d’*ubris*, d’excès...

JEAN-YVES MASSON

On retrouve en effet deux mythes grecs chez Faust, et ce dès le début : Icare – « le docteur Faust prit les ailes de l’aigle » – et Prométhée. Il s’agit d’une variante moderne du mythe de Prométhée et, très certainement, l’auteur du premier livre de Faust y a pensé.

CLAUDIE OBIN

Prométhée est, pour moi, quelqu’un de très ambigu : bien qu’étant connu pour s’opposer à Zeus, en réalité, il pactise totalement avec lui. Les dieux se trouvent, depuis les origines, enfermés dans un dilemme terrible. Si Ouranos fait des enfants, il les réengloutit dans Gaïa au fur et à mesure qu’ils naissent, jusqu’au moment où elle arme Chronos de la serpe qui tranche le sexe d’Ouranos et permet ainsi au temps d’avancer. Puis Chronos reprend le pouvoir et se retrouve face au même problème : s’il veut régner, ses enfants risquent de le détrôner. Alors il les mange jusqu’au moment où Réa lui donne une pierre à la place d’un enfant. Et c’est Zeus qui va enfin permettre à nouveau d’avancer. Mais lui se retrouve encore devant le même problème : ou on est un dieu, on ne se reproduit pas et on reste dans une éternité où on ne peut régner sur rien, ou on se reproduit, le temps avance et on est soumis à la possibilité d’être détrôné.

D'où la création des hommes... Pour moi, c'est Prométhée qui a créé les hommes – en dépit des nombreux débats sur la question – et est ainsi devenu le « grand révolté » puisqu'il a créé d'autres entités en face des dieux. Mais il n'est pas si révolté que cela puisqu'en créant les hommes, il permet aux dieux de résoudre leur problème. Nous avons les dieux dans leur temps circulaire, immobile, qui règnent tranquillement sur les hommes, lesquels sont dans un temps linéaire, se reproduisent et sont voués à la vie et à la mort. Les hommes ne pourraient donc vivre sans les dieux mais les dieux ne pourraient pas non plus se passer des hommes.

JEAN-YVES MASSON

Le divin c'est sans doute ce qui échappe au temps. Mais la vraie question est de savoir s'il y échappe radicalement. C'est une question que les Pères de l'église se sont beaucoup posée. Origène expliquait la révolte de Satan et la naissance de l'Enfer par le fait que les mauvais anges, Satan et ses suiveurs, avaient fini par trouver l'éternité ennuyeuse. Pour Origène, l'éternité absolue est en effet réservée à Dieu seul. Les anges, eux, parce qu'ils sont des créatures, certes éternelles et ignorant la mort, mais tout de même des créatures de Dieu, sont dans une espèce d'instant prolongé, perpétuel, qui n'est pas tout à fait l'éternité absolue. Il y a, pour Origène, une gradation : entre l'instant absolu de Dieu d'une part, et d'autre part notre temps qui est celui de la vieillesse et de la mort, il y a un état intermédiaire réservé aux anges ou aux élus, qui est comme un instant suspendu que désigne le mot *aiôn*, ce qu'on pourrait traduire très simplement par « le sans-fin », « le toujours ». C'est d'ailleurs cette idée qui a permis aux théologiens de concevoir ce qu'on appelle le Purgatoire : des choses peuvent avoir, dans l'au-delà, une certaine durée. Les anges eux-mêmes ont un « passé », ils agissent et donc leur vie est faite d'événements, alors que Dieu seul est à lui-même son propre événement, transcendant absolument tout commencement et toute fin, il ne plonge dans l'événement, dans le magma, que parce qu'il le veut bien et qu'il ne se désintéresse pas de sa création. Bref, les anges déchus sont des anges qui s'ennuyaient. D'une certaine manière c'est une preuve de leur bêtise, en somme. Tandis que, toujours selon Origène, les bons anges ne s'ennuient pas : et pourquoi ? Eh bien, parce qu'ils

sont plus malins, ils font de la musique, ils chantent ! La musique céleste est un moyen pour eux d'occuper leur éternité de louange dans une nouveauté perpétuelle dont on ne se lasse jamais.

CLAUDIE OBIN

Le rapport entre les dieux et les hommes m'a rappelé la fin du déluge chez les Grecs. Le bateau s'arrête en haut d'une montagne ; un homme et une femme ont échappé au déluge, Deucalion et Pyrrha - Deucalion étant d'ailleurs le fils de Prométhée. Quand ils marchent sur la terre, ils pensent à faire un sacrifice aux dieux mais ne peuvent pas sacrifier l'unique taureau sauvé sur l'arche. Ils font alors un petit feu pour remercier les dieux et leur demandent, n'étant plus tout jeunes, comment faire pour repeupler la terre. Les dieux leur répondent, peut-être parce qu'ils ont besoin des hommes, qu'il leur faut jeter des pierres par-dessus leurs épaules. Alors Deucalion jette une pierre par-dessus son épaule, qui donne naissance à un homme et Pyrrha permet de la même façon la création d'une femme. Cet homme et cette femme se voient, s'aiment et font des enfants...

CHRISTOPHE BLANGERO

Une dernière question : de quelle façon les mythes circulent-ils et se transforment-ils au fil des époques ? On dit que la mythologie serait née du fait que les esprits des hommes étaient tellement marqués par le déluge qu'ils étaient sujets à des délires interprétatifs.

JEAN-YVES MASSON

Je pense que le propre du mythe, par différence avec le conte ou la légende qu'il faut rapporter en principe fidèlement, est que chacun a envie (et a le droit) de le raconter à sa façon, de se l'approprier. C'est même à cela que l'on reconnaît un mythe : à sa capacité de permettre, sur la base d'un certain nombre d'invariants, des variations infinies qui peuvent notamment porter sur les motivations des différents acteurs du mythe. La liste des mythes n'est pas close, et même en Occident ils ne se limitent pas aux mythes gréco-latins ; on en inventera encore. Mais les grands mythes modernes tels que Faust, Don Juan ou Don Quichotte ont pour caractéristique d'être étroitement dépendants de l'époque à laquelle ils sont apparus. On peut faire tout ce qu'on veut avec Don Quichotte, il est tout de même espagnol au départ, et un homme du Siècle d'Or, un pauvre type qui se croit

LES PETITES FÊTES DE DIONYSOS

encore au Moyen Âge et qui n'a pas compris que les temps modernes étaient arrivés : et il semble difficile de l'abstraire entièrement de ce contexte, de ce décor espagnol, bien qu'on puisse lui attribuer mille autres aventures que celles imaginées par Cervantès. Don Juan aussi est espagnol, ensuite on peut le faire voyager autant qu'on veut. Thomas Mann a dit que Faust était lié au protestantisme allemand, et je le pense profondément. Or c'est beaucoup moins le cas des mythes grecs, sans doute parce que la Grèce appartient à tout le monde. C'est peut-être simplement l'effet de l'éloignement du temps. Les Grecs aujourd'hui perçoivent certes les mythes classiques un peu comme leur propriété, comme un don de leur pays au monde, et ils en ont le droit. Mais personne ne les a inventés, ils ne sont pas le fruit de l'imagination d'un Cervantès comme Don Quichotte, d'un Tirso de Molina comme Don Juan, d'un auteur de livret de colportage comme Faust : ils sont issus de l'imagination collective, manifestations de l'âme de l'humanité. D'ailleurs, on peut même retrouver des schémas mythiques comme Electre, Œdipe, Orphée, chez des auteurs ou des romanciers qui parfois n'ont pas pensé du tout à ces mythes et ne se sont pas rendu compte qu'ils étaient en train de les réécrire.

Vendredi 23 juillet 2004**CHRISTOPHE BLANGERO**

Il y a une chose très belle dans l'écriture d'Yves Bichet : un rapport à l'animalité, aux choses terrestres, contrebalancé par une espèce de sagesse, de mythologie venue du fond des âges. On retrouve cela dans *Le Nocher* ou encore dans *Les Terres froides*, roman qui se déroule près du lac de Paladru... L'histoire de la papesse Jeanne se déroule au IX^e siècle. On peut penser que c'est une légende qui prend naissance au moment du schisme entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident notamment autour de la question de l'image. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette légende ?



Christophe Blangero

YVES BICHET

La papesse Jeanne est un personnage que l'on dit mythologique maintenant, mais qui a existé et a été reconnu pendant huit siècles par toutes les instances intellectuelles et religieuses. Au moment de la Réforme, l'histoire de cette femme « pape » est devenue gênante. Aujourd'hui, les historiens s'accordent pour dire qu'il s'agit plutôt d'une légende. Moi, ce qui m'a intéressé surtout, c'est ce personnage qui, dans une période aussi peu propice pour les femmes, a pu être conduit à abandonner sa féminité pour entrer dans ce monde religieux – qui était celui du pouvoir et du savoir à l'époque – et à y faire une carrière aussi fulgurante. C'est l'intime qui m'a plu dans cette histoire : cette situation extrêmement singulière, ambiguë où elle avance sur un fil avec la peur permanente d'être découverte. Malgré cela, elle vit une histoire d'amour fabuleuse et arrive au sommet du pouvoir politique, militaire et religieux.

CHRISTOPHE BLANGERO

En quoi la papesse Jeanne peut avoir une résonance actuelle ?

YVES BICHET

Il y a des résonances fabuleuses et même vertigineuses avec la réalité, en particulier dans le troisième tome qui va bientôt paraître [*Le Papelet*, paru chez Fayard en août 2004]. Juste avant que ce personnage devienne pape sous le nom de Jean VIII, il s'est passé un événement historique qui a été occulté : le saccage de Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome par les musulmans. D'ailleurs, la position chrétienne est très étrange par rapport à tout cela : on a caché le fait que les croisades ont été une réaction à cette immense razzia par laquelle les musulmans ont emporté les trésors de la chrétienté. Il s'agissait à l'époque d'un islam très conquérant. Les relations avec l'actualité sont évidentes même si elles sont difficiles et même dangereuses. Le contexte est très intéressant, mais il s'agit surtout d'un livre sur l'intime, sur l'androgynie, sur la part féminine chez les hommes et la part masculine chez les femmes...

CHRISTOPHE BLANGERO

Comment fait-on, quand on est homme, pour prendre la voix d'une femme ?

YVES BICHET

J'avais décidé au départ de ne pas le faire. Et puis, c'est une manière

LES PETITES FÊTES DE DIONYSOS

de prendre des risques, d'envisager la littérature : c'est devenu une nécessité vitale. J'aurais pu écrire un ouvrage historique comme le souhaitait l'éditeur ; mais je ne suis pas historien et j'avais envie de bousculer le genre et de m'impliquer moi-même.

CHRISTOPHE BLANGERO

Dans le second volet, *Chair*, vous semblez prendre un malin plaisir à mêler les tabous de la sexualité aux mystères de l'incarnation.

YVES BICHET

Ce volume s'appelle *Chair* parce que Jeanne tombe amoureuse d'un intellectuel, un moine qui l'a formée et qui lui a offert la possibilité d'apprendre à lire, mais qui, lui, aime un garçon. Il y a une totale incompatibilité : ils sont tous deux fous d'amour, mais elle n'est pas celui qu'il croit. Ou elle va vers l'amour et elle est immédiatement torturée et mise à mort de la pire façon ; ou elle n'y va pas. Or, c'est pour moi une gagnante totale à partir du moment où elle a ce renoncement étrange dès le début. Il a donc fallu que j'invente une situation concrète, charnelle, dans laquelle cet intellectuel religieux, qui aime les hommes, découvre que celui qu'il aime est une femme et malgré cela continue à l'aimer.

CHRISTOPHE BLANGERO

Il y a un aspect fascinant dans votre démarche d'écrivain, c'est le travail de documentation que vous avez fait par exemple sur le cloître, comme si vous aviez des sources de savoir que vous essayiez d'organiser en archéologue.

YVES BICHET

Je ne savais rien sur cette période. J'ai eu la chance de pouvoir arrêter mon travail pour mener les recherches nécessaires. Et je me suis retrouvé avec le désir de restituer ce que j'avais appris, ce qui représente, à mon avis, un risque pour un romancier. Il faut en effet tout connaître quand on met un cadre historique à un roman ; mais il faut restituer le moins d'éléments possibles, surtout si, comme moi, on veut faire quelque chose de presque intemporel.

CHRISTOPHE BLANGERO

Comment a-t-on su qu'elle était femme et quand ?

YVES BICHET

On sait qu'elle a été enceinte. Elle a même accouché publiquement

pendant une cérémonie religieuse et a été lapidée par la foule avec son bébé. Mon troisième livre s'appelle *Le Papelet* ; je fais vivre son enfant.

CHRISTOPHE BLANGERO

Y a-t-il eu réaction de l'Église à la sortie de vos livres ?

YVES BICHET

Jusqu'à présent je veillais volontairement à ne pas donner son nom ; je ne l'annonçais jamais comme papesse. Mais, j'ai dû le dire dans le livre qui va paraître là.

CHRISTOPHE BLANGERO

Je voudrais parler du métier d'Yves qui est maçon. Il a écrit un très beau livre à ce sujet, *Le Nocher*, dans lequel on trouve le magnifique portrait d'un couvreur italien que l'on initie à des rites funéraires qui consistent à traverser un lac dans un volcan éteint. Ce personnage est porteur d'un savoir du fond des âges que personne ne comprend plus. On retrouve dans ce roman le coup de patte du maçon mais en même temps, il appelle à une réflexion sur les rites funéraires, sur la mort, sur le passage, sur le rôle du nocher qui est celui qui fait passer les morts sur une barque... Pouvez-vous nous en parler un peu ?

YVES BICHET

C'est l'histoire d'un couvreur qui mène une vie ordinaire tout en étant un peu félé. Petit à petit, son passé le rattrape de façon très singulière. C'est une confrontation entre le monde de la mythologie et le monde de la modernité. Et, sans vouloir trop en dire, la survie du personnage implique une échappée totale du monde de la mythologie.

CHRISTOPHE BLANGERO

Fabienne Pasquet écrit ses livres à partir d'un patchwork fabriqué sur cinq ou six ans. Dans *L'Ombre de Baudelaire*, par exemple, elle nous dresse le portrait de Jeanne Duval que l'histoire a occultée : maîtresse qui a hanté sensuellement Baudelaire, femme satanique, dionysiaque qui envoûte de ses sortilèges. Comment avez-vous travaillé sur cet ouvrage ?

FABIENNE PASQUET

J'ai été comédienne pendant 16 ans et j'ai joué, dans les lycées et les universités en Italie, un *one-woman show* sur la Révolution française. À l'école normale de Pise, on m'a demandé de travailler sur un poète du XIX^e et j'ai choisi Baudelaire. En travaillant sur son œuvre, j'ai

abordé le thème du « démon » et décidé que Jeanne en serait l'incarnation. Son personnage a été totalement occulté par l'histoire littéraire et tout ce que j'avais trouvé sur elle était absolument insupportable. Abandonnant l'idée du monologue, j'ai décidé de continuer mes recherches pour en faire un livre. J'ai choisi une période extrêmement orageuse de la relation entre Jeanne et Baudelaire : de 1855 à 1859, moment où Haussmann rase le cœur de Paris. Mon angle d'approche a donc été celui d'une femme – d'origine haïtienne – qui se



Fabienne Pasquet

perd dans l'écriture de son homme, dans une ville qui perd la mémoire. J'ai trouvé Jeanne partout dans les textes de Baudelaire, dans « Mon cœur mis à nu », dans « Les carnets »... Je voulais aussi évoquer comme autre personnage, Courbet, que j'aime beaucoup. En menant mes recherches, je suis tombée sur une lettre de Courbet à Champfleury qui disait qu'il était en train de peindre dans son tableau *L'Atelier* le portrait de Baudelaire au-dessus duquel il avait peint « une négresse qui se regarde avec coquetterie dans le miroir ». Or, sur la reproduction du tableau, au-dessus de Baudelaire n'apparaissait qu'un pan de peinture noire. La figure de Jeanne avait donc été cachée par un « repeint » ou un « repentir ». Dans cette toile, exposée aujourd'hui au musée d'Orsay, on aperçoit l'ombre de Jeanne qui, petit à petit avec le temps, réapparaît au travers du repeint. C'est la revanche de Jeanne Duval. J'ai mis six ans à écrire ce livre ; je voulais que rien ne m'échappe. Je ne suis pas du tout historienne, mais j'ai besoin de savoir tout ce qui s'est dit avant de pouvoir raconter l'histoire à ma façon et d'en faire une fiction. Il ne reste qu'un seul petit billet que Jeanne a écrit puisque la mère de Baudelaire a tout détruit. Au bout de trois ans de travail, j'ai retrouvé quelqu'un qui avait écrit une micro-histoire de Baudelaire et qui avait recensé toutes les références d'articles, des poèmes publiés, de sa correspondance... J'ai donc réussi à trouver tous les moments où Jeanne disparaissait totalement de la circulation, entre 1855 et 1859.

CHRISTOPHE BLANGERO

Il y a aussi l'ironie du destin qui fait que Baudelaire meurt paralytique, dans une maison qui s'appelle Duval !

Fabienne, vous vous présentez souvent comme une autodidacte. Mais le fait que vous ne sachiez pas tout vous oblige à combattre cette ignorance.

FABIENNE PASQUET

Je suis surtout naturellement curieuse. Je me paie le luxe de lire sans avoir été assez maligne avant pour trouver un boulot qui me donne le temps de le faire. J'ai, comme Yves Bichet, fait de la maçonnerie pendant sept ans, j'ai fait de l'ébénisterie, du mannequinat, de la traduction d'ouvrages d'art... Aujourd'hui, je garde un gîte équestre.

CHRISTOPHE BLANGERO

Vous avez mis six ans pour écrire votre premier livre, cinq ans pour le deuxième. Et votre rapport à Haïti est toujours présent.

FABIENNE PASQUET

C'est un travail de mémoire des lieux. Pour Toussaint Louverture, c'est parti du fait que je connaissais bien le Fort de Joux. Alors que je faisais déjà du théâtre depuis plusieurs années et que je venais de faire deux mois de répétition sur un texte d'Heinrich von Kleist, poète romantique et dramaturge prussien, dans le rôle de Penthésilée, je suis retournée visiter le fort avec des amis. J'ai subitement eu l'idée d'écrire sur un contraste, une confrontation entre deux cultures. J'ai donc mis dans une même cellule Heinrich von Kleist, poète et dramaturge prussien, et Toussaint Louverture, libérateur des esclaves de Saint-Domingue. Kleist rencontre Toussaint Louverture qui a raté sa mort – puisqu'il est mort en tant qu'homme politique et non en tant qu'être humain – et lui permet de revenir de la lande des esprits maudits pour mourir selon ses rites, en tant qu'être humain. Pour peindre l'arrière-pays mental des personnages, je me suis plongée dans la mythologie germanique et donc scandinave pour Kleist et dans la « mythologie » Yorouba et Fon qui sont les ethnies qui constituaient le Dahomey d'où venait le père de Toussaint Louverture. Des choses formidables sont sorties de cette comparaison : Kleist avait travaillé sur les Amazones pour écrire le *Penthésilée* et j'ai découvert que la garde rapprochée du roi du Dahomey était composée de femmes...

Tout écrivain est un archéologue, c'est-à-dire quelqu'un qui sonde sans trop savoir où il va et qui trouve des pistes.

CHRISTOPHE BLANGERO

Christiane Renauld, pourriez-vous nous parler du rôle des femmes dans la mythologie grecque ?

CHRISTIANE RENAULD

La femme est essentielle dans la mythologie. Dans le travail que j'ai mené pour raconter la mythologie grecque en un seul récit, des origines du monde à l'avènement de la démocratie, je me suis rendu compte que l'avancée de l'homme des ténèbres vers la lumière ne se fait pas toute seule. C'est, en fait, un combat qui s'ouvre. Il y a au départ les ténèbres qui sont les puissances premières, puis les victoires de Chronos et de Zeus. À partir du moment où Zeus instaure son pouvoir, c'est la lumière qui va commencer à éclairer le monde. Et, en effet, la première chose qu'il va faire est d'organiser l'univers, avec ses deux frères Hadès et Poséidon, puis va faire naître des enfants. Mais s'il fait naître tant de fils c'est qu'il y a une prédiction de Gaïa, la mémoire du monde, qui dit que les dieux ne seront définitivement vainqueurs que le jour où ils auront vaincu les Géants, lesquels sont nés du sang d'Ouranos au moment où il a été mutilé. Les dieux ont vaincu les Typhons, les Titans, mais pas les Géants qui continuent à empiler les montagnes les unes sur les autres pour essayer de vaincre les dieux. Zeus fait donc des enfants jusqu'à faire naître un mortel suffisamment costaud pour aider les dieux à vaincre les Géants. On va voir ainsi les fils de Zeus, les héros, se succéder jusqu'à Héraclès.

Il y a alors prise de pouvoir par la lumière, le côté intellectuel de l'esprit, mais aussi par les hommes. Zeus est le dieu mâle qui va se substituer aux déesses primitives. La première déesse est Gaïa et l'on sait que, dans l'histoire, dans l'archéologie, les premières déesses du néolithique sont des déesses mères. Héra, la sœur de Zeus, qui élève des petits monstres familiers, des dragons en particulier pour garder les pommes du jardin des Hespérides, est du côté de la féminité mais aussi des ténèbres, des forces obscures. Et, si Héra s'oppose systématiquement aux héros que Zeus fait naître, ce n'est pas seulement parce que, comme on l'a dit, elle est jalouse. Elle mène une lutte fondamentale du pouvoir de la femme contre celui de l'homme. L'enjeu est

donc terrible puisqu'il s'agit de savoir qui va gagner des hommes ou des femmes. Quand Héraclès devient un dieu, il monte au ciel et épouse Hébé, la fille de Zeus et Héra. Une légende raconte qu'il aurait alors tété le sein d'Héra en signe d'alliance, de pardon, et qu'une giclée de lait aurait inondé le ciel créant ainsi la voie lactée. À partir de là, Héra n'est plus l'ennemie des héros, elle a perdu, et Zeus prend le pouvoir. En même temps, elle a gagné puisqu'elle a trouvé sa place.

Dans *La Chouette et le Labyrinthe*, la chouette c'est Athéna, première fille de Zeus et de Métis. Elle naît de la tête de Zeus. Une prédiction dit que si Métis met au monde la fille qu'elle porte, le deuxième enfant qu'elle aura de Zeus sera un garçon et détrônera son père. Mais, Zeus veut absolument qu'elle naisse. Métis, la ruse, a alors l'idée de se faire manger par Zeus. Il la mange et s'incorpore ainsi la ruse. Athéna va alors naître de son père. C'est une femme qui naît sans mère et qui restera vierge. Et avec Héphaïstos, qui lui, né d'Héra, n'a pas de père, ils seront les deux dieux tutélaires d'Athènes : les Athéniens sont autochtones et naissent de leur propre sol.

Médée, quant à elle, représente pour moi une figure absolument magnifique. Elle est à la fois l'étrangère – ce que Pasolini montre très bien dans son film – et elle a tout donné à Jason. Elle s'est exilée, elle a rusé contre son père pour voler la toison d'or qui est l'emblème du pouvoir, elle a tué son frère pour échapper à la poursuite de son père, elle va tuer le roi Pélias pour que Jason puisse le remplacer... C'est une femme extrêmement savante qui s'est couvert les mains de sang pour Jason. Et lui a le culot de vouloir épouser la fille du roi de Corinthe. Médée se révolte alors et décide de lui faire le plus de mal possible en tuant ses propres enfants. Et cela, c'est la révolte absolue de la femme grecque.

CHRISTOPHE BLANGERO

Yves, pouvez-vous nous dire pourquoi la mythologie vous hérisse le poil ?

YVES BICHET

Je trouve que c'est d'une violence inouïe et insupportable. Je ne vois pas par quelle élégance on ferait abstraction de cela. Comme je m'interroge beaucoup sur la volupté avec laquelle on se complait actuellement dans le fait divers, je m'interroge de façon parallèle sur cette

volupté singulière qui consiste à occulter le côté épouvantablement violent, sadique de l'ensemble de ces mythologies. Et mon livre, *Le Nocher* consiste à confronter un homme, qui n'y connaît rien, à cette mythologie qui lui est totalement insupportable parce qu'il prend tout au premier degré. Et, bien qu'étant pour le second degré dans les conversations, je suis pour le premier degré dans les arts. Je ne trouve jamais de justification à un étalage de violence de cet ordre-là.

CHRISTIANE RENAULD

Je ne suis pas d'accord pour raconter la mythologie aux enfants. Je pense en effet que soit on dit tout, soit on ne dit rien. Et on ne peut pas raconter un mythe de façon gentille. Le Minotaure, par exemple, est quand même le fruit de la passion et de l'union de Pasiphaé avec un taureau. Néanmoins, ces histoires existent et elles sont la traduction des rêves et des fantasmes des hommes. Elles représentent des choses fortes, importantes à dire. Quand je dis que Médée me fascine, c'est par sa révolte ; je trouve bien sûr son acte d'une barbarie totale.

JEAN-YVES MASSON

La violence est de toute façon liée au pouvoir. Les mythes antiques portent des traces de violence archaïque dans la mesure où il y a en eux des choses qui remontent de toute évidence à l'époque des sacrifices humains. Et c'est en affrontant leur violence qu'on apprend justement à la mettre à distance. Il n'y a d'ailleurs pas plus de violence dans la mythologie grecque qu'il n'y en a dans la Bible ! Tout simplement parce que c'est l'histoire de l'humanité. La Bible, c'est l'apprentissage très lent de la moralité, de la civilisation, à partir d'un état archaïque. Mais la caractéristique des mythes grecs, du moins tels qu'ils ont été élaborés par les tragiques dans le contexte d'une réflexion sur la Cité, c'est que s'y pose justement la question de la manière dont le pouvoir est lié à la violence, et de ce qui rend cette violence légitime ou illégitime : on pose la question des procédures permettant de la discipliner. Par exemple, l'histoire de Médée n'est pas seulement celle de la révolte d'une femme... Si Jason devient roi de Corinthe, les enfants qu'il a eus précédemment avec Médée ne signifient strictement rien, ils n'ont pas le statut d'héritiers. On peut donc considérer qu'en tuant ses enfants, Médée met Jason en face des conséquences de son choix : c'est elle qui les tue,

mais c'est lui le premier responsable du meurtre. Ce n'est pas simplement de la colère, de la vengeance. Cela pose la question de la légitimité, de la fidélité. Pour bien montrer que la violence a une valeur politique et qu'elle n'est pas liée par essence au monde des mythes, je citerai un exemple étonnamment proche de cette problématique dans une pièce de Corneille intégralement monarchiste, *Pertharite, roi des Lombards*. Un usurpateur prend la succession d'un roi qu'il a tué et demande à la veuve du défunt de l'épouser. Le problème c'est qu'elle a eu un enfant du roi assassiné (en fait, le roi légitime n'est pas mort, il se cache, la pièce finira bien, mais ce n'est pas important pour ce que je veux montrer). La reine accepte le mariage, mais elle y met une condition d'un cynisme apparemment époustoufflant qui a été très mal compris de certains commentateurs modernes de la pièce : elle n'épousera l'usurpateur que s'il tue le fils qu'elle a eu de son premier mari. On pourrait en conclure qu'il s'agit d'une mauvaise mère, mais les spectateurs de l'époque de Corneille, juste après la Fronde, comprenaient très bien ce que cela voulait dire : la reine n'est pas une ambitieuse qui se laisse tenter par l'idée de conserver son rang en épousant le nouveau roi, elle ne fait que mettre celui-ci, qui est un usurpateur, en face des conséquences de son premier crime. En effet, pour que le trône soit vacant, il faudrait que le roi assassiné soit mort sans héritier ; et ce n'est pas le cas. Si le meurtrier veut vraiment être roi, monter sur le trône, il doit aussi tuer l'enfant ; sinon, la reine doit exercer la régence jusqu'à ce que son fils, qui est *déjà* le roi, soit en âge non seulement de régner, mais de gouverner. Il ne faut donc pas interpréter la pièce sur le plan psychologique. Il est difficile d'imaginer un art qui ne mette pas en question la violence des rapports humains. La mythologie est liée à la question du pouvoir qui est fondamentale. Cela dit, il n'y a pas, dans la mythologie, que des choses purement violentes. Il y a de nombreux mythes où pas une seule goutte de sang n'est versée et dont la fécondité poétique est évidente : la naissance d'Apollon à Délos, par exemple. Néanmoins, en écoutant les propos tenus tout à l'heure, je pensais à Hölderlin. Il y a chez lui, qui pourtant a fait grand usage des mythes grecs, une critique implicite de la mythologie, comme chez Platon, ou plutôt un

effort pour que cet usage des mythes soit le plus lucide possible, passé au crible de la Raison, de l'intellect. Il ne faut jamais oublier que Hölderlin est, de cœur, un Jacobin, et un homme tout pénétré de la pensée de Rousseau et de Kant. Il s'est nourri de mythologie classique, mais plusieurs exégètes, Walter Benjamin le premier, puis Peter Szondi, ont remarqué qu'à partir d'un certain moment, dans sa poésie, il renonce presque aux mythes ou du moins cesse de nommer les héros mythiques. Il raconte les mythes mais allusivement, sans donner les noms. Cet abandon des noms propres vient certes de l'influence de la traduction de Pindare qu'il avait alors entreprise, mais il a probablement surtout un sens politique et éthique, dans la mesure où Hölderlin semble avoir pris conscience qu'on ne peut pas tirer de la mythologie une norme de comportement ni, toujours, une juste vue du divin. Je me suis même persuadé que Hölderlin avait été sensible à la critique platonicienne des mythes, c'est-à-dire, on le sait, à la dénonciation de leur immoralité, du fait qu'ils attribuent volontiers aux dieux des passions humaines, des mesquineries ou des ruses peu compatibles avec l'idée de divinité, et présentent par ce biais les instincts humains dans ce qu'ils ont de plus sauvage. Le travail du poète moderne est alors d'opérer une sorte de filtrage de la mythologie et donc de réécrire les mythes dans un sens platonicien, avec discernement, et en les interprétant le plus souvent dans un sens allégorique. Hölderlin a pris conscience du danger politique que pouvaient représenter les mythes, dans la mesure où ils peuvent aussi servir à manipuler les esprits. Il peut donc nous aider à penser qu'il y a, en effet, un mauvais usage des mythes, mais que ce n'est pas pour autant qu'il faut y renoncer.

CLAUDIE OBIN

La violence est présente et nécessaire dans toutes les mythologies parce qu'elle est fondatrice. Il me semble donc important de raconter les mythes à des enfants, en primaire, y compris Pasiphaé qui « baise » avec le taureau, même si je ne le dis pas comme ça. Je n'édulcore pas, je dis qu'elle a une espèce de nécessité d'être prise pour épouse par le taureau. Je pense que parce que ces récits sont fondateurs, il faut les raconter et les enfants doivent les entendre. Pour eux, c'est beaucoup moins vilainement violent que tout ce

qu'ils peuvent voir à la télé, par exemple. À la différence de la violence actuelle, la mythologie n'est pas obscène.

Ne faut-il plus raconter les contes de fée, le conte du genévrier par exemple, où la mère tue son beau-fils, le coupe en morceaux, le fait cuire et le fait manger par son père ? Mais ce serait une catastrophe !

YVES BICHET

Il ne s'agit pas de ne plus raconter mais de s'interroger sur le plaisir, la volupté qu'on y prend. De même qu'on a tous du plaisir à lire le procès d'Outreau... C'est bien sûr excessivement provocateur ce que je dis là. Mais je m'interroge sur le fait que, parce que c'est fondateur, cela nous exonère de regarder la violence pure. Ce n'est pas parce que vous êtes cultivé et que vous avez la capacité de vous distancier et de ne voir que le côté fondateur que ce dont on parle n'a pas immédiatement une puissance qui fait écho à d'autres choses. En tant qu'écrivain, je m'interroge beaucoup sur les phénomènes de volupté cachée et que la morale aurait plus ou moins tendance à réprimer.

Je voudrais raconter l'histoire des Adites, que je suis en train de lire. Le prophète décide à un moment donné de tuer huit cents juifs qui ne se sont pas battus contre lui. Ils se retrouvent alors tous dans une fosse et les musulmans choisissent les femmes juives qu'ils souhaitent garder pour eux. Puis, ils emmènent ses femmes se promener au milieu des cadavres de leurs maris, pères et enfants avant de les conduire à leurs couches. Mahomet prend avec lui la plus belle qui refuse de l'accompagner dans son lit et de faire l'amour avec lui. Et lui est complètement sidéré, il ne comprend pas. Le lendemain, elle se convertit et devient l'une de ses épouses. Il y a là la justification d'un antisémitisme flagrant.

On doit se poser la question de la violence pure comme vecteur culturel.

CHRISTIANE RENAULD

Mais la mythologie grecque est très différente de l'islam, du judaïsme ou du christianisme : ce n'est pas une religion à dogme. On n'est pas obligé d'y croire. Mais ce que l'on doit faire, c'est respecter les dieux et leur rendre un culte. Tous les rites sont l'occasion de se réunir, c'est un ciment politique. Quand on fait un sacrifice, c'est rarement un sacrifice humain, si ce n'est dans la très haute Antiquité. Et c'est tou-



« Les Petites Fêtes de Dionysos » au Domaine de la Pinte en 2004 ; lecture de Françoise Benejam de l'Atelier de l'Exil.

jours présenté comme un acte monstrueux et barbare commis par des personnages qui se croient les égaux des dieux et qui sont donc punis. Un homme civilisé ne fait pas cela, il ne se mange pas lui-même. Dans l'Antiquité, quand on pense à la religion, il faut penser à des rites qui sont souvent des rites agraires, des rites de fécondation. Les Grecs pensent beaucoup en images et le mythe va succéder au rite. Ce qui est étonnant c'est qu'ils ont des mythes liés à des rites auxquels ils ne sont pas obligés de croire.

Samedi 24 juillet 2004**CHRISTOPHE BLANGERO**

Nous avons parlé de la violence que peuvent contenir certains mythes ainsi que de la duplicité de l'homme, sa relation à l'au-delà, à l'enfer, un peu comme les hommes peints par Chagall qui ont les pieds sur terre et la tête tournée vers le ciel. J'aimerais maintenant que chacun puisse tour à tour donner les aliments de son écriture.

CLAUDIE OBIN

Je voudrais vous parler de projets de livre autour de la mythologie grecque car j'ai l'impression qu'en les confiant maintenant, je ne pourrais plus reculer.

Mon premier projet c'est l'histoire entière d'Héraclès, de sa naissance – dont il existe plusieurs versions – jusqu'à la fin de sa vie parmi les mortels. Héraclès est le fils de Zeus et d'Alcmène, une mortelle qui avait le tort d'être mariée et fidèle. Elle n'avait dans son cœur, dans sa vue, dans ses oreilles, que son mari Amphitryon. Zeus avait décidé de ruser – et comme il avait avalé Métis, déesse de la ruse, il pouvait le faire plus facilement. Il pouvait se transformer en tout ce qu'il voulait pour séduire et est même allé jusqu'à se transformer en pluie d'or pour séduire la belle Danaé. Comme Alcmène n'aimait que son mari, il s'est transformé en Amphitryon. Neuf mois plus tard, Alcmène a mis au monde deux garçons dont l'un, mince, ressemblait beaucoup à son mari et l'autre était beaucoup plus costaud. Un jour

qu'Amphitryon regardait ses garçons dormir, deux serpents sont entrés dans la pièce ; le plus petit a pris peur et est sorti du berceau tandis que le plus costaud, Alcide, a attendu, puis a attrapé les serpents dans ses mains et a serré très fort jusqu'à ce qu'ils meurent. Amphitryon s'est alors dit que ce garçon n'était peut-être pas son fils. Il s'était souvenu que, le jour où il est rentré de la guerre, son épouse lui a dit qu'elle avait eu l'impression qu'il lui avait raconté exactement la même chose la veille. Il a alors compris qu'il s'agissait de Zeus qui était bien connu pour se transformer. Une semaine plus tard – certains disent un mois – une rumeur a couru sur le mont Olympe disant qu'Alcide, qui était mortel puisque fils d'une mortelle, pourrait devenir immortel s'il tétait le sein d'Héra. Hermès, qui était appelé par les Grecs, il y a trois mille ans, le dieu des canailles, a entendu le bruit courir et amené le petit sur le mont Olympe où Héra dormait sur le dos, la poitrine à moitié dénudée. Alcide, ayant été capable quelques jours après sa naissance de tuer des serpents de ses propres mains, a violemment mordu le téton d'Héra qui s'est réveillée et a fait tomber l'enfant. Du lait a jailli de son sein jusque dans les cieux, créant ainsi la voie lactée. L'enfant avait tout de même eu le temps de boire et est ainsi devenu Héraclès, immortel sans le savoir.

Mon deuxième projet, c'est le mythe d'Io qui est un personnage extraordinaire et très fondateur. Io était une prêtresse d'Héra dont Zeus est tombé amoureux. Il l'a transformée en génisse, ce qu'Héra a appris. Rusée, elle a demandé à Zeus de lui offrir en cadeau cette jolie petite génisse. Elle l'a alors enfermée dans un champ sous la surveillance d'un gardien muni de cinquante paires d'yeux, Argos. Mais Zeus qui aimait beaucoup Io s'est adressé à Hermès qui a pris sa flûte, s'est approché d'Argos, l'a tué et a rendu la génisse à Zeus. Quand Héra a appris la mort de son gardien, elle a pris tous ses yeux et les a placés sur les plumes du paon – ce qui explique toutes leurs tâches. Puis, elle a envoyé un taon qui a piqué la croupe de la génisse, l'obligeant ainsi à faire tout un périple qui part de la Grèce, traverse le Bosphore, passe en Asie, par le mont du Caucase. Et Prométhée étant encore attaché à son rocher, son aigle lui dévorant le foie, Io lui a parlé pendant trois jours et trois nuits. Elle est enfin allée jusqu'en Égypte où un vieillard s'est approché d'elle et a touché ses épaules de vache. Elle

est alors redevenue femme, grosse de Zeus, et a donné naissance sur place. Toute sa descendance nous raconte l'histoire de la mythologie grecque puisqu'on y retrouve Héraclès, Laïos, Œdipe, Percée, Europe... Cet amour entre Io et Zeus est donc très important.

CHRISTOPHE BLANGERO

Jean-Yves Masson est romancier mais surtout poète. C'est un poète qui a une lecture romantique des mythes.

JEAN-YVES MASSON

Le sol sur lequel je me suis développé intellectuellement, ma terre natale, c'est incontestablement l'époque du romantisme et de l'idéalisme allemands. Le jour où j'ai commencé à lire les auteurs de cette période, je me suis senti en pays de connaissance. Je suis né d'une famille française sur la frontière allemande et c'était peut-être pour moi un moyen de rencontrer cet autre pays que j'avais du mal à aimer – et que les Allemands eux-mêmes ont aujourd'hui du mal à aimer, pour des raisons qu'il n'est pas besoin d'expliquer. Les romantiques appelaient de leurs vœux une nouvelle mythologie, avec ce que cela peut avoir de dangereux. Le mythe est une énergie et, quand on déchaîne une énergie, il faut faire très attention. Il y a en effet un bon et un mauvais usage des mythes. Mais je ne peux pas renoncer tout à fait, c'est vrai, à ce rêve d'une nouvelle mythologie. Les romantiques sont les premiers à avoir pris conscience d'un fait qui me hante : à l'époque moderne, toutes les religions manquent à leur devoir. La seule qui remplit sa fonction, pour ceux qui peuvent y adhérer, est peut-être le judaïsme. Sinon, comme modèle de religion qui crée un rapport complet au monde, au texte, à la lettre, à l'imaginaire, la religion grecque m'attire, mais elle est perdue sans retour. Il n'est pas possible de la ressusciter. Mais je pense qu'en l'étudiant, on peut essayer de comprendre ce qu'elle apportait aux hommes et qui nous manque. Par exemple, ce qui me frappe dans le monde contemporain, c'est l'appauvrissement des rituels concernant la mort. Or, de tels rituels sont tout à fait indispensables. Ce serait peut-être une des fonctions de la poésie de pressentir ce que pourrait être un vrai rituel. On dit souvent que la poésie a perdu son public ; mais je suis persuadé que si on lit peu de poésie aujourd'hui c'est aussi parce qu'on ne veut pas entendre parler de la mort. Je pense qu'il en va de la poésie un

peu comme de la religion : on sait bien qu'elle est là en cas de malheur. C'est dommage de la laisser à l'écart du champ des préoccupations quotidiennes car elle n'est pas faite que pour cela, bien au contraire. Mais elle est aussi faite pour cela, pour les heures de détresse. C'est d'ailleurs toujours quand cela va mal qu'on se tourne vers les poètes, et les périodes où on lit beaucoup de poésie sont toujours celles des malheurs collectifs : la Grèce des colonels, l'Irlande du Nord en guerre civile, l'Espagne de Franco, la France pendant l'occupation allemande... À la limite, il ne faut donc pas souhaiter que la poésie redevienne populaire. L'absence d'un vrai « public » n'est pas grave pour le poète, elle ne l'empêche pas d'écrire ; ce qui l'est, c'est plutôt l'absence de la communauté qui pourrait se créer autour de lui : si le poète l'exclut d'emblée, je crois qu'il fait fausse route.

CHRISTOPHE BLANGERO

Pensez-vous que le poème est le terreau d'une révolte ?

JEAN-YVES MASSON

Je ne valorise pas la révolte en soi. Elle ne vaut que ce que vaut le combat qu'elle motive. Il y a des révoltes légitimes et des révoltes illégitimes. Et une révolte sans objet, contre tout et n'importe quoi, est une révolte stérile. Il y a deux pôles dans la poésie moderne : la révolte et la louange. Or il en va de l'un comme de l'autre : la louange vaut ce que vaut l'objet qu'elle célèbre. Si comme Claudel on adresse une louange au maréchal Pétain ou aux parachutistes d'Indochine (je ne limite pas Claudel à ces tristes exemples) ou si, comme Eluard en 1950, on célèbre Staline et son « cerveau d'amour », ça ne vaut pas plus que du Déroulède. J'ai essayé, quant à moi, d'échapper à cette polarité dictatoriale (tout poète ayant été sommé d'opter pour la louange ou plus la révolte, et plus souvent d'ailleurs pour la révolte depuis un demi-siècle, sous peine d'être déclaré hors de son temps) en optant pour l'écriture d'offrande. C'est le titre de mon premier livre, un livre de poèmes. Si le poème est une offrande, alors il accueille l'autre au lieu de le placer sur un piédestal ou de l'invectiver. Et il est même possible d'accompagner parfois le geste d'un peu d'ironie ou d'invective : l'offrande n'est pas forcément sereine.

CHRISTOPHE BLANGERO

J'aimerais aussi que vous nous parliez de la duplicité de l'homme,

comme quelqu'un de monstrueux et sauvage mais aussi capable d'élévation.

JEAN-YVES MASSON

Le problème de l'être humain, c'est qu'il peut justement être inhumain, nous le savons. Les animaux sont rarement cruels, ils agissent par nécessité : l'homme est un prédateur qui possède en priorité la possibilité de la cruauté. Il faut donc bien interroger l'inhumain pour définir l'homme, l'homme se définissant avant tout par ce qu'il n'est pas. Et nous savons, avec assez de certitude intime, à quel moment on sort de l'humain. La monstruosité telle qu'elle est mise en scène par les mythes peut nous servir à mettre cette cruauté à distance pour la connaître et la combattre.

CHRISTOPHE BLANGERO

Les héros mythologiques sont-ils des anti-modèles dans certains cas ?

JEAN-YVES MASSON

Je ne sais pas, mais je me méfie souvent des héros. Ce qui m'intéresse en eux, ce sont leurs faiblesses. Je suis très sceptique sur Hercule, par exemple, parce qu'il représente l'exploit pur. Le héros qui me touche le plus, c'est Achille, avec ce talon par lequel il va périr, cette faiblesse cachée en lui, sa colère d'enfant.

CLAUDIE OBIN

Ce qui me frappe dans ce que tu viens de dire, c'est que tu utilises le nom Hercule qui est en fait la figure dégénérée d'Héraclès. Et si j'aime tant Héraclès, c'est justement parce qu'il est plein de faiblesses. Il y a en lui une part de féminité : il pleure, il ne sait pas dire non, il a les nerfs fragiles... C'est comme cela que je perçois la folie d'Héraclès : il est foncièrement gentil. Et d'ailleurs, sa fonction est de sauver les hommes de l'inhumanité des premiers temps ; mais un moment, il n'en peut plus, il explose et fait les pires bêtises. S'il y a un héros mythologique émouvant, c'est justement Héraclès.

JEAN-YVES MASSON

Je prends à la mythologie des figures de pensée : le rocher de Sisyphe, la descente aux enfers, l'évocation des morts par Ulysse... Quand Ulysse, dans l'Odyssée, fait venir à lui les morts dans l'île des Phéaciens, il retrouve notamment Achille. Il lui dit qu'il l'envie d'être un héros dont le nom vivra à jamais parmi les hommes, et qu'il suppose que cette

pensée doit lui procurer l'apaisement dans l'au-delà ; mais Achille lui répond qu'il préférerait être un palefrenier dans le palais de son père, mais être encore en vie, plutôt que d'être un héros, mais mort. Voilà qui est d'une humanité extrême, et seul un héros comme Achille peut en faire preuve. Un héros doit être sublime, Achille est une création sublime. Ulysse est trop rusé pour être sublime.

CHRISTOPHE BLANGERO

Christiane Renauld est une très grande couturière qui a essayé, dans un seul ouvrage, d'enfiler les mythes, de la naissance du monde jusqu'à la naissance de la démocratie en Grèce. Christiane, vous m'avez dit une fois : « La Grèce, c'est la laïcité avant l'heure. » Vous montrez en effet que le mythe a donné naissance en Grèce à une matrice commune qui a pu faire naître la cité.

CHRISTIANE RENAULD

En écoutant Jean-Yves Masson, je me suis rendu compte que nous étions totalement différents. On a l'impression que nous sommes déterminés, dans la vie, totalement à l'opposé ; mais, cependant, nous pouvons nous entendre car nous sommes tous deux en quête de quelque chose.

Ma quête est celle de l'homme. Et je l'ai trouvé à Athènes précisément parce qu'il y a là l'homme qui se cherche dans son humanité et qui ne se détermine pas par rapport à un au-delà. Nous sommes des êtres sociaux et la Grèce a aussi inventé la politique en posant la question : comment faire pour vivre ensemble ? Athènes, qui est aussi la championne de l'auto-publicité, se revendique comme la cité qui invente la politique, dans ses discours, dans ses écrits et dans ses mythes. Je me suis rendu compte que toutes les histoires se terminent à Athènes. Y compris dans la guerre de Troie : si les Grecs ont gagné, c'est parce qu'on est allé chercher à Athènes la vieille statue antique du Palladium qui est la première statue d'Athéna. On peut donc faire une lecture politique de la mythologie. Le mythe entretient un rapport à la religion, mais il s'agit d'une religion laïque en ce qu'elle est sans dogme. La religion grecque classique est en fait l'expression du politique. La réunion autour du sacrifice, autour d'un certain nombre de rites, de fêtes, est l'occasion d'être ensemble, de se revendiquer comme appartenant à une cité. Au travers du sacrifice, on découvre

ce qu'est un homme : c'est quelqu'un qui mange, qui naît et qui meurt.

En enchaînant les mythes par le biais des généalogies, on voit la naissance du monde, Zeus prendre le pouvoir, enfanter des héros pour aider les dieux à combattre les Géants... Les hommes vont s'approprier la lumière de Zeus pour gagner leur liberté puis détruire le pouvoir des rois pour s'affranchir et gagner leur autonomie dans la démocratie. Enfin, avec le procès d'Oreste, on invente la justice : on délègue à une instance extérieure le pouvoir de juger. On aperçoit, dans l'enchaînement des mythes, la quête de l'homme à se définir par rapport aux dieux, puis à s'affranchir et trouver la meilleure façon de vivre communauté.

CHRISTOPHE BLANGERO

Yves Bichet, pouvez-vous nous raconter comment vous avez découvert la papesse Jeanne ?

YVES BICHET

La papesse Jeanne est l'histoire d'une jeune fille qui est amenée à renoncer à sa féminité pour des raisons de survie, dans une période ultra-machiste. Elle devient alors un homme et rentre dans la société des religieux. C'est une vraie gagnante qui conduit un amour



Soirée dionysiaque du 24 juillet 2004 au Domaine de la Pinte.

quasi-impossible avec un moine qui, lui, aime un garçon.

Dans le troisième tome de ma trilogie, elle a réussi à gravir tous les échelons du pouvoir. Elle est à Rome et est devenue assez puissante, si bien qu'elle ne cache plus vraiment son amour...

CHRISTOPHE BLANGERO

Ce qui est assez beau chez Yves, c'est toujours le mélange subtil entre un élément très réel, très incarné, et une aspiration plus spirituelle.

YVES BICHET

S'il y a quelque chose qui m'intrigue et que je ne trouve pas du tout simple, c'est la chair... J'ai réinventé ce personnage de la papesse Jeanne parce qu'il est confronté dès le début à sa propre présence physique, son image, laquelle devient une imposture glorieuse, victorieuse.

PHILIPPE RAULET

Je pense à ce que dit Joseph Conrad au sujet de son livre *The rescue*. Il raconte qu'il avait de quoi écrire toute son histoire mais qu'il a capoté au bout de quelques lignes. Il explique cela en disant qu'il a perdu tout sens de la forme. Qu'on le veuille ou non, l'écriture ne découle pas de la thématique choisie. On écrit avec une part obscure de soi-même et la musique, les sonorités, les rythmes participent de la pensée du livre. D'ailleurs, pour moi, ce qui pense dans un livre, ce sont les virgules, les points de suspension, les blancs... Il est important qu'en tant qu'écrivain, on puisse témoigner de ce mystère de l'écriture. L'écriture est liée à l'intuition. Je pense aussi que l'acte de lecture est un acte de création et donc rejoint le travail d'écriture.

Le roman que j'ai écrit sur Faust est pour moi une exception, c'est le seul travail de commande que j'ai accepté.

Il y a eu un personnage historique multicarte de Jean Faust qui s'annonçait chiromancien, astrologue et qui a touché à la magie. De son vivant et juste après sa mort, se développe une chronique à son sujet qui lui prête – et on ne prête qu'aux riches – de plus en plus d'anecdotes. Une légende officielle s'organise après sa mort, racontant qu'il avait pactisé avec le diable. De nombreuses versions de la légende, qu'elles soient catholiques ou luthériennes, apparaissent. L'église en a fait elle-même une interprétation morale pour montrer aux gens le risque que présente le fait de pactiser avec le diable.

C'est l'histoire d'un homme très doué qui a fait de nombreuses études.

Il s'ennuie et veut toucher à la magie. Et, dans une période de rupture entre le Moyen Âge et la Renaissance, il semblerait qu'il retourne en arrière. Il convoque Méphistophélès et tracte avec lui. Les questions sérieuses commencent une fois qu'il a signé... Je fais dire à Méphisto, dans une lettre qu'il adresse à Lucifer : « Comme d'habitude, le client ne sait pas ce qu'il signe. Il faudra que je forge son âme avant de la lui prendre. » Une nouvelle dimension s'installe : la question de la conscience en nous et de la liberté. C'est comme un théâtre qui représenterait tout à coup la question d'un curieux, d'un spéculateur, de celui qui pose des questions, qui interroge. Dans son droit d'homme, Faust interroge la finalité. Dieu ne répondant pas, il s'adresse à l'autre. Méphisto est un maître aussi implacable et exigeant que Dieu.

FABIENNE PASQUET

Ce qui fait notre travail et notre vie, c'est d'arriver à mêler les thèmes que nous choisissons et l'écriture en elle-même. Les thèmes qu'on aborde sont des questionnements fondamentaux, existentiels. En cela, il est très dur d'écrire. J'ai mis six ans à écrire mon premier roman, cinq ans à écrire le deuxième. Cela suppose beaucoup de travail de parvenir à rédiger une phrase qui reflète à la fois le sentiment et l'idée qu'on a envie de donner.

CHRISTOPHE BLANGERO

Vous avez en plus un rapport à la langue très compliqué. La première langue que vous avez parlée est le thaïlandais.

FABIENNE PASQUET

J'ai changé, perdu et acquis plusieurs langues. Ces influences doivent d'ailleurs se ressentir dans l'écriture. J'ai besoin d'aller tirer les fils de ce qui m'intéresse. J'ai creusé du côté haïtien, russe, français. J'ai vécu 18 ans en Italie en tout. C'est, d'ailleurs, en tombant à 18 ans dans la peinture italienne que je me suis mise à la mythologie, comme je me suis mise à la vie des saints, à la lecture des Évangiles, de l'Ancien Testament. J'ai ensuite vécu des histoires fascinantes parce qu'il y a des choses qui faisaient écho. Quand on a envie de dire les choses, on utilise cet amas, ces strates de connaissances.

JEAN-YVES MASSON

Il y a en effet une chose qui n'a pas encore été dite, c'est que, si l'on aime la peinture, on est forcément conduit à la mythologie, y compris

aux mythes bibliques. Tous les sujets de la peinture classique sont liés à la mythologie, de même pour l'opéra ou le théâtre classique.

CLAUDIE OBIN

Je ne voudrais pas que la mythologie nous renvoie à une sorte d'érudition servant à comprendre les œuvres d'art classiques. La culture nous nourrit mais peut aussi nous tuer. Elle peut constituer un poids énorme dont il est parfois nécessaire de se débarrasser.

Dimanche 25 juillet 2004

CHRISTIANE RENAULD

Avant de commencer, je voudrais dire que Christophe Blangero est aussi un grand écrivain. Il a joué le rôle difficile de nous faire parler et même parfois de nous faire taire. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant. Ce matin, j'ai lu son livre ; c'est un grand écrivain. [Il s'agit de *L'Homme qui marche n'a pas de visage*, à paraître aux éditions Virgile en 2006].

CHRISTOPHE BLANGERO

Pendant ces quelques jours passés à Arbois, nous avons vu que le mythe, malgré les diverses interprétations, reste éternel en ceci qu'il est initiatique et très révélateur. Les traitements littéraires que chacun en a faits pose toujours les mêmes questions qui sont celles de l'écrivain, du créateur. J'aimerais aujourd'hui que l'on parle davantage cet acte créateur.

L'écrivain ressent une grande difficulté à ne jamais pouvoir se repérer dans son œuvre, à avancer dans un tunnel dont il ne voit pas le bout. On peut rester parfois six mois sur une phrase pour finir par l'occulter parce qu'elle était mauvaise et déséquilibrait le tout.

Philippe, j'aimerais que vous nous parliez des difficultés que vous rencontrez, de la manière dont vous procédez, dans *Micmac* par exemple.

PHILIPPE RAULET

Le problème est, pour moi, d'oser – et même d'oser oser – aller là où

l'on veut aller. On a un nombre fabuleux de gendarmes et d'interdits en soi et se confronter à la création les fait lever encore plus vite qu'à l'habitude.

Parmi les choses qui nous retiennent, l'affect est une des plus fortes. Il n'y a pas d'acte de création sans acte de solitude. C'est d'autant plus vrai qu'on écrit avec une part qu'on ne connaît pas soi-même. J'ai toujours l'impression d'être à la traîne de mes mots. C'est sans arrêt un jeu de rebonds entre la feuille et moi, et la feuille est toujours en avance sur moi. Quand je me mets en route, il y a une intuition de la chose qui est à peine en mots, une intuition globale, avant d'entrer en matière. Et entrer en matière, c'est bien souvent s'embourber : on ne voit pas le bout. On a aussi, au bout d'un moment, le sentiment que le texte devient autonome. Les choix sont alors de plus en plus réduits et l'on devient serviteur du texte.

Parfois, c'est le langage lui-même qui crée les images. Une parole se met en route et fait surgir une situation qui n'était pas prévue. On est, au départ, à la recherche du pas de danse, du rythme avec lequel on sent qu'on va pouvoir s'engager pour tout le livre. Pour *Micmac*, il me venait des images qu'il fallait que j'accepte sans chercher à les justifier.

CHRISTOPHE BLANGERO

Jean-Yves, l'acte créateur n'est-il pas un acte qui rend l'homme double, partagé entre la fiction et le réel ?

JEAN-YVES MASSON

J'ai en effet un problème avec la fiction. Quand j'avais quinze ans, j'écrivais une nouvelle par semaine et cela ne me posait aucun problème. Ces nouvelles étaient évidemment très mauvaises, un pur défoulement, un déversoir de fantasmes. Puis, à cause de mes études, j'ai dû subir un enseignement qui impliquait une forte critique de la fiction en soi : tous les théoriciens modernes de la création littéraire depuis Valéry ont mis en doute de façon radicale la possibilité de raconter une histoire. On sait que le Nouveau Roman en est sorti. Mais si j'y ai si bien adhéré dans un premier temps, c'est que la trop grande facilité du début était déjà le signe, la contre-épreuve d'une difficulté ultérieure. Louis Jouvet a dit : un comédien, c'est quelqu'un à qui il est plus difficile de jouer la comédie qu'à n'importe qui. Jacques Lassalle m'a cité cette phrase et je suis sûr que Jouvet, qui

était bègue au départ, savait ce qu'il disait. Cela veut dire que quand un art paraît facile, c'est qu'on n'a pas compris de quoi il s'agit. Dans la mythologie nordique, le dieu de la course est boiteux, le dieu du langage est bègue...

Dans un poème, tout est nécessaire, à cause du rythme, des sonorités, de l'incantation. Pour écrire un roman, il faut savoir faire son deuil d'une nécessité qui s'exercerait partout : il faut des moments où la tension retombe, il faut apprendre à ménager des pauses pour le lecteur, il faut des détails qui justement pourraient ne pas figurer là où ils figurent, même s'ils sont signifiants. Il y a toujours un arbitraire de la narration qu'il est très difficile de conjurer. Comme j'en ai une conscience excessive, j'ai toujours peur de ne pas être cru, peur que le lecteur ne rentre pas dans ce que j'écris : comme s'il s'agissait d'un rêve ou d'une hallucination que je ne pourrais pas partager. Or, j'ai le sentiment que, quand j'écris un poème, cette question ne se pose pas, je sais ou je crois que les autres vont communier avec ce que je dis. C'est probablement tout aussi faux, mais j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose d'impérieux dans la dictée du poème qui écarte le doute. Et pourtant, même quand je ne publiais encore que dans des revues, j'ai été frappé par la différence considérable entre l'écho (quasi nul) que suscite la parution d'un poème et ce que les gens vous disent d'une nouvelle, d'un récit. L'écho est beaucoup plus fort, le retour beaucoup plus satisfaisant : c'est un fait. Mais cela ne prouve rien quant au doute profond qui accompagne l'écriture. Toute la difficulté est de limiter le plus possible l'arbitraire. Pour le roman, il faut donc que je trouve une forme qui rende la chose *vraie*, crédible : par exemple, je m'étais donné pour contrainte de construire *L'Isolement* comme un sonnet – c'est pour cela qu'il y a quatorze chapitres. En l'écrivant, je me suis rendu compte que ce n'était pas seulement un sonnet mais aussi un chemin de croix, dans lequel il y a aussi quatorze stations. Le nombre quatorze m'a aidé à essayer de conjurer un peu l'arbitraire de la narration. Je suis fasciné par Raymond Roussel, qui a multiplié les contraintes pour réduire à néant l'arbitraire, et je l'envie d'avoir pu adopter le système qu'il expose dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Je n'ose pas pour autant aller aussi loin que lui ; le désir

de tout maîtriser a quelque chose à voir avec la folie. Je me fie beaucoup, dans mon écriture, à mon oreille, au rythme, à la musique, à la mélodie, au timbre, quelque chose comme une orchestration. C'est le ton de la voix qui me paraît pouvoir limiter vraiment le sentiment d'arbitraire : quelqu'un raconte, on l'écoute. Le narrateur doit faire sentir sa présence. C'était aussi ce que préconisait Valéry, ce qu'il appréciait chez Stendhal. Il y a néanmoins en moi un doute fondamental qu'il faut que je conjure à chaque fois, si je veux écrire quelque chose.

CHRISTOPHE BLANGERO

Vous avez l'impression d'être un menteur ?

JEAN-YVES MASSON

En quelque sorte. Et curieusement, en essayant d'écrire pour le théâtre, je n'ai pas ce sentiment car je prévois que le texte sera porté par quelqu'un de vivant, par un corps. Dans le roman, et c'est pour cela que dans *L'Isolement* je suis parti d'une voix intérieure que le héros évoque dans les premières pages, et qui déclenche toute l'histoire, j'ai besoin de m'appuyer sur quelque chose qui m'est familier, intime : et rien ne me semble plus sincère qu'une voix, que la présence physique d'une voix. Il faut qu'on entende la voix de l'auteur : la garantie de vérité, c'est d'entendre *le grain de la voix*, comme dit Barthes. J'aurais beaucoup de mal à ne pas dire « je » dans un récit de fiction. Je peux me glisser dans une identité fictive à condition de m'y glisser vraiment. C'est souvent la séduction qu'exerce sur moi une profession qui me donne envie d'inventer un personnage qui raconterait son métier : je peux m'imaginer médecin, forgeron, ingénieur, paysan, mécanicien.

CHRISTOPHE BLANGERO

Et l'immense autorisation que permet l'écriture, est-ce que vous la contrôlez ? Il y a quelque chose de très angélique dans ce que vous écrivez. On a l'impression que ce ne sont pas forcément des projections fantasmatiques.

JEAN-YVES MASSON

Et pourtant si. C'est souvent pour moi du rêve éveillé. C'est pour cela que j'ai très peur qu'on ne me suive pas : le rêve est quelque chose d'infiniment personnel. Un écrivain que j'ai beaucoup admiré, une femme très peu connue en France, la romancière italienne Lalla

Romano, avait commencé son œuvre à quarante ans par un recueil de récits de rêves intitulé *Les Métamorphoses*, et ce n'étaient pas seulement des rêves qu'elle avait faits mais des rêves racontés par des amis qui, au courant de son projet, les lui avaient confiés. En se rendant compte qu'elle était capable d'écrire un rêve fait par quelqu'un d'autre, elle s'est dit qu'elle pouvait aussi raconter une histoire qui n'était pas la sienne. Mais les trois quarts de son œuvre sont tout de même des autofictions. L'autofiction m'inspire une certaine méfiance, mais je sens qu'il faudra que j'aïlle prochainement dans cette direction. Ce qui m'énerve, c'est le discours des gens qui, aujourd'hui, la pratiquent, comme Christine Angot, et qui semblent le faire par haine du roman. J'aime beaucoup les romans et je n'adhère plus aujourd'hui à la critique que leur adressait Valéry, la fameuse histoire de la marquise qui sortit à cinq heures. Ma peur devant le récit ne vaut que pour moi, mon doute sur ma capacité à être cru quand je raconte a certainement des racines que la psychanalyse décèlerait et auxquelles je ne cherche pas à donner une justification théorique ou intellectuelle. J'admire les romanciers qui arrivent à me faire entrer dans leurs rêves.

CHRISTOPHE BLANGERO

On a l'impression que vous respectez religieusement le langage, aussi.

JEAN-YVES MASSON

Je ne sais pas. Je n'ai pas de « vénération » pour le langage. Mais j'admets qu'en tout cas c'est toujours le travail sur la forme qui me retient le plus, et donc la question du style, de la langue. Tout est forme, le style aussi. Ce n'est pas *ce que* l'on raconte qui compte, c'est *comment* on le raconte. Si j'arrive à entrer dans le rêve de quelqu'un, c'est parce qu'il a su lui donner forme, sinon je n'y adhèrerais pas. Le fond c'est la forme, j'en conclus donc que je dois résoudre les problèmes de forme romanesque pour écarter le doute dont je parlais. Tout le problème c'est qu'une forme ne peut pas servir deux fois : chaque romancier doit trouver *sa* forme, et non reprendre des solutions existantes ! Il me semble que je sais mieux m'y prendre en poésie, que je suis plus vite arrivé à une maturité. Mais c'est sur moi-même que je travaille pour essayer d'arriver à finir romans et récits : le nombre de romans que j'ai en cours est effrayant, esquisses, idées inabouties. Je pensais que le fait d'en avoir

terminé un rendrait les choses plus faciles ; mais ce n'est pas le cas. J'ai un rapport à la réalité qui est peut-être difficile et j'ai peur que l'écriture me le fasse perdre. C'est pour cela qu'il faut que je trouve un mode d'écriture qui, au contraire, me rapproche de la réalité au lieu de m'en éloigner. C'est une question d'ordre moral, ou peut-être psychique. En art, en tout cas, la forme est un enjeu existentiel.

CHRISTOPHE BLANGERO

Vous parliez de frôler une forme de folie dans l'écriture, comme celle de Raymond Roussel.

JEAN-YVES MASSON

Il a discipliné sa folie longtemps, mais il a quand même fini par se suicider ! Il a eu des crises de vraie folie à 17 ans. *L'Étoile au front* est en partie le récit de ces phases de folie adolescentes, avec hallucination ; il se voyait « glorieux » immensément. Roussel me fascine car il éloigne le réel de façon vertigineuse. Il a bâti un monde obsédant qui est un piège, comme la forêt vierge où il aime bien promener ses personnages : on peut s'y perdre, c'est plein de danger. Mais il faut alors que la contrainte ne donne pas le pur sentiment de l'arbitraire formel ; et il n'y a pas toujours réussi.

CHRISTOPHE BLANGERO

Quel pourrait être le pari de l'écrivain d'une façon générale ?

JEAN-YVES MASSON

Le pari, c'est d'abord de s'exposer soi-même dans l'œuvre sans tomber dans la platitude de la confession. Mais même quand on estime y être arrivé, le plus difficile pour moi, c'est de publier le texte, bien plus qu'il n'a été difficile de l'écrire. C'est une chose terrible de se livrer à des gens qu'on ne connaît pas, il vaut mieux ne pas y penser. Je crains la lecture de mes proches. J'ai beaucoup traduit parce que c'était un moyen pour moi de publier sous un autre nom. Qui sait d'ailleurs si je n'ai pas glissé des choses inquiétantes dans mes traductions... J'ai toujours le fantasme de publier un jour un roman que j'aurais écrit en le présentant comme une traduction, en signant comme traducteur sans que personne en sache rien. C'est une chose que j'ai beaucoup de mal à me retenir de faire.

CHRISTOPHE BLANGERO

Le rapport entre Yves et Jean-Yves est assez intéressant. Dans Jeanne

la papesse, on frise ce qu'on a appelé l'uchronie, c'est-à-dire l'idée qu'une histoire aurait pu se passer ailleurs autrement. Il s'agit en fait d'une rébellion. On pourrait imaginer, par exemple, que Flaubert n'ait jamais quitté Louise Collet et qu'ils soient restés ensemble. Yves, ce qui m'intéresse dans Jeanne la papesse, c'est comment vous résistez à l'uchronie.

YVES BICHET

On parle toujours des souffrances de l'écrivain. Or, pour moi, c'est quelque chose de jubilatoire, de l'ordre du plaisir. C'est bien sûr complètement mêlé de souffrance et de difficulté mais on n'est pas vraiment à plaindre.

On sait très peu de choses sur Jeanne. Ce personnage m'a fasciné parce que, dans le pire contexte pour les femmes, elle a pris le pouvoir, sans le chercher, par défaut, dans une situation de renoncement par rapport à son corps, sa sexualité. Et, c'est une imposture qui la rend puissante. Je me suis demandé si les écrivains n'étaient pas des imposteurs, si je n'illustrais pas cette imposture en m'accaparrant ce personnage.

CHRISTOPHE BLANGERO

J'ai l'impression que vous nous plongez dans les mirages et les miracles de ce pouvoir d'évocation qu'est l'imaginaire humain. Un écrivain peut partir d'un moment d'histoire et le broder ensuite, improviser un squelette autour. C'est une liberté, qui ne va pas sans servitude, mais qui est tout de même inouïe.

YVES BICHET

Je trouve que la fiction est à la fois quelque chose de fabuleux et de dangereux. La fiction est une évidence pendant l'enfance. Puis arrive le corps, cette espèce de sauvagerie qu'est le sensuel, et la capacité de fabriquer des fictions s'arrête nettement. Quand on a cette prétention d'y revenir, et c'est le cas des romanciers, on est quand même confronté à quelque chose de particulier : ou l'on surexploite l'enfance, l'intime et on se déshabille, comme dans l'autofiction, ou l'on s'élance sur un fil, tel un funambule, qui consiste à inventer une histoire et l'on prend alors beaucoup plus de risque. Pour avoir travaillé un peu dans le cinéma, je m'étonne beaucoup de la différence entre le monde du cinéma et le public. C'est comme

s'il y avait un glissement régulier du pouvoir inventif vers l'image. Il n'y a d'ailleurs pas de film autobiographique. Ce qui fait des gens du monde du cinéma des gens vifs, inventifs, rigolos. Or, il y a souvent chez les écrivains, une sorte de rétraction sur soi, avec une peur des autres, un système de protection et donc la perte de cette capacité inventive.

CHRISTOPHE BLANGERO

Pour vous, la perte de la capacité inventive est liée à la sexualité, à la question de la sensualité ?

YVES BICHET

Avec la sexualité, on entre dans le confort immédiatement : à l'âge adulte, on recherche un conformisme et tout ce qui est mis en abîme est la sexualité.

CHRISTOPHE BLANGERO

Pouvez-vous nous parler de la présence de l'organique dans tout ce que vous faites ? Vous avez un regard rare sur le monde animal et j'aimerais que vous nous livriez les leçons que vous tirez de ce monde. Qu'est-ce qui vous attire chez les animaux ?

YVES BICHET

Mon premier livre s'appelle *La Part animale*. Les mots prononcés m'intéressent beaucoup moins que ceux qui sont écrits et le corps m'intéresse toujours plus que tout le reste... *La Part animale* commence par une citation de Rilke qui dit que « La bête libre a sa mort derrière elle et, devant elle, Dieu, et se mouvant, elle se meut dans l'éternel comme se meuvent les fontaines ». Je ne suis pas loin de penser que ce qui nous rapproche de Dieu, si tant est qu'il existe, est cette part animale.

CHRISTOPHE BLANGERO

Christiane, vous avez écrit des histoires pour enfants. *La Chouette et le Labyrinthe* est un livre plutôt destiné aux adultes. J'aimerais que vous nous parliez de votre travail.

CHRISTIANE RENAULD

Pour les mythes, j'ai une matière et le travail consiste à organiser cette matière. Et, si je suis aussi à l'aise pour en parler, c'est que ce n'est pas de moi. Quand il s'agit de parler du reste, c'est un peu plus difficile. Quand on sort quelque chose de soi, on se met davantage en

danger. Je me suis longtemps demandé ce que j'avais le droit de dire. Finalement, je ne crée rien : je prends le monde, les êtres. Or, je n'arrivais pas à m'accaparer quelqu'un, des données, un visage, une expérience. Je suis parvenue à lever cela le jour où je me suis aperçu qu'à partir de là, je pouvais aussi dire autre chose. Mais tout le problème est de savoir si cela vaut la peine de le dire.

J'aime la prose rythmée et, généralement, je pars d'une image, de quelque chose qui me frappe. Par exemple, *Sorcière* est né de l'image d'un jeune garçon que je voyais dans un village où je vais souvent. Je me demandais ce que ce garçon faisait là à ne rien faire. Ce village a périclité, a disparu petit à petit.

Puis, j'ai lu le livre d'une ethnologue, Jeanne Favret-Saada, sur la sorcellerie dans le bocage. Tout s'est alors mis en place : ce garçon m'est apparu comme un de ces jeunes hommes paumés qui n'ont plus de repère, qui ne savent plus quoi faire et traînent dans des endroits qui tombent en décrépitude... Tout à coup, est arrivée la première phrase donnant tout : le rythme, la couleur, le personnage, la place qu'on veut occuper dans l'histoire. On a l'impression alors que ce que l'on écrit devient quelque chose de nécessaire, quelque chose qui doit vivre, que le texte a sa nécessité qui porte en lui ses contraintes et qu'il faut le servir. C'est vrai que l'écriture est un travail difficile, mais c'est un immense bonheur.

CHRISTOPHE BLANGERO

Le mythe a survécu dans la psychanalyse. Ces forces obsessionnelles qui nous fascinent, qui nous hantent, qui nous angoissent, on les retrouve dans les mythes fondateurs mais on les retrouve également dans la façon dont la psychanalyse va démonter l'outillage mental. J'aimerais que vous nous disiez en quoi la psychanalyse a affaire aux mythes et comment vous vous retrouvez aujourd'hui dans les tentatives de décodage des comportements humains.

CHRISTIANE RENAULD

Quand on s'intéresse aux mythes, on ne peut ignorer qu'il y a des explications psychanalytiques. Dans *La Chouette et le Labyrinthe*, je les ai refusées absolument. Je me suis placée dans la perspective des Grecs anciens et il est évident qu'ils n'ont pas pu se positionner dans la perspective psychanalytique. La psychanalyse m'intéresse comme

toute forme de recherche sur l'homme. Le fait que Freud se soit servi d'Édipe pour rendre compte d'une certaine attirance à un moment du développement de l'enfant ne me dérange pas, bien qu'il falsifie un peu ce mythe.

FABIENNE PASQUET

Je me demande si la « première phrase » dont on a parlé est, pour les écrivains, celle qui reste effectivement la première phrase du roman.

PHILIPPE RAULET

Ce que j'exprime comme étant la « première phrase » est le moment où l'on en a assez pour commencer le roman. Quand j'écris, je relis chaque jour ce que j'ai écrit avant et la « première phrase », finalement, arrive exactement à la toute fin.

FABIENNE PASQUET

Pour moi, la « première phrase » finit toujours au cœur du livre. La première nécessité du livre va se retrouver au centre du récit. Le travail débute et se développe par nécessité, par besoin. J'opère ensuite un travail de réécriture constante, telle une araignée au centre de sa toile à la recherche permanente d'un équilibre.

CLAUDIE OBIN

J'ai envie quant à moi de défendre l'oralité puisque je suis la seule qui n'écrive pas. Je souhaite défendre la position du conteur qui est à la fois « abeille maçon », pour construire les récits, et dans l'éphémère, au moment de raconter. Elle est donc chaque fois différente, chaque fois nouvelle.

Nous ne racontons jamais de la même façon bien qu'il s'agisse de la même histoire. Il y a donc parfois la peur, voire le regret, d'avoir raconté d'une certaine façon et en même temps la joie de redécouvrir l'histoire.

Un vieux conteur raconte sous un arbre une histoire les yeux fermés. Un jeune enfant vient le voir et lui demande pourquoi il fait cela. Le conteur lui répond qu'il a fait cela toute sa vie parce qu'il n'était capable que de raconter. Chaque matin, il venait au même endroit pour raconter tout au long de la journée. Quand il était jeune, les gens venaient l'écouter. Petit à petit, les gens se sont mis à travailler et avaient moins de temps pour l'écouter. Si bien qu'ils venaient un moment puis repartaient.

LES PETITES FÊTES DE DIONYSOS

C'est ainsi que, petit à petit, les gens ne venaient plus et il s'est retrouvé seul à raconter tout le jour durant, les yeux fermés. Il a expliqué à l'enfant : « Au début, je racontais pour changer le monde. Aujourd'hui, je raconte pour que le monde ne me change pas. »





FRANÇOISE ASCAL AUX « JEUDIS DE POÉSIE »

RENCONTRE À LA MÉDIATHÈQUE PIERRE BAYLE
À BESANCON, LE 3 MARS 2005

Françoise Ascal, originaire de Haute-Saône, vit actuellement près de Paris. Elle a publié une douzaine d'ouvrages parmi lesquels *Fracas d'écume* (Atelier La Feugraie/Éditions Le Noroît, 1992), *Le Fil de l'oubli* (Éditions Calligrammes, 1998), *Le Sentier des signes*, (Arfuyen, 1999). Plus récemment, dans *L'Arpentée* (Éditions Wigwan, 2003) et *Un automne sur la colline* (Apogée, 2003) l'auteur retrouve les paysages d'ici ; elle fait coïncider sur le fil d'une prose épurée, limpide, les petites touches du souvenir personnel, l'émotion présente et des pans de passés lointains. Ainsi, cette manière d'arpenter les sites de Champagny et de Ronchamp, en la présence de Le Corbusier et de sa chapelle pour s'y adresser à un artilleur sénégalais inconnu, mort sur ces terres en 39-44 (*Un automne sur la colline*). Autre manière d'être dans un « maintenant de toujours », le texte *L'Arpentée* résonne des changements lumineux du jardin de la maison familiale de

Mélisey où les ombres des disparus se disputent les rayons de la lumière avec celles d'un noyer. Le temps est lourd. La mort finit par irriguer les veines du poème. L'écriture plus meurtrie que jamais se rêve couteau. Récits, poèmes, journal, quelle que soit la forme qu'ils endossent, les livres de Françoise Ascal cultivent une manière d'intrusion dans la réalité, souvent discrète, sans forçage, parfois violente, par dépit ; une adhésion au temps du texte qui n'exclut pas l'opportunité d'une interrogation de l'écriture dans son miroir ou d'une distraction dans le présent du paysage, quand le regard quitte la page, appelé par le mouvement de l'herbe du dehors, la lumière ou une pluie nouvelle.

Au bord de quelque chose, toujours.

Dans l'insécurité native.

Au bord d'une compréhension. Ou d'une décision définitive.

Au bord d'une imminence.

*Un franchissement de col, à partir duquel tout pourrait
s'inverser, la vision s'agrandir, le souffle s'apaiser.*

(L'Arpentée)

À FRANÇOISE ASCAL

PAR JACQUES MOULIN

Montaigne nous invite « à vivre à propos », mais dire et se dire à propos est aussi une épreuve. Tu as choisi celle du diariste, tâche délicate de filtrage d'une écriture toujours à l'affût de ce que nous amène la contingence des jours, de ce qui peut faire univers dans le microcosme de notre quotidien.

Tu parles bien de ce travail qui consiste à mettre un texte debout en l'extirpant du bricolage de la vie commune, de la gangue fusionnelle dans laquelle on s'empêtre jour après jour. « [L]a distillation de la vie » pour « un carnet de peu de poids », écris-tu avec élégance.

Toutes tes remarques sur l'écriture sont intéressantes ; j'en ai saisi également la volonté de résistance : procéder de la langue, non pas la langue du procédé, fût-ce celui de la trituration de la syntaxe. J'ai pris *La Table de veille* – au demeurant très pongienne – comme un de ces phares que j'aime tant aux bordures du monde, en éveil pour celui-ci et pour le rocher qu'il habite.

Et puis il y a la mère, toutes ces pages fort émouvantes sur le continent mère, le deuil, « ce puits de chagrin », de celle qui sera désormais et jusqu'au bout de nous la *mamanquante*. J'aime cette façon de creuser dans l'écriture la peine de la séparation originelle, par le biais de l'appartenance géologique, non pas seulement généalogique. Nous somme avant tout un « je » de la gangue, et ce d'autant qu'il nous « manque de n'être plus l'enfant de quelqu'un de par le monde vivant ».



*Enseignant à l'Université de Franche-Comté, animateur et fondateur (avec Bertrand Degott) des «Jeudis de poésie», **JACQUES MOULIN** est également poète. Il vient de publier *Escorter la mer*, recueil de poèmes paru aux éditions Empreintes – bel éditeur suisse de poésie (case postale 93 - CH-1510 Moudon).*

VIOLETTES DE PARME

Albrecht Dürer, 1503
(Musée de Bâle)

D'où tiens-tu cet attrait pour la chose menue, la chose dérisoire et presque *fade* à force de discrétion, que nul n'aurait songé à prendre pour étude ?

En ce jour de printemps, tu es dans ta trente-deuxième année.

Tu t'absorbes dans la contemplation d'un minuscule bouquet de violettes étroitement serrées entre quelques feuilles dont l'une déjà est marquée par la rouille.

Qu'est-ce qui pousse ta main d'homme jeune à fouiller les replis de ce qui n'est guère plus que de l'herbe ? À magnifier une primevère, un iris des marais, une touffe de quelconques graminées ? Dents de lion, pimprenelles, achillées, voici que tu les élèves à hauteur du regard. Modifiant les perspectives avec audace, tu donnes à voir la monumentale présence du presque-rien. Tu remplis l'espace d'une verte luminosité, toujours fraîche, cinq siècles plus tard.

Déjà, il y a dix ans, à l'instant de faire ton autoportrait, tu a choisi de placer entre tes doigts un chardon des champs. Ta chevelure alors flamboie, et la passementerie rouge-vermillon de tes vêtements ajoute encore du feu dans toute cette rousseur étrangement vivante. Brun sur fond noir, à peine visible au-dessus de tes mains, le chardon semble vouloir délivrer un message scellé sous ta bouche presque boudeuse. Un symbole à décrypter dont nous avons perdu le sens ? À qui adressé, par ces temps de désastre qui ressemblent aux nôtres ? Tandis

que tu sondes ton âme face au miroir, quelles batailles font rage, dont l'écho ne franchit pas les murs de l'atelier ?

Violettes de Parme !

Jaillissement de l'ombre odorante des buissons d'autrefois
 Violettes de Parme ou de Toulouse ou d'ici, au revers d'un banal talus
 que février a réchauffé un peu trop vite
 Violettes à l'angle d'un mouchoir brodé d'initiales blanches
 Violettes confites sous le sucre, entassées dans un bocal de verre lui-
 sant sur le comptoir des épicerie disparues
 Parfum de violette dans le cou d'une grand-mère aux mains jointes,
 assise en silence dans l'attente de ce qui doit venir
 Violettes du camp de Ravensbrück, cueillies en toute insoumission
 par des mains amies pour réchauffer le cœur de la toujours-rebelle
 Miléna qui va mourir un mois plus tard
 Violette blanche, celle qui me faisait partir dès le matin, conquérante
 tendue vers son Graal, dans les printemps de la petite enfance
Blanche, autant dire introuvable, mythique comme la baleine dont
 j'ignorais tout, *Blanche*, le mot suffisait à soulever le désir, et je cou-
 rrais, d'année en année, pour recueillir ces quelques pauvresses
 décolorées dont j'étais seule à connaître l'emplacement exact, et
 seule sans doute à ne pas savoir qu'elles tenaient leur blancheur de
 leur dégénérescence...

Mirage, illusion...

Illusion bien accordée à mon élan d'aujourd'hui, face à ce petit
 tableau longuement contemplé, cher Albrecht Dürer. On me l'affirme,
 tous les experts sont formels, rien n'authentifie cette œuvre. Il s'agit
 probablement d'un *faux*.

Mais quelle importance ?

La main anonyme, la main vivante de 1503, je l'ai retrouvée ce matin,
 dans ces mots d'aujourd'hui qu'elle aurait pu tracer :

*Rien qu'une touffe de violettes pâles,
Une touffe de ces fleurs faibles et presque fades,
et un enfant jouant dans le jardin...*

*Ce jour-là, en ce février-là, pas si lointain et tout de même
perdu comme tous les autres jours de la vie qu'on ne ressaisira
jamais, un bref instant, elles m'auront désencombré la vue.*

Philippe Jaccottet

Saint-Barthélemy, le 23-12-01
Françoise Ascal



Daniel de Roulet



Daniel de Roulet et Philippe Rautet à Arbois



Daniel de Roulet aux Journées littéraires de Salerne (Suisse)

DANIEL DE ROULET

Daniel de Roulet, né à Genève en 1944, a passé son enfance à Saint-Imier. Il a vécu à Zürich et Genève. Il vit désormais de l'autre côté de la frontière suisse, à Frasnès-les-Meulières, dans le Jura de Franche-Comté. Architecte et informaticien de formation, il est l'auteur de nombreux romans et essais. Il a traduit également plusieurs ouvrages en allemand et néerlandais. Ses dernières parutions en français ont reçu de nombreux prix : *La Ligne Bleue* (Le Seuil, 1995) ; *Bleu siècle* (Le Seuil, 1996) ; *Double* (Canevas, 1998, rééd. Zoé 2005) ; *Gris-bleu* (Le Seuil, 1999) ; *Courir, écrire* (Minizoé, 2000) ; *Nationalité frontalière* (Métropolis, 2004) ; *L'Envol du marcheur* (Éditions Labor et Fidès, 2004) ; *Malcom X, par tous les moyens nécessaires* (Éditions Desmarests, collection Les insoumis, 2004) ; *L'Homme qui tombe* (Buchet Chastel, 2005) ; *Chroniques américaines* (Métropolis, 2005). Daniel De Roulet est une figure majeure de la vie intellectuelle et littéraire de Suisse. Il a également été remarqué en France pour plusieurs de ses romans qui ont été salués par la critique.

Le nouveau roman de Daniel de Roulet s'intitule *L'Homme qui tombe*, il est paru aux Éditions Buchet-Chastel en avril 2005. Dans ce roman unanimement salué par la critique, l'auteur décrit ce qui se passe dans la tête d'un homme qui tombe d'un toit durant la dizaine de secondes que dure sa chute fatale, « temps vertigineux à conter. Et la chute, c'est le livre même » (Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro littéraire*). Mais cette chute provoquée par une glissade stupide, au bord d'un toit en terrasse dans un aéroport international, est l'aboutissement d'une révolte. Ce cadre moyen, ingénieur dans la sécurité nucléaire, a voulu prendre fait et cause pour un groupe de réfugiés tchéchènes, menacés d'être refoulés à la frontière, et parmi lesquels figure la belle Tchaka dont notre « héros » improbable est tombé amoureux. La chute va être l'occasion d'une tentative pour ressaisir les fils de sa biographie... « Il faut être doté d'un talent certain pour tenir en haleine le lecteur et lui parler de ce qui, en réalité, ne dure pas trente secondes. Visiblement, Daniel de Roulet le possède. » (*Le Figaro littéraire*).



Daniel de Roulet à Frasnès-les-Meuilières

LA MONTÉE DU POUPET

PAR DANIEL DE ROULET

Quand le T.G.V. vient de Paris et vise la chaîne alpestre, c'est la première montagne aperçue dans le lointain. Un contrefort du Jura qu'il suffirait d'escalader pour découvrir les Alpes. Le mont Poupet, bleuté, lointain, sort de la plaine du Doubs comme l'échine d'un hippopotame sur la surface du Nil. On voit le dos, le cou et la tête à peine plus haute.

Au fur et à mesure qu'on s'approche, les reflets bleus passent au vert. On distingue les affleurements calcaires blanchis de son sommet. Si on a étudié un jour l'histoire de la génération spontanée, on se souvient que là-haut, vers la fin du dix-neuvième siècle, Louis Pasteur est allé recueillir de l'air pur dans un alambic. Il a prouvé ainsi, en descendant du mont Poupet, que la vie est trop complexe pour naître d'amour et d'eau fraîche.

Ceux que la grâce de Pasteur n'a pas touchés admirent simplement ce premier plissement jurassique, courbe à la fois douce et volontaire. Et pour tous ceux qui font de la course à pied, c'est le plus beau parcours de la région : une fois l'an, par un dimanche de mai, la montée du Poupet.

Je prends le départ dans la rue principale de Salins, une ville serrée entre deux chaînes de montagnes, passage étroit mais obligé pour sortir de l'Europe en direction de la frontière helvétique. De là au fond, le Poupet n'est plus cette doline embrumée au loin, mais un massif surplombant qu'il va falloir attaquer au pas de course.

Heureusement il ne fait pas trop chaud. J'évite de me placer en tête du peloton des neuf cents coureurs. Ambiance bon enfant. Dans le dernier tiers s'échangent quelques plaisanteries sur le maillot qu'on porte, sur la chance qu'on a de n'avoir pas trop de soleil, pas de pluie. Et la vue qui nous attend de là-haut après dix-sept kilomètres et demi.

Je me suis fixé de ne pas employer plus de six minutes par kilomètre de côte. À chaque passage d'une borne, je vérifie mon horaire.

Au début, allez savoir pourquoi, le macadam de la montée est mélangé à des graviers roses, on dirait un cours de tennis incliné. Je porte le dossard 484, agrafé à bonne hauteur, comme il est dit dans le règlement.

Premier incident vers le troisième kilomètre, un coureur pleure au bord de la route. Il doit avoir mon âge, la soixantaine bien sonnée. Je l'avais remarqué sur la ligne de départ, ce type avec une jambe plus fine que l'autre. J'avais pensé : « Tiens, il vient de la sortir du plâtre. » Ou bien quelque maladie sournoise ? En tout cas il n'en peut plus, pleure sa rage. Je lui tape sur l'épaule, il répond : « Non, pas la peine, c'est foutu. » Je passe mon chemin non sans inventer à ma propre intention une petite histoire, pour qu'il ne soit pas dit que j'ai le cœur trop dur. Le type à la jambe atrophiée avait parié que le jour où il n'aurait plus de béquille il prendrait le départ de la montée du Poupet. Il avait parié le départ, pas l'arrivée. Il a donc gagné.

Plus loin, un sac à vent rouge dans un pré trop vert indique à ceux qui s'élancent des falaises avec un parapente la direction des brises matinales. Sur la chaussée quelqu'un a précisé à la peinture blanche : « Allez Francis et Pierrot ».

Au cinquième kilomètre, premier ravitaillement. Une dizaine de volontaires proposent des quartiers d'orange, des raisins secs, des biberons d'eau potable. Des enfants tendent aux coureurs des éponges bien mouillées. Je me rafraîchis le cou, le front, les bras. Merci, tout va bien. Excusez-moi, je n'ai pas une minute à perdre. Au contraire, il faut que j'accélère très légèrement pour avoir le temps de soulager ma vessie après le dixième kilomètre.

Nous avons pris de l'altitude, environ cinq cents mètres. La vue sur les plaines du Doubs et de la Saône au-delà de la forêt de Chaux couperait le souffle au premier automobiliste venu. Mais pas le nôtre. La splendeur du paysage printanier sous de si voluptueux nuages nous donnerait plutôt des ailes.

Un couple devant moi discute gravement. L'homme et la femme portent le même maillot aux couleurs d'un écureuil bancaire, le même short jaune postal. Elle a des tatouages le long des jambes, des flammes multicolores qui remontent des chevilles aux cuisses,

comme si elle traversait une broussaille en feu. Ses épaules sont tatouées d'un guérillero portant un béret à l'étoile rouge. Son compagnon a vingt ans de plus qu'elle, des cheveux blancs et lui crie :

- Vas-y, ne m'attends pas.
- Pas question, tu n'as qu'à...
- Je te freine.
- On a dit : ensemble. Viens !

La course est souvent une épreuve pour l'harmonie des couples. À moins qu'ils n'en soient qu'à leurs débuts, comme ce monsieur qui dit à cette dame :

- À Besançon, vous vous entraînez où ?
- Le long du Doubs et retour.
- Vous me donnerez votre adresse.

Les kilomètres six et sept, derniers de la première grimpée, provoquent quelques ralentissements. Les uns rétrogradent sans cesser de courir, d'autres se mettent à marcher, perdant rythme et courage.

Le premier point culminant est à Saint-Thiébaud-le-Haut, sous un vénérable tilleul où les pompiers en uniforme exhibent leur matériel, astiqué comme il se doit pour un dimanche. Ils distribuent de l'eau. Pour une fois, en petites quantités.

À partir de là, sur trois kilomètres, ça redescend. Chacun choisit sa technique de course. Les uns profitent de la pente pour reposer leurs muscles, laissent leurs bras pendre, leurs épaules s'affaisser, leur tête rouler sur le cou. D'autres imaginent regagner tout ce qu'ils ont perdu à la montée. C'est ainsi qu'un petit coureur, râblé et chenu à la fois, qui semble avoir quatre-vingts ans mais des mollets de cycliste, se met à dépasser tout le monde à une vitesse vertigineuse. Pour quelques centaines de mètres il s'attire l'admiration de ses pairs, même si lui et eux savent qu'il ne tiendra pas longtemps ce rythme. C'est un pied de nez qu'il nous fait, une revanche sur sa propre vieillesse. Plus bas, nous autres métronomes raisonnables le retrouvons sur le bord de la route, le dos tourné. Il fait semblant de pisser, mais ça ne trompe personne, il a un point de côté, on connaît ça.

Dans le hameau d'Ivrey tout le monde est aux fenêtres ou sur le pas de la porte. J'entends un coureur citadin commenter d'un air docte :

— Ces braves gens assistent à la seule animation de l'année. Un trou si perdu.

Il a tort puisque je pourrais citer au moins une autre animation. J'ai moi-même été invité à une soirée littéraire dans la mairie de ce hameau. Elle n'était pas trop mal remplie. Mais les citadins croient qu'il suffit de traverser un lieu pour savoir ce qui s'y trame.

Au dixième kilomètre, comme prévu, j'écarte les jambes, regarde les nuages avancer entre les cimes des sapins. Pendant que je pisse, mon pouls a le temps de ralentir avant les sept kilomètres et demi qu'il va falloir grimper sans réduire la cadence.

Je ne repars jamais après la pause, sans me raconter une petite histoire. Le coureur, on le sait, a besoin d'une fiction pour ne pas s'es-souffler. Souvent j'invente la biographie d'un type qui me précède. Pour la vérifier, j'engage ensuite la conversation. Par exemple, je lis sur un maillot *Vas-y papa*, avec un cœur dessiné d'une main maladroite. J'imagine qu'il s'agit de sa fille qui a six ans et qui sait tout juste écrire. Pour m'en assurer, je crie dans le dos du coureur : « Vas-y papa ». Il se retourne furieux :

— Il est où le con qui a dit ça ?

— Excuse, je lisais ça sur ton maillot.

— C'est pas le mien, c'est celui de ma mère.

— Mais tu le portes.

— Mon père est mort, tu comprends ?

Je n'ose plus trop demander de précision. Un type qui vide son Œdipe en pleine course ? Sa mère est-elle morte aussi ? Ou bien lui fait-elle porter les couleurs de son père ? Ou bien quoi ? Chacun a donc sa petite histoire.

Parmi les maillots parrainés ou véhicules publicitaires, j'en découvre un qui représente le ventre d'une femme enceinte. Sur son nombril pointe un doigt et un sigle inconnu. Profitant d'un côté à côté momentanément avec le porteur de ce maillot, je demande une

explication. Il est chirurgien gynécologique, va travailler en Albanie dans quinze jours. Là-bas, il ne pourra plus courir, ce serait indécent. C'est pourquoi il se dépense à fond une dernière fois, sans oublier de faire la publicité de son O.N.G. Il a trente ans de moins que moi, bronzé, le sourire charmant d'un héros de la série Arlequin. Il doit séduire toutes les infirmières.

Les deux derniers kilomètres de montée au Poupet sont étroitement surveillés. Des secouristes guettent les défaillances cardiaques, des ravitailleurs distribuent du pain d'épice, une foule de curieux, d'amis et de parents est venue prodiguer des encouragements personnels.

Pour moi la course a toujours été le pendant de l'écriture, à cause de sa légèreté, de son rythme. Pas besoin de matériel lourd, ni pour écrire ni pour courir. Mais là, dans les derniers kilomètres du Poupet, à l'ombre de ces grands arbres qui viennent de sortir toutes leurs feuilles, je découvre une suite à cette métaphore.

Pour le plaisir de quelque chose que nous avons en commun, je cours avec d'autres. Non pas contre eux, non pas pour être le premier, non pas pour prouver ma valeur.

Ainsi j'écris. Au milieu du paysage littéraire, je prends plaisir à lire les livres des autres, à les comparer aux miens. Non pas parce que mes textes seraient meilleurs, non pas pour en vendre davantage que mes collègues ou pour accaparer leur public. J'écris comme je cours. Cela s'appelle compétition, mais pour moi c'est le minimum de contrainte sociale dont j'ai besoin pour arriver en haut du Poupet en moins de deux heures. Les applaudissements qui nous encouragent dans les derniers mètres me sont nécessaires pour tenir la mélodie.

Dans le dernier couloir avant le chronométrage, je retrouve mon Albanais. Il court comme dans un roman à l'eau de rose. De jolies infirmières sont venues l'applaudir à l'arrivée. Il les salue en levant déjà les bras. Comme il me reste quelques réserves, j'en profite pour le dépasser, sprints dans la côte. Personne n'est venu m'encourager, c'est pourquoi j'ai besoin d'imaginer que ces spectatrices sont là aussi pour moi. Je recueille leurs applaudissements. Merci, ça fait du bien de ne pas courir seul. Merci, j'aime me sentir entraîné dans le grand flux de la littérature.



Les Éditions Virgile sur le stand de la Franche-Comté au Salon de Paris 2005.



À droite, Daniel Legrand, responsable des Éditions Virgile, avec l'écrivain Guy Boley.

PRÉSENTATION DU CATALOGUE DES ÉDITIONS VIRGILE

Les Éditions Virgile font débiter leur répertoire avec la modernité littéraire et poétique, dont elles cherchent à cerner la diversité et la complexité. Ce parti pris se reflète dans leurs choix éditoriaux qui sont avant tout marqués par une volonté de transgresser les frontières existant entre les genres. De Louis Zukofsky à Philippe Claudel en passant par Yves Bonnefoy, on navigue à la frontière de la poésie et de la prose, sans que la rupture entre l'une et l'autre soit jamais réellement consommée. Se crée ainsi un espace intermédiaire d'échanges, qui, par variations des modes d'expression, se tient au plus près des intimités et veut participer d'une interrogation sur les usages et les fonctions possibles de la langue aujourd'hui. Le dialogue

alors établi s'ouvre également à des domaines apparemment étrangers aux mots, la peinture en particulier, ce qu'explore la collection *Carnets d'atelier* dont le principe est de laisser les poètes exprimer leur attachement à l'œuvre d'un peintre qui leur est cher, et de chercher à conjuguer deux types, au fond complémentaires, de témoignages sur le réel.

Fiche signalétique des Éditions Virgile :

Responsable : **Daniel Legrand**

Adresse : **20 rue du Chasnot • 25000 Besançon**

Tél. : **06 14 77 12 76**

Mel : **editionsvirgile@aol.com**

Année de création : **1988**

Structure juridique : **SARL**

Nombre de titres disponibles au catalogue : **84**

Nombre de titres par an : **14**

Spécialités : **poésie, littérature contemporaine, essais, récits, littérature gourmande**

Collections : **Virgile, Ulysse fin de siècle, Suite de Sites, revue Papilles, Carnets d'atelier**

Diffusion-distribution : **Les Belles Lettres**

CATALOGUE DES ÉDITIONS VIRGILE (EXTRAITS) :

COLLECTION SUITE DE SITES (Récits, nouvelles, poèmes, à propos des sites des Musées des Techniques et Cultures Comtoise) :

Philippe Claudel, *Trois petites histoires de jouets*

Pascal Commère, *Aller D'amont*

Emmanuel Darley, *Fabrique de Faulx*

Alain Fleischer, *La Traversée de l'Europe par les forêts*

Jean-Claude Pirotte, *Fougerolles*

William Cliff, *Passavant la Rochère* (épuisé)

COLLECTION VIRGILE (proses, récits, nouvelles, essais) :

Jacques Abeille – Corinne Desportes, *Le Dieu errant*

Pierre Bettencourt, *Le Roi des Méduses*

Yves Bonnefoy, *Le Nom du roi d'Asiné*

Jacques Borel, *Rue de l'Exil*

Casanova, *La Colonie, le séminaire*

François Dominique, *Maurice Blanchot, premier témoin*

Marie Étienne, *Les Passants intérieurs*

Marie Étienne, *Les Soupirants*

Geneviève Hélène, *L'Économe*

Henri Lefebvre, *Les Unités perdues*

Claude Louis-Combet, *Du sang dans les yeux*

François Migeot, *Avant l'éclipse*

Ezra Pound, *Lettres de Paris*

Rétif de la Bretonne, *Voyages de Multipliandre*

Robert Walser, *La Dame blanche*

William Carlos Williams, *Koré aux enfers*

COLLECTION ULYSSE (poésie, essais poétiques, proses) :

Gérard Arsegue, *Le Journal du bord de Terre*

Marc Blanchet, *Cheval blanc*

Maurice Blanchot, *Une voix venue d'ailleurs*

Kurt Drawert, *Aveux*

Marie Étienne, *Éloge de la rupture*

Franck-André Jamme, *Nouveaux exercices*
 Franck-André Jamme – Virgile Novarina, *De la distraction*
 Alain Lance, *Distrait du désastre*
 Roger Lewinter, *Le Vide au milieu*
 Yang Lian, *Masques & Crocodiles*
 Stéphane Mallarmé, *Un coup de dés*
 Pierre Oster-Soussouev, *L'Hiver s'amenuise*
 Michael Palmer, *Sun*
 Christian Prigent, *Album du Commencement*
 Jacques Rebotier, *Le Chant très obscur de la langue*
 Valérie-Catherine Richez, *L'Etoile enterrée*
 Rainer-Maria Rilke, *Les Sonnets à Orphée*
 Dezso Tandori, *Corneilles et autres volatiles*
 Louis Zukofsky, «A», sections 1 à 7 ; «A», sections 8 à 11 ;
 «A», section 12

COLLECTION « CARNETS D'ATELIER » :

Raymond Queneau, *Joan Miro ou le poète préhistorique*



Marché de la Poésie – Paris, juin 2005. Au fond à droite avec un chapeau : Daniel Legrand.

VIRGILE, ÉDITEUR

PAR DANIEL LEGRAND

De l'auteur à l'éditeur, deux logiques différentes sont à l'œuvre, qui nécessitent une mise en équilibre. Si pour l'auteur, le texte a valeur absolue, l'éditeur, lui, est confronté à une série de contingences techniques, esthétiques ou économiques, qui le conduisent à accepter ou à refuser un manuscrit. La confiance entre l'éditeur et « son » auteur naît de l'engagement réciproque autour d'un projet commun. Cela exige en premier lieu écoute et échanges mutuels.

C'est en tout cas une certaine dissymétrie, qui met en jeu des attentes parfois contradictoires : la saisir, clarifier la communication entre l'éditeur et les auteurs, cela passe d'abord par une courte explication de ce qu'est le fonctionnement d'une maison d'édition.

L'HISTOIRE DE VIRGILE

En 1998, après avoir collaboré pendant quinze ans à de nombreux projets éditoriaux pour le compte d'éditeurs parisiens, je fonde les Éditions Virgile. En 2000, je reprends l'aventure d'*Ulysse fin de siècle* dans le cadre d'une collection de poésie au sein de la jeune maison d'édition Virgile. Les éditions *Ulysse fin de siècle* avaient, elles, débuté en 1987 sous la forme d'une association, et publiaient trois ouvrages de poésie par an. J'ai voulu poursuivre cette entreprise, en lui donnant une inflexion propre.

Les Éditions Virgile disposent aujourd'hui d'un catalogue d'une centaine de titres, enrichi chaque année de 14 nouveaux volumes privilégiant la poésie, les nouvelles et les essais. Elles comptent actuellement cinq collections et deux revues.

La collection *Virgile* fait place aux récits et aux essais. Ils témoignent d'expériences fondamentales que les auteurs retranscrivent en des textes denses.



Daniel Legrand

La collection **Ulysse fin de siècle** regroupe pour sa part des textes de poètes modernes et contemporains. Elle se veut le reflet d'une certaine expérimentation de la langue, et se tient toujours, par principe, sur la fragile frontière qui sépare la prose de la poésie.

Fruit d'une collaboration avec le Centre Régional de Livre de Franche-Comté et les M.T.C.C., la collection **Suite de sites** accueille les textes d'écrivains invités en résidence en Franche-Comté. Il s'agit d'une approche littéraire transversale, unissant mémoire d'un lieu, mémoire sociale, et expérience individuelle.

Par ailleurs, la collection **Bibliophilie** organise la rencontre de peintres et de poètes au sein d'ouvrages imprimés en tirage de tête sur grand papier, et tirés à un nombre limité d'exemplaires.

Dans cette lignée, est née la collection **Carnet d'ateliers**, qui invite les poètes à parler de l'œuvre d'un peintre qui leur est cher, en gardant à l'horizon la perspective d'une réunion des arts.

Virgile publie également deux revues, sur un rythme semestriel. La revue **Papilles** mêle les approches littéraire et scientifique de la gastronomie, en faisant sien le champ de l'histoire et de la sociologie du goût. Enfin, la revue **Boudoir**, nouvellement créée, se veut un champ d'expérimentation de la création littéraire et poétique. Attentive à l'évolution des arts contemporains, elle proposera, dans chaque livraison, un cahier consacré à un peintre.

VIRGILE, UNE MAISON

Virgile, c'est une maison à la lisière des champs et de la ville. Imaginons-là sur trois niveaux : un rez-de-jardin occupé par le commercial, un premier étage dévolu à la mise en forme des livres, et un deuxième étage réservé à l'éditorial.

EN REZ-DE-JARDIN, LE COMMERCIAL

Dans les lignes qui vont suivre, je donnerai en illustration quelques expériences éditoriales qui, pour moi, ont valeur d'exemple.

Je citerai en premier lieu le travail de Sylvia Beach comme éditrice parisienne au sein de sa fameuse librairie *Shakespeare and Company*, qui vit le jour dans les années 1920. Si l'aventure éditoriale de l'association *Ulysse fin de siècle* fut placée sous le signe de l'*Ulysse* de James Joyce, c'est en raison de la place particulière qu'occupe ce livre dans l'histoire littéraire moderne. Ce fameux livre, *Ulysse* de Joyce, parut pour la première fois en France, grâce au travail et aux efforts importants consentis par Sylvia Beach. Celle-ci représente le modèle du passeur, de créateur d'une communauté vivante d'auteurs et de lecteurs qu'est l'éditeur de poésie.

Un engagement sans faille et de la rigueur sont les deux seuls comportements possibles pour un éditeur indépendant. L'équilibre à tenir est parfois vertigineux, et il faut avoir une foi intacte dans les projets en cours et à venir pour réussir à le conserver.

AU PREMIER ÉTAGE, LA FABRICATION

Mon travail éditorial ne se limite pas à convaincre des auteurs de me donner des textes. Comme le maître d'ouvrage, je consacre plus de la moitié de mon temps à la mise en forme des livres de Virgile. Je marque une attention particulière à leur fabrication ; ma conception est simple, classique, sans autre effet que celui de la typographie.

Tous les amateurs de beaux livres vous le diront, un livre c'est un contenu, un texte, mais pas seulement. Il est également un objet, qui suscite une émotion par le grain de son papier, l'odeur qui en émane, les couleurs, le jeu des noirs et blancs d'une typographie parfaite...

Poésie et typographie, c'est le chemin qu'emprunta Guy Levis Mano, le fameux *GLM*, qui, avant la Seconde Guerre mondiale, parvint à constituer l'un des beaux catalogues de poésie, en une admirable symbiose du texte et du graphisme. Paul Éluard écrivait à son sujet que « la typographie doit tendre à exalter toute une géométrie lyrique, toute une figuration parlante ». Il ajoutait que l'objectif premier de Levis Mano était de réaliser « la véritable lisibilité ».

L'art de la typographie, de la mise en page, de l'illustration, doit être mis au service des mots, leur offrir une caisse de résonance, accompagner leur scansion et leur rythme. Savoir le manier, c'est peut-être aussi pouvoir replacer les mots dans un espace qui leur soit propre, et qui leur permettra d'être entendus.

L'ÉTAGE ÉDITORIAL

Chaque éditeur, avec un tempérament et une sensibilité qui lui sont propres, imprime une marque particulière sur l'ensemble des livres qu'il publie. Un « esprit », « un climat », se développe alors.

Chez Virgile, ce « climat » se définit par un souci constant de mettre en question les frontières séparant les genres et les formes, et de tisser des liens entre la poésie et les arts graphiques, entre le texte et l'image, sur le terrain de moins en moins balisé de l'art et des lettres. Au fond, il y a le désir d'indiquer des espaces situés au-delà du texte, où une unité pourrait se reconstituer. Le mouvement est double, puisque si le livre s'ouvre vers l'extérieur, il reconstitue dans le même temps, grâce au recours à des formes d'expression autres et à une avancée vers la « matière », l'espace en son sein propre. Se crée ainsi, idéalement, un monde commun, réellement appropriable par le lecteur.

Mes choix ne répondent bien sûr pas à des critères intangibles fixés à l'avance, et il est bien difficile de produire un discours éditorial arrêté. La part du « hasard objectif », des convergences inattendues est grande dans la constitution d'un catalogue.

Le temps seul apportera le recul nécessaire pour juger de la portée de la démarche éditoriale qui, quoiqu'on en veuille, échappe toujours à la stricte intentionnalité.



Centre Culturel Français de Fribourg-en-Brigau, au premier plan : Philippe Raulet. Au second plan, de gauche à droite : Jacques Moulin, Dominique Bondu et Yves Ravey.

PRÉSENTATION DE PHILIPPE RAULET

Philippe Raulet est né en juin 1940, dans l'Aube. De sa biographie, il dit ceci : « À huit jours sur les routes pour cause d'exode. Famille nombreuse, parents boulangers-pâtisseries à Reims. Études de Droit, tire peu profit de sa licence, sinon trois années à la Bourse de Paris. Coopérant en Algérie, d'où il rentre en faisant le grand tour de la Méditerranée (Lybie, Égypte, Proche-Orient...), prélude à d'autres incursions dans le désert. S'installe sur le causse du Sauveterre où il réside dix années, avec des échappées que motivent ses nombreux et très divers petits métiers. Son goût pour l'oralité l'amène à collaborer avec des compagnies théâtrales, puis à regarder du côté de certains conteurs pour qui il adapte ou écrit ; travaille aussi pour la radio. Remontée entre-temps en région parisienne où progressivement il ne se consacre plus qu'aux romans, hormis des ateliers d'écriture, rencontres et lectures publiques de ses livres, parfois en entier. »

Il vit actuellement en Seine-et-Marne. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages : six romans ; des contes ; et des textes pour le théâtre.

Philippe Raulet anime également des ateliers d'écriture, notamment en milieu scolaire.

« Mon Dieu, j'ai beau partir et revenir... ici, pourtant, rien n'a changé. Mon Dieu, ici, le temps n'avance pas, je ne suis parti que d'hier, je ne suis pas encore parti, je suis toujours ici. »

(Amer et prodigue, Calmann-Levy)



Philippe Raulet

Œuvres publiées :

Napoléon V, ou les chroniques du palais, roman, Gallimard, 1966 ;

Jean Faust, histoire d'un pacte, roman, Albin Michel, 1987 ;

Micmac, roman, éd. Minuit, 1993 ;

L'Enfant sans nom, conte, Syros, 1994 ;

L'Avant, roman, Minuit, 1995 ;

Amer et Prodiges, roman, Calmann-Lévy, 1997 ;

Nuit d'chien, suivi de *Sait-On*, contes, Cylibris, 2000 ;

Allons, pressons ! (brèves de vie), roman, Verticales, 2000 ;

Les Histoires tombées de l'orme à Martin, Adelpo éditeur, 1988 (épuisé) ; réédition partielle : Syros jeunesse (Col. « Contes nomades »), 2001 ;

Pitiés, roman, Verticales, 2003.

Philippe Raulet a par ailleurs écrit de nombreux textes pour la scène et la radio (en particulier, France Culture), ainsi que des textes pour différentes revues.

Philippe Raulet a bénéficié d'une bourse de la Région de Franche-Comté qui lui a permis d'être en résidence d'écrivain en 2003 à Salins-les-Bains, accueilli par la Ville et l'association « Salins-les-Bains, pays du livre ».

COMME UNE SURPRISE

PAR ANNE LUTHAUD

La surprise – être surpris. Ou l'étonnement. Comme les étonnements premiers d'un enfant (la même violence). Surprise comme cadeau : plaisir – découvrir ce qu'on n'attendait pas, ce qu'on ne savait pas, qu'on était dans l'absolue incapacité d'imaginer.

Après y avoir pensé et repensé, c'est peut-être finalement ce qui compte le plus pour moi, dans les livres de Philippe Rault. C'est peut-être aussi ce qui fait dire « aucun de ses livres ne se ressemble ». Et pourtant si. Tous sont du dedans, infiltrent les pensées du dedans (même s'ils parlent aussi du dehors – là n'est pas la question).

Le premier premier roman (1), *Napoléon V*, et l'empereur que son chroniqueur s'invente, construisant peu à peu une vie fictive dont on ne sait plus si elle appartient au chroniqueur ou si elle émane de celle, réelle, de l'empereur. Le deuxième premier roman, *Micmac* (1) – insensé tourbillon de lieux où l'on est secoué d'une pensée à l'autre, d'un état à l'autre, mais toujours à l'endroit d'un même point de vue : n'est donné à voir et à entendre que ce que voit et entend celui qui raconte. *L'Avant* (2), remémoration d'un match de football à partir d'une vieille photo fait d'allers retours entre deux têtes – celle du narrateur et celle de l'enfant qu'il était. *Amer et Prodiges* (3), monologue (intérieur ?) d'un personnage qui croise les voix du frère et du père dans une sorte de combat de survie – entre amour et haine. *Allons, pressons !* (4) – mise en éclats de la langue en une fastueuse parade – de très courts chapitres qui se rejoignent, se disjoignent et s'ancrent dans le tracé d'une vie qui se fait là, de son commencement à sa fin. *Pitiés* (5), enfin, qui suit les parcours d'une famille de la ville à la mer – ils sont quatre plus quelques autres – dans les méandres de leurs états respectifs.

1. *Napoléon V* est paru aux Éditions Gallimard en 1966, c'est le premier premier roman de Philippe Rault ; lorsque *Micmac* est paru aux Éditions de Minuit en 1992, il a été donné comme le premier roman de Philippe Rault.

2. Éditions de Minuit, 1995.

3. Éditions Calmann-Lévy, 1997.

4. Éditions Verticales, 2000.

5. Éditions Verticales, 2003.

Du dedans, donc. Affaires de mots et de langue, donc. De parole aussi. Puisque Philippe Raulet donne à entendre, à écouter – le langage d’abord comme un rythme, une musique que l’on ne quitte pas avant d’avoir tout entendu. Que l’on ne quitte pas – non plus – parce que l’on ne quitte pas les histoires. Et les livres de Philippe Raulet en racontent, beaucoup (je vous en offrirai quelques-unes tout à l’heure). Chaque livre est aussi une histoire et l’histoire de chaque livre est faite d’une multitude d’histoires. Elles s’enchaînent et se croisent comme les mots de ces livres, comme les pensées, en marabout-bout-de-ficelle. Alors on chemine de l’une à l’autre dans le bonheur de la découverte, de l’inattendu – comme on dirait inespéré.



Anne Luthaud

En relisant les livres de Philippe Raulet m’est venue une liste – questions ou têtes de chapitres de ce qui pourrait être du commentaire (ce que j’essaierai d’éviter).

(Dans *Allons, pressons !* (p. 67), le narrateur fait des listes avec son assistant Thomas :

« *Et puis, je sus quoi faire pour le bureau. Sans doute les idées de mon commanditaire n'y étaient pas étrangères. Mais je préférais ma façon de les aborder.*

Thomas, des listes ! criai-je en entrant en coup de vent. Puis me mettant devant lui à quatre pattes sur la moquette, écoutez-moi, lui dis-je, je ne peux pas être plus clair : d'un côté, faire du neuf, des trouvailles. De l'autre, solder l'ancien, le liquider. Mais l'un ne va pas sans l'autre, comprenez-vous ? Qui ne regarde pas derrière ne trouve rien devant. (...)

Alors des listes ! repris-je en me redressant, de tout et de n'importe quoi ! l'avenir est dans les listes, Thomas ! Ce sont les litanies de demain. Nous n'avons plus le temps pour autre chose.

Allez hop ! au travail. Alignez-moi sans réfléchir des mots ou des phrases qui vous viennent, sur n'importe quel sujet, faites-m'en un inventaire. Et de là, vous verrez, il sortira bien quelque chose, une rencontre surprenante. Et hop ! alors, ouvrez une autre liste et essayez, pour voir... Creusez, tordez ! Pas de trouvailles sans casse de mots, de toute façon. (...)

Et la liste des « maudit soit », des mots d'amour, des « répliques bien envoyées » p. 83-84, des plats p. 86-87, la liste des « réponses avant les questions » p. 91-92, celle des « sont morts » p. 100, la liste des « mots-colle » p. 103-104, les fonds de listes p. 110, la dernière liste (absente) p. 122...

Dans *Pitiés* (p. 25-26), le fils, Thomas, fait des listes :

« (...) J'écris pas des poèmes, je vous dis ! c'est vrai, il fait des listes

comme ça, pour rien, pour s'occuper, remplir son temps jusqu'à ras bord jusqu'à s'y abrutir, Je sais que c'est idiot et je m'en fiche... des listes de tout, par exemple toutes les sortes de pâtes, coquillettes, spaghettis, vermicelles, macaronis, nouilles chinoises ou les sortes de pains, baguettes, bâtards, gros pains, ficelles, miches ou tous les nuages, c'est la première celle-là, ou tous les moyens de transport, rollers,

scooters, camions, planeurs, trains de grande ligne et de banlieue, pour rien, comme ça, depuis qu'il a l'ordinateur, ça fait net sur l'écran, bien aligné, on peut en rajouter sans avoir à tout recopier, il aime que ça fasse net, il vient d'atteindre les cent listes, il aime quand il regagne sa chambre les retrouver, il a une liste de ses listes et c'est sa préférée, il la fait défiler à l'écran, il aime quand elle défile et paraît ne jamais s'arrêter, n'empêche qu'avec cette machine il sort encore moins de sa chambre

Tu vas t'user les yeux, Thomas, (...) »

Et p. 170 et *sq.*).

La liste comme moyen d'être dans la langue la plus débarassée qui soit. Une langue d'où ont été enlevés toutes les structures, les constructions, les commentaires – les effets donc, et les redondances, les « trop plein » (« Trop plein trop rien ! », *Allons, pressons !* p. 136).

Une langue brute, première c'est sans doute pourquoi ce mode – celui des listes – est en grande partie constitutif d'*Allons, pressons !*, livre au cœur de la langue, dont le sujet, le centre (l'un des ?) est la langue).

(On se souvient que les premières notations retrouvées de l'écriture sumérienne sont des listes.)

- présent (le)

comme un temps de cinéma, de la chose sous nos yeux en train de se faire, parce qu'elle est énoncée dans une parole nécessaire.

- enchaînements

- associations

- glissements

puisqu'il s'agit de mots évidemment, comme on va de l'un à l'autre en marabout-bout-de-ficelle et de fil en aiguille.

- rire (pleurer)

Micmac p. 10-11 :

« – Il emmerde, à la fin, ce chien ! crie la femme un peu forte en

poussant du coude le passager qui, depuis que le car a quitté la ville, somnole, au point même d'ignorer les aboiements de plus en plus insistants de la bête, voilà quelques minutes qu'elle a surgi de l'arrière, campée dans l'allée, gueule levée vers lui, son maître n'a qu'à le faire taire ! (...) »

Allons, pressons ! p. 57-58 :

« (...) Bon sang ! vous avez vu l'heure ? C'est toujours comme cela avec vous. Et puis... : « Le Port », « La Ville », « La Plaine », « Le Bateau-Cirque » !... « La Mort », « La Vie », pendant que vous y êtes ! Quel bateau ? quel port ? quelle ville ? quelle plaine, hein ?... faites-moi entrer du temps là-dedans !... Tenez... qu'est-ce que l'on dîne, ce soir, chez vous ? La Dinde ? Le Rôti ? L'Asperge ?... – Ah ! parce que vous savez, pour ma cantine ?... – Bien sûr que je sais ! – Ce soir, « Petit soufflet de poulpe aux herbes », en principe. – Ah ! c'est mieux, beaucoup mieux ! Vous voyez bien qu'on ne va pas manger de la poulpe majuscule ! (...) »

Allons, pressons ! p. 91 :

« (...) Les réponses avant les questions, essayons ça, Thomas. Prenons des exemples simples : RÉPONSE : – BLEUE. QUESTION : – DE QUELLE COULEUR EST LA MER ? RÉPONSE : – GRANGE. QUESTION : – OÙ METTRA-T-ON LE FOIN COUPÉ ? RÉPONSE : – LA FRAÎCHEUR TOMBE. QUESTION : – QUE DISAIS-TU ? Et à côté de ça : RÉPONSE : – AUPRÈS DE MA BLONDE. QUESTION : – OÙ FAIT-IL BON DORMIR ?... (...) »

Pitiés p. 308, le dernier chapitre, où l'on rit et l'on pleure...

- chemins

ceux que les livres de Philippe Raulet essaient pour les suivre jusqu'au bout sans déroger une fois qu'ils sont choisis (chemins ouverts et de liberté cependant)

- la simultanéité

et

- les calques

chaque chose est lisible séparément et toutes sont lisibles en même temps ; cette manière de dire – effet palimpseste

mais effet cinéma également – permet que différentes pensées se pensent simultanément : celles qu'on lit des personnages, celles du narrateur, celles à soi, lecteur, croisant ces temps à la fois mêlés et distincts (eux que l'on distingue). Ce pourrait être l'une des « ressemblances » des livres chaque fois singuliers de Philippe Raulet.

• cinéma : plan séquence

Micmac p. 20 :

« Et tandis qu'il attend, accoudé à l'une des fenêtres : bonjour, marmonne-t-il en réponse au signe que vient de lui faire un petit homme coiffé d'un béret qui s'active dans le verger, portant son échelle d'un arbre à l'autre, et qui, l'ayant repéré, garde maintenant la tête levée vers lui, de sorte que le visiteur finit par s'écarter et, traversant la pièce, enfonce au passage son poing dans le vieux canapé avant de s'approcher de la porte donnant sur le réduit d'où, buste penché, il regarde vers la chambre des enfants. »

Et

• gros plan

Micmac p. 23 :

« (...) et brusquement un petit rire, d'amusement, de contentement même, le secoue, puis desserrant les poings il se tourne du côté de la pièce, yeux ouverts.

Tandis que sur le seuil de la chambre des enfants est posée une feuille sur laquelle est tracé en grosses lettres : « Blandine, j'ai entendu tomber un livre tout à l'heure. Vous savez, cela ne me gêne pas que vous soyez là. Signé : Le nouveau locataire. » Voilà, maintenant il s'est endormi. »

(où l'on retrouve le présent)

• images

– les évidentes, les nommées et montrées : affichettes et posters (*Pitiés*) ; vieille photo noir et blanc (*L'Avant*), fausses cartes postales de voyage, (*Amer et Prodigue*), le cabinet aux images et le légendage des photos (*Allons, pressions !*), comme autant de démarrages de récits, de fondements dans lesquels le récit s'ancre, s'inscrit et rebondit.

– et toutes les autres, les images qui forgent la langue, l'installent – ce que certains appelleraient l'« univers » de Raulet ? – qui conduisent l'avancée des mots, du récit. Là est la chair (constante) de la langue de Philippe Raulet : on lit et on voit. Parfois on voit sans le savoir – les images sont là, données, offertes, à notre insu, elles entrent, s'immiscent dans la lecture, ce moment d'alchimie où l'on ne sait rien de ce qui se passe entre la page et le cerveau sauf le plaisir immédiat et durable que l'on en a.

• les chants

(quand Philippe R. se promène, il chante ; quand A.-M. M. est là, elle l'accompagne – mais ça, c'est une autre histoire) dans *Amer et Prodiges*, le père chante *Carmen* (« Prends garde à toi ! »),

dans *Pitiés, Besame mucho*, à la pizzeria p. 187 :

« (...) le patron l'apporte avec une bouteille de grappa sous l'aisselle et cinq petits verres, cadeau de la maison, un doigt seulement pour Thomas et Lili, ils trinquent, Qu'est-ce que c'est que cette chanson ? demande Camille

elle veut parler de la cassette que le patron a mise, avant de s'approcher, dans son vieux transistor posé sur le comptoir, Ça ?... « Besame, besame mucho ? » il les regarde – sourire idiot – et comme s'il n'y avait rien d'autre à répondre fredonne avec le chanteur, ce genre d'air qui ne vous lâche plus, Lili aimerait le retenir, Et les paroles, demande-t-elle, qu'est-ce qu'elles veulent dire ?... il ne sait pas

c'est Thomas plutôt fier qui répond – il a reconnu quelques mots, comme quoi l'école... – Ça parle d'amour évidemment... on imagine son ton en disant cela, Alors vas-y, le presse Lili, Thomas regarde au plafond tout en tripotant une cuillère, Un truc, dit-il, comme... Embrasse-moi, embrasse-moi beaucoup, comme si c'était la dernière fois... c'est tout ce qu'il a compris (...) »

« Akéla », le cri des scouts dans *l'Avant*,

le comble, évidemment dans *Allons, pressons !* : une chorale :

puisque dans les livres de Philippe Raulet on est dans le

langage comme rythme et musique, le chant, les paroles de chansons comme paroles ultimes, vont de soi ; elles sont autant de « poches » d'une langue sonore particulière qui scande le texte dans une autre rythmique que celle qui court tout au long du récit.

• la ponctuation, les blancs

Napoléon V p. 56 :

« Il va falloir nous appliquer, arrondir chaque lettre ; fermer les *o*, barrer les *t*, finir les *l* ; faire attention à ne laisser aucun trait saillant, aucune lettre en friche ; qu'aucun accent n'écorche. Ponctuer les phrases, cadénasser.* Veiller aux points, aux virgules, afin que chaque groupe demeure à sa place... Veiller aussi à écrire droit : si un mot venait à glisser sur l'autre, qui sait quel monstre cela pourrait engendrer ! De quelle inconscience nous avons fait preuve jusqu'alors ! »

* dans *Pitiés*, pas de point au sein d'un chapitre ; des paragraphes s'enchaînent (blanc entre eux), chacun reprenant le précédent là où il a été laissé dans une légère déviance (celle d'une pensée qui se précise, s'ajuste), enchaînant ailleurs, relançant le récit dans un mouvement perpétuel, une nouvelle dynamique (flux de la parole, de la pensée), puisque « tout est déjà commencé », ça commence toujours, ça commence sans cesse quel que soit le point d'entrée.

Allons, pressons ! p. 136 (ou la densité du récit) :

« Je décidai alors, pour me venger, d'organiser de grandes expéditions. Je m'enfonçais dans mes galeries, sifflotant et marchant au pas cadencé, et je flanquais au hasard sur les murs, à droite, à gauche, en regardant à peine, de grandes traînées ou de grosses taches de blanc. « Trop plein trop rien ! » adoptai-je pour mot d'ordre.

Mim'Cort ?... oui, je suis un peu essoufflé... Écoute, j'ai une idée : si on ne se parlait plus qu'avec des suspensions, jamais rien d'achevé, tu nous vois un peu ?... Et on se donnerait rendez-vous dans les espaces entre... Bien sûr, ça pourrait paraître un peu froid au début et on mettrait nos anoraks... Mais après, ma Mim'Cort, ma promesse !... Bon, je blague, mais quand même... C'est qu'ici, comprends-tu, je ne vois plus que cela, les espaces entre, les blancs... ah ! ils reposent, au

moins, ceux-là, et ils disent beaucoup, l'air de rien. »

• les oiseaux

rossignol, merle, geai, coucou...

• hors champ (les hors-champ jouent comme des ellipses ?)

quand il se promène, Philippe R. semble ne rien regarder autour. Il chemine en avançant dans des pensées qu'il partage – ou pas. Il va de l'une à l'autre et nous y entraîne peu à peu sans que l'on puisse se retenir au convenu. Il regarde à côté, juste à côté, hors champ.

Le hors-champ induit des « trous », des blancs (voir • la ponctuation, les blancs) des ellipses, qui fondent ses récits. Les ellipses sont dans la syntaxe :

Micmac p. 12 :

« il ennue un peu c'est vrai dit le passager », « Ah tu embêtes » « ça coûte vite, l'hôtel », p. 13 « Tu fous la paix »

dans le récit (voir, au hasard, le faucon au-dessus du champ dans *Amer et Prodiges* ou le nuage de *Pitiés*), signes qui détournent du déroulement régulier de la narration, l'interrompent, créant un hors-champ où l'histoire se dit tout autant que dans le « fil » même du récit,

dans la structure des livres : il n'est pas nécessaire de « faire lien » (que le lien soit syntaxique ou narratif) pour faire histoire, le récit s'inscrit également dans ses trous, ses manques, ses blancs, c'est à cet endroit-là qu'il se densifie, se creuse, se fait (je pense à Flaubert, tant pis).

Les blancs sont aussi une façon d'éviter le convenu, l'attendu, le lieu commun, (c'est-à-dire ce qui serait attendu là), le commentaire.

Allons, pressons ! p. 127 :

« Preuve que j'étais toutefois animé de bonnes intentions, je revins à mes moutons, ou plutôt à mes oignons (lesquels, du moins, personne n'éplucherait à ma place). Oh, très vite, encore.

Songer, songer d'abord à dresser la liste des divinités sous la

protection desquelles il me faudrait me mettre avant de commencer. Par exemple (je les choisissais, pourquoi donc ? féminines) :

Sainte Mère, gardienne de ceux qui partent sans savoir où ils vont mais savent juste que c'est le moment de partir, protégez-nous de la mentale envie d'inventer le but avant terme, et tenez-nous la main ! (ainsi sois fou).

Sainte Mère, chasseresse des adjectifs et autres formules cachemière, des commentaires prouvant qu'on tient d'une main ferme ce qu'on prétend donner de l'autre, des prétendus mots justes qui nous épargnent de dire comme nous seuls le pourrions, und so writer, tirez à vue et sur nous s'il le faut.

Sainte Mère, gardienne du travail laborieux, à tâtons, parfois même en aveugle, tenez-nous, je vous prie, une toute petite lampe allumée, une veilleuse, en quelque sorte. »

Allons, pressons ! p. 15 :

« (...) très peu de mots par pierre et beaucoup de clients. »

les blancs poussent le récit, l'accélèrent (voir les incipit) ; s'agirait-il d'écrire comme on pense, à cette vitesse-là ?

Allons, pressons ! p. 122-123 :

« (...) »

Allez !... trente secondes en plongée dans ma tête, c'est parti ! :

Blanc. Rien. Si, quelque chose... mais indéchiffrable. Ah, voilà des mots ! une floppée... « Qu'est-ce, François, qu'est-ce encore ? ... Pas de ça avec moi ! » Brouillé. Plus rien. Si : ronronnement. Mots encore : « Peut-être que, au fond... » De nouveau indéchiffrable. Bruit de moulin... ou de turbine ? Un appel... « Mim'Cort !... » Suite incompréhensible. Accalmie. Pas longtemps. Des cris sur la droite. Évanouis. Attention ! chansonnette. Juste l'air. Lequel ? Trop tard. Une autre... « Pour la montée il est beaucoup de pei ei ei ne... » Parti. Exclamation... « Ah, toi, tu !... » Fini. Et ça ?... On dirait des souvenirs... méconnaissables. Tant pis. Ça redéboule, torrent. C'est passé. Tiens... suite de la chansonnette : « En descendant mi lle sou la ge ments... » Coupé. Un blanc. Quelque chose, quoi ? Ça revient au galop. Mots hachés. Bouillie...

Suffit, je sors ! C'est un sacré chantier là-dedans... (je me disais ces derniers mots tout en m'imaginant en train d'enlever mon masque et mes palmes). »

Amer et Prodigue p. 121 :

« Mais bon... Motus Prodigue. Dans la couche tout au fond, on se tait. Arrête-moi si je me trompe, Frère-Roi-du-Sil... Pardon, « grand frère ». Ou « Pierre », tiens, ça change. Tu as parlé ? ... Pardon, dommage. J'avais presque envie de t'entendre. C'est nouveau, ça aussi. Mais, j'oubliais, trop tard, plus un mot... Nous voilà sur la couche avant les mots. Non, après. Non, en dessous, plutôt. C'est ça. Et on se regarde dans les yeux... Non, pardon, je plaisante. On se tait ensemble.

Et il s'est endormi. »

• la parole

Amer et Prodigue, livre sur la parole et on pourrait dire livre biblique – non pas à cause de la parabole reprise et peu à peu renversée du fils prodigue – mais une fois encore par la langue, comment elle est pratiquée, ce « je » perforant, monologue infiniment remâché et ressassé par le frère qui hait et qui aime – la parole porte tient et détruit. La parole proférée a le pouvoir de construire l'histoire (les histoires) comme elle a celui de les détruire, de les défaire, dans un même mouvement, celui de la langue ici livrée aux pensées successives et rémanentes de Pierre / Amer, pensées tout à coup mises en suspens dans l'affrontement de l'autre parole, celle du frère Gilles / Prodigue.

• mythes

une autre fois

• le nécessaire récit – la narration

mieux vaut lire ses histoires

• l'humain

ceux qui rient ceux qui marchent ceux qui chantent ceux qui aiment ceux qui pensent ceux qui jouent ceux qui regardent (comment il les regarde, quelle affection –

exempte de toute pitié, tout sentimentalisme, toute psychologie – évidemment, pourquoi le dire) – les peurs, les questions, ceux qui parlent et ceux qui se taisent, restent dans le silence quand toute voix a fini.

• le point de vue

Philippe Raulet ne regarde pas (et ne donne pas à regarder) de n'importe où ; le point de vue (la place de celui qui parle) est défini, déterminé, choisi.

l'Avant p. 13-14 :

« Je dis « il »... Je devrais dire « je », bien sûr. Mais non. Impossible. C'est déjà loin, tout cela. Combien d'années, au juste ? Là, sur la photo, même s'il n'y a pas de date, je lui donne douze à treize ans. Quatorze, à tout casser. Alors, de combien l'écart avec moi ? Avec maintenant je veux dire ? En dizaines d'années, quatre. À un poil près. C'est loin, tout compte fait. Voilà pourquoi je trouve plus correct de dire « il » en parlant de lui. Parce qu'en se penchant un peu, regardez donc : juste un enfant, encore. Alors, allez savoir dans ces conditions... »

les adresses viennent souvent dans ses livres. Elles viennent tout à coup – remord subit de nous avoir installés dans une forme (presque) habituelle de récit ? Mise à distance plutôt, rebondissement, ouverture d'un nouveau champ, mise en place d'un autre regard, détournement du point de vue unique.

Pitiés p. 200 :

« Maintenant installez qui vous voulez accoudé à la balustrade qui suplombe la plage – il n'est pas loin de vingt-trois heures – une jeune femme par exemple descendue prendre l'air seule, elle a besoin de réfléchir, ou un monsieur tenant son chien en laisse et attendant qu'il pisse, elle ou lui, qu'importe, pourvu que son regard traîne un instant sur la plage et découvre – c'est presque pleine lune – l'homme et le garçon qui s'y promènent, voilà, ça nous suffit, il n'y a qu'eux. »

le narrateur intervient s'immisce et prend à parti – néces-

saire distance où nous place régulièrement (et à chaque livre) Philippe Raulet, nous laissant dérangés.

- la voix (les voix)

- celle de tous ses livres – l'unique et la multiple. Celle du narrateur et les autres, celles qui enflent et celles qui se taisent, celles qui prennent le relais et celles qui prennent le pas (le ton) sans que l'on s'en aperçoive, subrepticement, et nous conduisent ailleurs, là où on n'allait pas. Non : là où l'on ne savait pas aller.

- celle, à venir, de *Va et vient paradis*.

- tendresse et délicatesse

- (La poète Véronique Breyer, dans un texte sur le travail de Philippe Raulet, écrit « respect ») pour les humains – une pudeur, manière encore de dire dans les blancs, les entre-deux, puisqu'en dire davantage serait « dégoûtant ». D'où les rires et les pleurs. La bonne distance, en somme.



Pour finir, des histoires (comme promis)

« (...) seul dans les buts, il n'y a rien d'autre à faire, que se raconter des histoires. » *L'Avant* p. 60.

Allons, pressons ! p. 94 :

« *Moments paisibles, toujours, avec Mim'Cort. Une fois, je surpris Ivan à nous épier depuis la rue.*

Elle et moi allions de temps à autre dans les laveries avec nos pliants. Nous nous installions silencieux devant les hublots des machines pour voir tourner le petit linge, dans un sens puis dans l'autre. Parfois une brassière ou une chemise d'enfant étendait ses tout petits bras, avant qu'une chaussette la rejoigne et défasse la figure qu'elle risquait. »

Amer et Prodiges p. 41-42 :

« Tu ne m'y feras pas retomber ! ai-je hurlé en prenant tout à

coup une pierre, en ramassant tout à coup un moignon de silex qui traînait à mes pieds. Jamais ! M'entends-tu ? ai-je rugi, dents serrées, en le menaçant de la pierre, en brandissant au-dessus de sa tête le moignon de silex qui tenait parfaitement dans ma main, qui était parfaitement à la taille de ma main. Jamais ! Jamais ! hurlais-je, et mon bras me faisait mal de trembler en l'air, mon bras voulait que je le frappe, que la pierre s'abatte sur lui, sur ce qui se présentait de lui puisqu'il s'était recroquevillé, puisqu'il avait enfoui la tête dans ses bras en me traitant de « Méchant Frère-Caillou qui ne veut toujours pas jouer ».

(...)

Et j'ai porté tous mes efforts à détourner les yeux de lui, à poser mon regard sur les tournesols, à fixer, la nuque si raide que j'en avais la tête penchée, les grosses fleurs des tournesols, puis à ouvrir la main, à laisser tomber la pierre de ma main, à la laisser rouler dans le chemin.

Papa est fou, ai-je dit. En route. »

p. 144 (c'est la fin) :

« Mais alors un merle s'est mis à lancer son dernier chant, tout près, sans doute dans le buis ou le chèvrefeuille, si bien que je n'entendis plus que des bribes de mots ou de phrases, puis, finalement, que des intonations, qui me faisaient dire dans mon demi-sommeil : C'est la voix de mon père... Ou bien : C'est la voix de mon frère. »

L'Avant p. 28 à 30 :

« La mère avait dû tout noter sur un papier, forcément. En double, même, par précaution. Un dans la poche, l'autre dans la valise. Avec l'heure d'arrivée à Troyes, puisqu'il avait sa montre de communi-ant. Mais elle l'avait redit dans le compartiment à des grandes personnes, avant de l'embrasser. Et puis, toujours sur le papier, l'heure du car qui partait dans la cour de la gare, à Troyes. Avec sûrement le nom de la compagnie. « Courriers de l'Aube », par exemple. Et surtout la direction, comme « Sens », là, je crois. Et puis le nom du village, bien sûr, souligné, même. Et enfin comment aller à la ferme depuis l'arrêt, vu qu'il n'y aurait peut-être personne pour l'accueillir, pour cause de travail, cause de moisson.

(...)

Il devait avoir tout le temps, pour la correspondance. Plus d'une heure, je parie. Mais ça ne fait rien, il se dépêche dans le souterrain. Et même lorsqu'il est dans la cour de la gare et qu'il a demandé, et qu'on lui a bien dit que c'était de là, devant le buffet, que le car partait, oui, celui pour Sens, n'empêche, il n'est pas rassuré. Parce que d'autres cars arrivent et s'arrêtent un peu plus loin, avec des gens qui montent. Alors, c'est plus fort que lui, il y court avec sa valise et demande. Mais non, c'est là-bas. Il a beau n'y avoir personne, c'est tout de même là-bas. Et puis si, voilà quelqu'un, et qui lui dira quand ce sera le bon. Alors là, seulement, il peut sortir son casse-croûte, mais très gêné, vu qu'il est tout seul à le faire et que d'autres gens s'approchent maintenant, sortant du buffet, à l'aise, comme chez eux. Et dans les dernières minutes, en plus. Oui, juste avant que le car arrive : « Voilà, c'est celui-là, gamin », et on le laisse monter le premier.

Alors là, oui, le mieux à faire est de montrer le papier au chauffeur, qui répète à haute voix le nom du village, si bien que tout le monde entend, mais tant pis. Et puis, après, il peut s'asseoir. Mais au premier rang, pour être sûr qu'on ne l'oubliera pas. »

Et p. 30 la suite du voyage en car

et p. 50... le combat de catch (l'enfant y va avec le père) de Zigulinov, « le berger bulgare » contre Leduc

et p. 58 griller les biscottes avec le père

et p. 102 la fille au petit chien et la demoiselle d'honneur...

Pitiés p. 107 :

« (...), s'ils ne bougent pas c'est qu'ils craignent que cet espace s'évanouisse d'un coup, non, ce n'est pas cela non plus

s'ils ne font rien, en vérité, c'est qu'ils n'ont rien à faire, que ça se fait, un point c'est tout, et qu'ils sont à la traîne d'eux-mêmes, c'est tant mieux, le voyageur les accompagne à sa façon, que l'on suive son regard, pas de voyeur, justement, non, il en sourit intérieurement, bénédiction anonyme, toujours ça de donné au passage, mais une fille qui rentre de faire les soldes, plongée dans ses pensées ou ses calculs, ne les voit pas et bute sur le dos de Lili, ça devait forcément arriver

elle en perd l'équilibre, il la retient par le bras, elle aurait fini sinon contre lui, Tu peux lâcher, dit-elle après avoir saisi de l'autre main la rampe, mais il ne lâche pas et serre même encore plus fort à la pliure du coude, c'est pourtant inutile, Lili ne tente pas de se libérer, il y aura une marque ce soir, elle en est sûre, la gare est de nouveau vide eux aussi se sentent vides, ils s'asseyent finalement côte à côte sans un mot, autant dire interdits, jusqu'à ce que surgisse avec un sifflement à faire bondir le cœur un train grande ligne pour le sud qui défile en trombe dans la gare, l'escalier sous eux vibre, l'air remue leurs cheveux, ils pourraient jouer à compter les wagons, mais en fait, non, il est en train de l'embrasser, ou plutôt ils s'embrassent, Lili a mis du sien penchant la tête et lèvres consentantes, elle craignait qu'il n'ose pas. »

Et p. 77 Louis, sa mère et le coucou

et p. 175 le village typique

et p. 258 la première nuit de Marc et Lili

et p. 308 le télégramme et la tarte...

Micmac p. 30 :

« - Que regardez-vous donc ? demande le peintre au locataire accroupi, coude sur le genou et menton dans la paume, parmi des toiles posées au sol. Où l'avez-vous dénichée, celle-là ? dit-il en s'approchant, je ne m'en souvenais plus. Figurez-vous que c'est ma première ! - Il y en a du drame, dit le locataire. - Vous pouvez le dire, répond le peintre, un grand drame de famille ! Vraiment, je ne sais pas ce qui m'a pris... Notez, c'est la seule fois. Péché de jeunesse, je suppose. - Ça a l'air de crier. - Oui, vous avez remarqué ? Ils ont presque tous la bouche ouverte. Non, franchement, ce n'est pas un tableau que j'aurais dû faire, c'est une pièce de théâtre. Et puis, autant de personnages sur une si petite toile... ça demandait une fresque. - Il y a une femme morte, on dirait, là. - Attendez... dit le peintre en se baissant, oui, vous avez raison. Mais je serais bien incapable de vous en dire davantage... Avouez que c'est affreux, ajoute-t-il en retournant le tableau contre le mur, on peut dire que vous avez déterré ma croûte, vous ! »

Napoléon V p. 74 :

« Ce qui suivit se passa trop rapidement pour que personne ne

puisse prévenir le geste : l'Empereur s'arrêta devant un des soldats, mit un genou au sol et s'affaira après ce lacet dénoué... On s'approche enfin, on s'excuse, on s'indigne ; l'Empereur s'est déjà redressé. Il s'écarte de quelques pas (sans même prêter attention aux exclamations), porte son regard sur la gauche puis sur la droite, comme pour évaluer le chemin parcouru et celui restant à parcourir... Désormais le pas s'accélère, le groupe suit avec peine ; l'Empereur ne jette plus que deux coups d'œil furtifs vers les soldats alignés... Il parvient au bout de la rangée, se retourne vers le groupe qui le rejoint enfin ; mais aussitôt il s'en détache et reprend seul la direction du palais. Le groupe reste immobile, interloqué. L'Empereur marche d'un pas mécanique, d'un pas mécanique, d'un pas... »

Va et vient paradis (6) :

« Je marchais, faisais mes premiers pas dans cet endroit inextricable quand j'entendis une voix dire autour et au-dessus de moi, du ton neutre de celles qui commentent les films documentaires : « À un âge incertain de sa vie il s'engagea dans une forêt... » Comme s'il y en eût de certains. J'en haussai les épaules. Mais le plus étonnant était que cette voix était la mienne. Incontestablement la mienne et tout avançant je ne trouvais encore qu'à rire de m'entendre m'accompagner. « À un âge indécis de sa vie, disait-elle, il s'enfonça soudain dans une épaisse forêt... » Et moi : « Ville »... elle pourrait dire aussi bien ville que forêt. Et puis : Tiens oui, c'est indéniable je m'enfonçai... Tout comme l'on se dirait à un âge tout aussi incertain : Tiens oui, voilà, je meurs, incontestablement je meurs, sans discussion possible. Et puis, dans la foulée, mais m'arrêtant cette fois et m'épongeant le front : Quelqu'un, des fois, m'aurait sonorisé la tête ? Demandant cela à la façon d'un cobaye qui veut juste savoir de quoi il retourne, ou d'un enfant qui s'assure des règles d'un jeu avant de s'y lancer. Mais sur un ton très doux, d'agneau, notez, indiquant que je n'avais rien a priori contre. Même si, un peu gêné, je me voyais faire des signes du plat de la main fendant l'air pour dire : Chut, pitié, pas si fort. Encore qu'aucun son ne sortait de ma bouche. »

la suite à venir, encore, bientôt...

6. Roman en cours d'écriture.

BRIBES VOLÉES À UN MOMENT DE RENCONTRE

(DÉCEMBRE 2004)

PHILIPPE RAULET ... Ça parle depuis toujours et à un certain moment ça entre dans une forme particulière.

J'ai parfois envie d'entendre un comédien entrer sur scène avec des espèces de borborygmes, de sons, avant même d'atteindre la parole ; le langage commence par tracer du rythme qui devient du son qui devient de la parole...

... **P.R.** Pour mon prochain livre, je suis dans ce moment où je pressens une matière – je ne veux pas trop la structurer – et je suis à la recherche du bon pas de danse, de la bonne cadence qui fait que l'image peut prendre vie, reprendre vie. Quand la langue se met en route, se déclenche, l'image se met à bouger, de nouvelles images apparaissent, sont plus fluides, je ne suis pas bloqué devant elles...

... **ANNE LUTHAUD** Dans *Napoléon V* (Gallimard, 1966), tu passes déjà d'une pensée à l'autre, d'un état à l'autre, ça glisse, ton mode marabout-bout-de-ficelle est déjà là.

P.R. Oui, il est apparu là mais je n'ai plus assez de souvenirs pour te dire comment... Il y a eu des déclenchements de langue, c'est sûr, j'ai eu des surprises... Mais au début, la question était seulement de savoir comment j'allais pouvoir donner vie et c'est ce qui, après, m'a fait rejeter ce texte...

... **P.R.** Pour l'anecdote, quand je dis que j'ai été très déçu de ne rencontrer personne au travers de *Napoléon V*, pour moi ç'aurait été rencontrer un adulte, je me sentais même ... Je n'ai rencontré que des gens qui m'ont encensé ; la seule rencontre que j'ai eue et que j'ai trouvée très belle, c'est un éditeur à Saint-Sulpice, jeune à l'époque (très connu maintenant). C'est la seule personne qui m'a dit « Si j'étais votre éditeur, je mettrais ce livre dans un tiroir et j'attendrais le second... » J'avais une énorme déception que ce livre ne soit pas une

matière partageable, qui me fasse mûrir quelque chose. Et de dépit j'ai tourné le dos, vendu ma machine...

... Après, je suis parti en Lozère pour aller me réfugier (je détestais les villes), j'adorais les tout petits métiers, au jour le jour, tout en lisant, tout en étant terrassé quand je lisais Kafka, Henry Miller, j'en chialais, comment on ose penser écrire après avoir lu Don Quichotte, Miller...

... **P.R.** J'ai une détestation des gens qui font une resucée de leur premier texte dans un second texte, d'où ma volonté d'ouvrir de nouveaux champs à chaque fois, sinon le stylo me tombe des mains. Il y a toujours une espèce de pari, ouvrir un terrain à mes yeux vierge, sinon j'abandonne...

... **P.R.** *Micmac* (Minuit, 1992), c'était un moment d'urgence, je me suis dit que si je ne m'attaquais pas de nouveau à mes textes, j'allais crever, une partie de moi ne vivrait jamais ; j'étais en demeure. Après la mort de mon père – qui n'avait pas été dramatique, il est mort de son âge – je me suis fait un pari, là tu crèves si tu ne t'y attaques pas. C'était à l'arraché au début. J'avais des séries d'images et de scènes, donc j'avais des chemises avec des titres comme « la danse du loyer »... je ne savais pas dans quel ordre j'allais les mettre. J'ai pris des notes et des notes et dans chaque chemise, je mettais les notes correspondant à la scène, des notes générales, et j'ai tourné autour beaucoup, sur 3-4 ans. Au début, il a fallu à la fois l'acceptation de ces images, puis celle de la contrainte qui était que le narrateur ne peut décrire que là où se trouve le personnage principal, comme si la caméra ne pouvait être que derrière l'épaule du personnage ou devant lui. Une autre contrainte m'a aidé : attaquer assez souvent par la parole et non pas par de la description. C'est ce qui m'a mis en danse...

... **P.R.** Le hors-champ, je le lierai à la question de la frontalité : une chose te paraît importante, tu veux l'attaquer de front, tu passes des mois à essayer et rien ne vient. Et parce que tu as osé un tout petit peu tourner le regard... ça prend vie...

... **P.R.** ... Il y a cette envie de la formule définitive qui arrêterait

tout. C'est un partage entre le désir de la formule pure et dure, qui enfin a dit et se tait, n'a plus besoin d'autres paroles derrière, donc le refus du temps (d'où mon intérêt pour le conte où il n'y pas de temps individuel), et en même temps la conscience que, de toute manière, ça ne fait que parler et ça parlera toujours... Le refus d'accepter que je ne serai qu'une parole parmi d'autres paroles et que ça n'arrêtera donc rien ; là est bien le problème de la mort pour moi, du refus même de moi vivant et moi devant mourir. C'est de cette nature-là... ... C'est comme dans les passions amoureuses, vivre au maximum une chose que tu ne retiendras jamais et qui est à vivre un point c'est tout, et c'est insupportable.

A.L. Dans ton prochain livre, *Va et vient paradis*, tu prends frontalement cette faille entre la parole qui a dit et se tait et la parole toujours déjà commencée...

P.R. J'aimerais bien, j'espère.



Anne Luthaud

Anne Luthaud est née en 1962 à Grenoble. Elle vit à Paris.

Au cours des vingt dernières années, elle a travaillé dans le cinéma, en étant directrice des études à la FEMIS, puis rédactrice en chef de la revue de cinéma *Cinémas croisés*, subventionnée par le Centre National du Cinéma.

Par ailleurs, Anne Luthaud est lexicographe, chargée de la conception et de la responsabilité éditoriale pour les éditions Larousse (Dictionnaire *Petit Larousse*, *Robert des Grands Écrivains*, diverses encyclopédies, etc.), et directrice de la collection Larousse « Passions d'ailleurs ».

Anne Luthaud est écrivain ; elle a publié aux éditions Verticales un roman remarqué : *Garder*, paru en septembre 2002 et qui a obtenu le Prix de l'INFL (Institut national de formation des libraires) (décembre 2002) et le prix de l'E.N.S. de Cachan.

Elle écrit également des textes pour le théâtre ; ainsi : *Les Clés, la grand-mère et la haine*, pièce de théâtre, 3 monologues pour 3 femmes, mis en scène par Anne-Marie Marquès (2003-2004).

INSTANTANÉS

à *Hélène Leclercq*,
à *celles et ceux qui ont permis l'échange*

(manuscrit d'une résidence à Salins-les-Bains)

Lundi 12 mai 2003

Il est question de liberté. Je parle d'écrire, tenter d'écrire. M'octroyer la liberté de. Un peu de liberté de. À regagner à chaque fois. Repartir de rien ou de pas grand-chose.

Salins, depuis la place Saint-Anatoile : jeu des toits, et jardins en terrasse s'étagant jusqu'au lit de la ville : grande rue, autant dire route. Rues en z, venelles et escaliers pour y descendre – y dégringoler.

À chaque fois la même chose. Qu'il s'agisse d'une tentative de récit, de roman, ou d'un texte comme celui-ci : quelle forme me donnera le plus de liberté pour évoquer ce que je pressens qui veut s'évoquer ? Où va se situer – comme un réalisateur se demande où il va placer sa caméra – la voix qui parle pour se donner une chance de se risquer ?

Et à chaque fois – aussi – la même chose : pas de réponse par avance. D'instinct prendre pour commencer une direction, un ton, et puis, en route, la forme d'un texte se cherche en l'écrivant (en s'écrivant... en s'l'écrivant...). C'est vers la fin qu'il montre son visage, se révèle en perspective, dévoile des arrière-plans. Mais parfois rien ou pas grand-chose. Il ne décolle pas, ne vibre pas.

J'ai idée ici d'un texte d'impressions suscitées par ces lieux (Salins et autour) mêlées à des notes personnelles, comme elles viennent, comme elles viendront. Paysage du dehors et celui du dedans (l'usine intérieure ; au pire : fourre-tout, au mieux : chantier).

Ou tout aussi bien le contraire : le dedans sur fond de dehors.

Par bribes et en vrac. À la va comme ça vient, comme ça parle. En sautant à la ligne du coq à l'âne. En s'offrant le luxe de s'interrompre, se répéter, se contredire, se reprendre. Tourner autour du pot, avancer, reculer.

Un ordre préalable tue, me tue, « me tait » dans l'œuf.

Je fréquenterai ici, rôderai par ici, depuis ce mai 2003 jusqu'à l'hiver prochain. Par huitaines ou quinzaines. Trois mois étalés sur neuf ou dix. Goûter à diverses saisons, diverses lumières. On verra bien.

Se poser là pour voir des fois si j'y suis.

Salins, depuis la pente du Belin, se regarde, se fait son théâtre. Maisons, demeures, qui se souviennent. Ville en gradin sur l'un de ses flancs. La scène en bas, au creux. Et pour toile de fond, la côte grim pant au fort Saint-André.

La même vue mais avec un peu plus de recul, zoom arrière dans le cadrage et dans le temps, deux petits siècles, « *Salins, placé le long d'une pente, au fond d'une gorge [...] Des montagnes, qui paraissent avoir au moins deux cents toises de hauteur perpendiculaire, et dont la côte est extrêmement rapide, enveloppent la ville et la tiennent comme cachée dans le fond d'une longue boîte ; cette gorge est dirigée de l'est à l'ouest, et c'est sur le côté de la montagne du nord que la ville est bâtie ; je dis sur le côté, car le fond de la gorge n'a peut-être point trente pas de largeur horizontale [...] et Salins gravit un peu la côte opposée [...] (1)* »

État des lieux, les miens : période d'entre deux romans. À supposer que quelque chose d'autre naisse. Période de désœuvrement. Au sens : être privé d'œuvre. Plus familièrement dit : « en manque ». De quoi, précisément ? D'un état où l'on se sent pris par le texte. L'entre-deux est la cuisine de l'attente. On guette. On guette.

Sur les hauts de Salins, Grange-Cavaroze, le soir – sacs posés – pas de rossignol. Faute de bosquets, de haies, de broussailles ? Beaucoup d'autres oiseaux, oui, des grillons, oui, et arbres qui se posent là, qui en imposent.

Pas de rossignols ? Un peu plus haut, en prenant le chemin qui, derrière la ferme, monte au plateau, quand on approche du petit

bois ? Tout à fait envisageable. En fait, si je parle de rossignol, c'est que chez moi (du moment), autour des étangs de la Bassée, le soir au printemps, solos des rossignols, avec pour chœur – et comme un lancinant bourdon – les grenouilles.

Débarquer, se poser là. Avec son paquet – pour dire vite – d'aileurs. De d'où je viens. La fatigue creuse le décalage. Comme l'on dit : dépaysement.

Presque nuit et les deux forts en ligne de mire. Le Saint-André en face, se découpant en silhouette, et sur la droite le Belin tout éclairé. Gardiens sans plus de rôle autre que : « *Nous avez-vous vus ?* » ou « *Avez-vous vu comme on se pose là ?* » L'Histoire passe ailleurs, ici se repose.

Chouette au lointain, hulotte ? Pas l'effraie en tout cas, je la connais : son de papier froissé.

Mardi 13 mai

Grange-Cavaroze, petit matin. Le vent suit à peu près la route, direction : le creux, Salins. Les voitures – déboulant d'Arbois et du plateau – courent dans le même sens, comme pressées de quitter la combe et d'aller s'engouffrer sur la pente. Elles prendront le couloir en zigzag des rues de Bracon.

Pour musique : tic tac au mur de la cuisine. Par la fenêtre (close, là) : l'agitation des feuilles d'un hêtre, en face, en bordure de route. Mais sans le son. Double vitrage.

Se poser là, venir se poser là. Flairer la tanière. Mon père, avant d'acquérir une maison à l'extrémité d'un village où il allait vivre seul, voulut, avant de se décider, y passer une fin d'après-midi, y voir le soir tomber, éprouver le lieu, s'éprouver, lui, dans le lieu.

Se poser là, s'y déposer, avec tout son bastringue, son cirque du dedans : le grenier remuant de son crâne sous l'impulsion – plus que de la pensée – des émotions. Semblable à ces boules, renfermant un petit paysage ou traîneau de Noël, que l'on retourne et agite pour regarder les paillettes blanches simulant de la neige tourbillonner avant de retomber et se redéposer.

Entendre son propre tournis dans ce silence encore neuf, encore « autre », avant que je me le sois accaparé au point de ne plus, de nouveau, rien entendre. Je suis tout à la fois l'usine, celui qui la fait tourner, et celui qui, parfois – Ô grâce ? – l'entend vrombir.

Ce qu'on apporte, ce que j'apporte : les pressions, mon « sous-pression » (il court, il court, le pressé...), l'avant, mon avant, ce qui précède, dont je suis fagoté, à la va comme je cours, comme j'me pousse, comme ça m'pousse.

Meuglement dans l'étable à côté. Me sentirai moins seul, à ruminer.

Je dis : *J'ai vaguement idée, ici, d'un travail d'impressions, etc.* Un projet n'est jamais qu'un projet, une carotte de départ. S'y lancer le modifie. Heureusement. Comme pour les trains, une intention en cache souvent une autre. Ceci, encore plus vrai pour un roman.

Avant de venir ici : image idéale, bucolique : des promenades. Avec carnet de croquis en poche. Croquis en mots. Ce dont je rêvais en finissant – interminablement – *Pitiés*, et la bougeotte au corps. Quitter la table. Sortir. Lever le nez. Humer l'air. J'en ferai, bien sûr – des promenades –, j'essaierai.

Mais je connais mon goût pour le lieu clos. Trace de la chambre d'enfant et tous les jouets étalés par terre. Admettre donc aussi, dès maintenant, comme promenades celles de la table – dite de travail – au fourneau, aux heures, le matin, du café, par exemple, celles d'une pièce à l'autre, et finalement de la table à la table, un petit tour et puis revient. Avec souvent une activité parallèle – rasage, brin de vaisselle, rangement, ou préparer un plat – sans cesse interrompue si quelque chose demande à se noter. Façon de matérialiser, de donner espace à l'agitation du dedans. Et puis, tout de même, pour le dehors, il y a les fenêtres.

Travail d'impressions. Ce que cela comporte de fugitif, d'instantané. Pas noté sur l'instant, trop tard. Un pas de côté a été fait. Ce ne sont plus les mêmes mots. Déjà polis (policés) avec le recul, et teintés d'autres impressions. Tentation alors d'inscrire cet instant dans quelque chose de plus global. Comme si l'on voulait dominer la situation.

Projets de promenades : poser, étaler des cartes, des descriptifs de boucles balisées (promenades pré-mâchées). Avec leur jargon abs-

trait si l'on n'est pas sur le chemin : « *laisser sur sa droite la route de... à gauche, point de vue sur... puis redescendre vers...* », etc. Propositions à la carte, comme au restaurant. Avec tarif inclus en kilomètres et (ou) en temps. Mieux vaut se fier au temps.

Repense à la fin de *Pitiés*. De la difficulté de lâcher. Passé un bon mois à tenter – comme un sourd – d'ajouter des lignes à la fin telle qu'elle est finalement. Puis – cordon coupé, envoi à l'éditeur, recul pris – devoir y replonger, se mettre au dernier re-travail. Que j'aime, d'habitude. Travail de couturière qui enlève le bâti, et fait apparaître. Mais là, plus difficile. Texte plus grouillant que les autres, m'échappant davantage ?

Que c'est long pour que ce soit juste... L'image – pour un texte – d'un tissu, d'une étoffe, me va. Surtout s'agissant des retouches. Il faut sentir ce qui est « bougé » alentour. Difficulté d'opérer certaines modifications. Temps fou parfois sur trois mots. C'est qu'une greffe habile – exacte dans son énonciation – ne suffit pas. Fait « mauvaise reprise » dans la trame serrée du tissu. Le texte se défend, rejette, résiste.

Faute de parvenir à me remettre (le peut-on ?) entièrement dans le texte, dans la musique du texte, et à le sentir de nouveau comme un tout.

Je disais *période d'entre-deux, désœuvrement...* Ne peux m'empêcher de penser au *Livre des morts tibétains*, le souvenir qui m'en reste : ces âmes errantes, migrantes qui, manquant le coche de la libération d'un coup – trop aveuglante – des cycles de la manifestation, n'ont de soif que de se réincarner, reprendre une manifestation au plus vite, on peut dire à n'importe quel prix, à n'importe quelle condition, pourvu qu'elles retrouvent – fissa – « une peau ».

Pour dire la soif d'être replongé dans une nouvelle entreprise (tu parles pour toi, petit, on est bien clair). L'envie de réduire au plus court ce temps d'entre-deux malaisé. Malaisé pourquoi ? Réponse à la hache : moins protégé face au temps, grand « T » ? Tout à fait acceptable. Vite une bulle à reconstituer.

Salins est un sillon, un creux à deux lits parallèles : la route et la rivière. Rivière dite La Furieuse. « Furieuse », ai-je lu quelque part, parce que sortant souvent de son lit. Torrent oblige, quand grosses

pluies, orages, fonte des neiges. D'autres raisons d'être furieuse puisque détournée autrefois à tout bout de champ, saignée aux quatre biefs jusqu'à l'essoufflement : scieries, plâtreries, tanneries, salines, etc. Pour s'en faire une idée, avec du son encore :

« *Tout ce val (celui où coule La Furieuse, vu d'Aresches, donc, vision qui s'arrête au faubourg de Salins) montre un admirable spectacle d'industrie et d'activité. Depuis le point où le ruisseau, se réunissant à d'autres sources, peut être utilisé, jusqu'à celui où, entrant dans la plaine, il perd avec sa chute sa puissance, son cours est marqué par une chaîne d'usines de toute espèce. À peine entre elles existe-t-il un espace suffisant pour que l'eau reprenne la vitesse obligée. On voit se succéder de nombreux moulins, des scieries, une papeterie, des gypseries, des battoirs à écorce, des forges, des martinets, des marteaux à étirer. À peu près à moitié de la vallée, il y a fonderie et haut-fourneau. [...] l'ensemble de ces machines en mouvement, le travail des roues, le gémissement des soufflets, le bruit des marteaux, le mugissement du haut-fourneau, le cri des scies, le gazouillement du ruisseau [...] Et, en même temps, on contemple la beauté tranquille de la nature encadrant tout ce bruit de pâtures verdoyants [...] (2) »*

Fontaine Saint-Nicolas. Beaucoup de fontaines à Salins, de sources différentes, dont les eaux (pas salées celles-là) avaient leur qualité propre, leur réputation. Celle de la Saint-Nicolas était utilisée pour allonger l'eau de vie. Bon point pour elle. Mais trêve de dépliant touristique.

Attention aux développements exhaustifs. Exemple : je dis « fontaines » et hop, un paragraphe là-dessus, sous prétexte qu'on ne peut pas ne rien en dire. S'entêter à faire le promeneur, le visiteur « qui ignore » et regarde à sa façon. Regard tout subjectif, morcelé, parcellaire.

Risque d'un lieu « chargé ». Chargé de mémoire, d'histoire, de strates. Cependant, pour la Saint-Nicolas, exemple – qui me parle – de comment s'inscrit, s'entasse l'Histoire : on refait, au XIX^e je crois, son bassin avec les dalles tombales d'une église aujourd'hui détruite. L'Histoire : récupération, recyclage, ou bien enfouissement.

Entre deux textes – deux romans – j'ouvre un document provisoire. Sorte de journal, vrac de vrac. Quotidien, questions, pistes,

commentaires (beaucoup). Théâtre en mots que je m'installe, à bride abattue, pour essayer d'entendre au milieu de ce bavardage, ce fatras, la petite voix d'urgence, celle qui dira avec insistance : *si, je te jure, c'est mon tour maintenant.*

Le soir, de mon observatoire à Grange-Cavaroze (envie de dire « mon aquarium » pour sa grande baie vitrée) : lacets de la petite route montant au fort Saint-André, qui finit sous couvert. Frise de ruches, aux teintes claires, blanchâtres, posées à la lisière du bois.

Mercredi 14 mai

Matin. Par la fenêtre : départ, d'un fil électrique, d'une tourterelle : une façon de se laisser plonger avant d'amorcer son virage. Les oiseaux donnent l'impression de savoir où ils vont.

Soir. Trop de choses et rien noté ; donc bon pour la décantation. En fait, trop de rencontres, de paroles, pour que s'impressionne quelque chose.

Descente à la grande saline, premier coup d'œil. Crypte industrielle. Cheminement roman. Jeu des arcs et voûtes sans leur valeur religieuse. Rien que du fonctionnel, mais l'émotion est aussi forte que, par exemple, avancer dans les bas-côtés de la basilique Saint-Rémy à Reims (la belle romane qui humblement tient tête à la Notre-Dame de cathédrale, la « sacreuse » gothique, avec sa Jeanne d'Arc en prime, la mâle et si mal (mais ça ne date pas d'hier) récupérée, « instrumentalisée »).

À son propos – la cathédrale de Reims – petit conseil à qui irait faire un tour là-bas : chercher la carte postale de la dite Notre-Dame en flammes, du temps où les Allemands (sous-titre « Boches » à cette époque qu'on appela Grande Guerre, grande par sa boucherie en tranchées, pour être sûr que le sang abreuve bien nos sillons) usèrent, en la bombardant, de l'arme psychologique (faire plier le moral de l'ennemi). Frappe ciblée avant l'heure dont le principal dommage collatéral faillit être la mort de prisonniers blessés (donc Allemands eux-mêmes) que de bonnes âmes françaises ne voulaient pas voir être évacués du brasier.

Retour à la carte postale : la charpente, alors en bois, bien sûr, brûla toute une nuit (je crois davantage, mais toute une nuit, de cela je suis sûr). On raconte que le plomb de la toiture coulait par les gargouilles. La carte postale – qui fut coloriée par la suite, avec ces teintes lourdes de cieux des films hollywoodiens – la montre donc comme si sa chevelure était de flammes. Et comme un léger vent les dirigeant vers l'arrière l'on croit voir une nef, autant dire un paquebot, fendant l'air empli d'escarbilles et de fumée, comme pour tenter de fuir.

Il y eut beaucoup d'incendies à Salins. Sans doute la même impuissance à regarder se consumer, un point c'est tout. En dernière date, le plus important, 1825. Atisé par un bon petit vent s'engouffrant dans le sens du couloir.

Victor Considérant, on raconte que votre père, ce jour-là, préféra, plutôt que sortir ce qu'il pouvait sortir de sa maison, sauver les livres d'une bibliothèque voisine.

La saline. Je parlais d'émotion. le côté « souterrain » du lieu joue. On ne soupçonne rien d'en haut. Une simple porte, une volée de marches droit devant, sans angle, et déjà du haut, l'ancre entr'aperçue. À mesure que l'on descend on découvre ses dimensions, église interminable.

Vestige, écho d'une activité : La machinerie presque sage, un peu bruyante sans plus, d'une roue à augets prenant toute la hauteur sous voûte, qu'un filet d'eau actionne, laquelle commande des bras de levier faits de troncs qui actionnent la pompe plongeant dans le puits d'eau saturée de sel.

Le même lieu, en plus animé, en remontant un peu dans le temps : *« On ne se promènera point avec insensibilité sous ces voûtes plus longues, aussi larges, aussi vastes que beaucoup de nos églises. [...] La chute des eaux qui se fait et par torrents et par gouttes, le sifflement des pompes, les sons criards et sourds, aigres et rauques des manivelles et des crics, le frottement des roues, le glissement successif des pistons ; tous ces bruits entre-mêlés se conservent, s'étendent, se répètent, acquièrent de l'énergie dans ces majestueux souterrains ; [...] les nerfs, quoiqu'on veuille, sont émus fortement [...] l'homme le plus évaporé ne saurait échapper à la percussion qui le saisit de toute part (3). »*

Je hais les « *Ça me fait penser à...* » Vous cherchez, par exemple, à évoquer quelque chose, et l'on vous sert du tac au tac : *Ça me fait penser à...* Fin de non-recevoir. Rebond immédiat. Comme pour n'être surtout pas sans mot devant ça.

Les médias, même les mieux « culturés », sont les grands champions de ce genre de rebond. Associer, rapprocher, classer, regrouper. Mettre de la sauce, du liant, et de l'ordre.

Descente au puits à Muire, qui alimente les thermes. Renforce *a contrario* l'impression d'harmonie de la grande saline. Ce puits – où l'on entre presque en voleur, sur un flanc de l'Hôtel des Bains – est un trou carré, profond, qu'heureusement des paliers divisent, cloisonnent. Sorte de tour, de donjon tête en bas plongeant dans la terre.

Noter : « griffon », nom donné aux petites sources suintant à cette profondeur. Noter le minutieux travail de canalisation pour récolter et rejeter les eaux moins ou pas du tout salées afin qu'elles n'aillent pas se mêler à celle du puits. Noter le terme « faux-saunier » pour désigner les contrebandiers du sel. Lesquels (à l'inverse des faux-monnayeurs) transportaient et revendaient du vrai bon sel. « Faux » signifiant qu'ils n'avaient pas le droit de le faire.

Dans mes périodes « prêcheur » je clamerais volontiers : que celui (celle) qui n'a jamais pleuré de découragement en lisant, en refermant certains livres, jamais désespéré d'écrire quoi que ce soit digne de venir s'y ajouter... que celui-ci, celle-là ne prétende pas écrire.

Une version de : trouver son maître, ses maîtres. Parle pour toi, mon coco.

Jeudi 15 mai

Grange-Cavaroze, matin. Vaches en file indienne sur la petite route montant au fort, et, peu après l'épingle à cheveux : première prairie à gauche, pour la journée.

Salins, salines, sel, l'ex-filon, la mine d'or d'ici, or blanc, et raison de la construction d'Arc-et-Senans, pas loin d'ici. B., lorsqu'on en parle, dit que, pour se figurer l'enjeu économique que cela représentait, il faudrait voir le poids, de nos jours, des secteurs se rapportant

à la conservation des aliments. Le froid ayant remplacé le sel. Et pas seulement conservation : condiment, alimentation du bétail, tannage des peaux, etc. En plus moderne : entre dans la composition des matières plastiques.

L'histoire (toutes ces choses comme invasions, batailles, tueries, destructions, reconstructions, traités...) est si clairement associée ici à celle du sel, que cela en devient rassurant. Lecture économique garantie. Ce qui est tout de même beaucoup mieux que l'Histoire sois-disant héroïque, la salade patriotique de nos manuels. À Salins, pour comprendre, il suffit de dire *Cherchez le sel...*

De toute façon, l'Histoire est un film que l'on se « bidouille », que l'on se concocte, se reconcocte à chaque période pour qu'elle vienne à l'appui de notre vision du présent.

Cependant une de ses vertus : mettre notre présent en regard de passés. *Tiens, cela s'est déjà produit... Tiens, quelqu'un a déjà formulé les choses de cette façon... Tiens, des gens se sont soulevés contre ce genre d'injustice...* Situations à la fois comparables et cependant – contexte oblige – jamais les mêmes. Bref, de quoi ne jamais baisser les bras.

En Mésopotamie ce fut le bitume – celui qui servit à calfeutrer, hermétiser l'arche de Noé ? – qui affleurait, suintait du sol, cela bien avant que l'on y pompe le pétrole. Et déjà, paraît-il, un enjeu économique. On dit ici que ce sont les chèvres des Celtes qui ont détecté l'eau salée (eau traversant une couche, un banc de sel gemme). Et d'emblée aussi, enjeu économique.

R6 : nom de code que je donne pour parler, me parler, du projet de roman peut-être à venir. (Le « peut-être » n'est pas de la coquette-rie.) Si je ne repars pas du vide – qui est, en fait, un trop-plein, confus, un soliloque d'idiot aux abois – et de la sorte de panique que cause cet état, je ne repars pas, en fait.

Descente à pied sur Salins. Pourquoi est-ce que j'associe ce genre de marche à une promenade romantique ? Les lacets du sentier... dominer les toits, les clochers... entendre les bruits de la vallée. Et tout cela – image et son – se modifiant à mesure que l'on descend, que l'on y plonge.

Souvenir – et même sentiment – d’une autre descente, en plus long, du causse Sauveterre sur Sainte-Énimie, grande piègeuse de touristes en été.

Pour en revenir à la promenade : Quelque chose de ce genre dans celles du jeune Werther, le très souffrant. D’où sans doute mon appellation « romantique » ? À ce propos (du livre, *Les Souffrances du jeune Werther*) est-ce vrai – et d’ailleurs, qu’importe – ce qu’on m’a raconté, il y a longtemps, de suicides d’amoureux désespérés dans le jardin de Gœthe – navré, j’imagine – sous ses fenêtres ? Des limites de l’identification à une situation, à un héros.

Salins, deux trois lieux repérés (à première vue) : cet étrange passage couvert bordant l’hôtel des Bains (pour protéger le passant de la route) ; cet escalier (sorte de sculpture renaissance) dans l’ancien couvent, je crois, des Feuillantines, avec ses imposants boulets de pierre scandant à chaque palier la rampe ; et puis, décidément, la placette devant Saint-Anatoile.

Même mois mais autre siècle, Salins pour mémoire, vue d’ensemble, l’aspect est bien le même :

« Il est dix heures du matin. On est au mois de mai. Il fait un temps superbe. Le mont Poupet se carre au loin dans ses broussailles verdoyantes, comme un bon bourgeois tout heureux de pouvoir enfin montrer aux gens le joli paletot d’été que vient de lui rapporter son tailleur. La bise souffle sans relâche, mais caressante et douce comme une bise de printemps, et chacun s’empresse de l’aspirer par tous ses pores et par toutes ses fenêtres, car en passant à travers les grands tilleuls fleuris de la promenade Barbarine, elle a eu soin de s’y parfumer de son mieux, avant de venir souhaiter le bonjour aux gens de Salins... dans le ciel pur tourbillonnent en longue troupe les martinets criards, enfermant dans un cercle sans fin le clocher de Notre-Dame, celui de Saint-Maurice et la coupole de l’Hôtel-de-Ville... Le fort Saint-André, inondé de lumière, regarde le soleil face à face, avec l’air reconnaissant et sénile d’un invalide qui étale au chaud ses rhumatismes, tandis que la côte de Belin, encore complètement dans l’ombre, semble déjà pourtant franger de feu toute sa crête de rochers, où les petits œillets rouges ne tarderont pas à fleurir (4). »

Vendredi 16 mai

Marche avec L. Beau temps. Boucle qui, depuis Grange-Cavaroze nous fait passer par Pretin, via Chassagne puis les Planchettes que l'on laisse sur le flanc à main droite. Retour dans la combe par le bois du Chaumois-d'Amont, en empruntant le chemin dit de la Mort, dont le tracé est fort droit.

Avant de descendre sur la ferme de Chassagne la discrète, l'enfouie, bagarre au-dessus de nos têtes de corneilles contre buse. Cette façon qu'a la buse d'esquiver d'un coup d'ailes, comme si elle répugnait au combat : *Ah, vous m'énervez, laissez-moi !...* Tandis que les corneilles, tenaces, hargneuses : *Sors de ce territoire, va voir plus loin...*

Pretin, par je ne sais quoi au juste, quelques indices, a l'air de dire : *Avez-vous remarqué que j'ai eu une histoire ?...* Comme ces personnes qui, par quelque habit, ou quelque meuble chez elles, rappellent qu'elles ont tenu un rang. Et non des moindres pour Pretin puisque l'un des verrous fermant Salins la très gardée, déjà du temps des Romains.

Pretin. Qu'est-ce que cette histoire d'académie des ânes ? Quelque chose comme une réaction à la « diplômite » ? Résultat : des devinettes et leur réponse à la « *plus bête que moi, tu meurs...* » Mais en creusant le contexte, autre éclairage ? Sans doute.

Je proposerais, aujourd'hui, une académie des veaux. Quelque chose comme : exhortations aux veaux dociles que nous sommes, parqués du bon côté de la barrière, avec pour ciel la croissance, pour espoir le caddy et télévisions en œillères. Je recueillerais formules, proverbes, questions, etc. que sais-je, susceptibles de contribuer à nous aider de tenter d'oser envisager de commencer à penser par nous-mêmes. Sortes d'exercices, disons, de décontamination.

Exemple : *À l'heure des pitres les pires sont à venir.*

Ou bien : *penser*

contraire : dépenser ?

En fait, la buse est-elle programmée pour ce genre d'affrontement ? Ai entendu dire – ou ai lu – qu'un rapace repu, qui n'est plus

en chasse, se fait (se laisse) parfois harceler par de petits oiseaux qui sont ou pourraient être leurs proies.

Pour ceux qui ne liront jamais Arno Schmidt (à chacun ses goûts, comme dit le consommateur ; là vaudrait mieux dire « chacun ses fous », si l'on ose s'en chercher) qu'au moins une fois il regarde une photo de lui : son air d'oiseau de nuit furibard que l'objectif aurait débusqué... un air de dire : *et alors ? !... vous ne m'avez jamais v'lu ?*

Semaine de repérage se termine. Ce terme (du cinéma) ne va pas si mal, puisqu'il est question ici d'impressions, d'instantanés. Premier constat : fragilité. Si ça bouge trop, rien ne s'impressionne, ou du trop flou. Je manquerai donc beaucoup de choses.

Être le négatif, et rendre aussitôt, comme un polaroid.

Entreprise à l'inverse de moi. Mon genre (que je sache) : imprégnation de lieux, de scènes, de visages, de musique, de voix. Puis digestion très (très) lente (les sept estomacs de la vache) et transformation.

Faire avec le réel, en direct, immédiatement... Oralement, en vrac, dans le flot d'un échange, d'une conversation, oui, quelque chose peut passer des impressions, mais écrire... Ou justement, écrire serait entre autres cela : restituer ce qui peut passer dans la voix, nuances, chaleur, émotion, hésitation, suspension, répétition, et toutes ces onomatopées ou expressions qui ponctuent le discours. Céline parle de distordre pour rendre l'impression de droit (ce ne sont pas ses mots mais l'idée est fidèle).

Difficulté à dire « je ». Ramener son « je » comme on ramène sa fraise. Et pourtant parler en mon nom, qu'en mon nom. Danger du « on », faussement neutre. Par exemple s'il m'arrive de parler (pourquoi pas ?) d'écriture, le « on » donne une parole d'autorité, sous-entendu : il ne peut qu'en être ainsi. De quel droit ?

Et par enchaînement : bon exemple ci-dessus pour évoquer le risque de la parole qui recouvre, qui fait chape, qui ne laisse plus d'air. Parole « en vérité » devant laquelle on ne peut que dire amen ou m... Le lecteur ne peut pas cheminer avec, elle lui est assénée.

9 h 10, de nouveau la file indienne des vaches, précédée – j'ai

omis de le dire hier – du tracteur menant le peloton, et dont celui qui le conduit refermera la barrière.

Qu'air-je dit quand je note « *présence très forte des arbres* » ? L'horreur que ce genre de formule généraliste, qui met à distance et résonne comme du toc cérébral. Certains – de ces arbres – ont l'allure de bonhommes. Impossible de passer devant, même en voiture, sans les considérer. Ai retrouvé quelques hêtres ou même frênes âgés, de ceux qui se prennent pour des chênes – la chance sans doute de n'avoir pas été taillés-policés – et paraissent dire : *Voyez comme je m'étends, je suis un monde à moi tout seul.*

Il y en avait un dans le jardin, mieux vaut dire le parc, mais par bonheur peu ordonné, d'une maison que je louais à Congis (cf. Seine-et-Marne, côté Meaux, avec canal de l'Ourcq et Marne, et un ru nommé Théroüanne... beau refuge n'étaient les agressantes mobs et les avions semblant pressés, certains soirs, de rentrer en file indienne sur Roissy).

Et donc le frêne de ce parc : j'ai entendu, certains matins d'été, la rosée déposée dans la nuit sur ses feuilles retomber en fine pluie.

Autre pluie, là-bas encore, pendant que l'on y est, d'été toujours : celle des minuscules baies d'un ampélopsis – on a envie de dire minuscules perles... verroterie végétale – tombant et rebondissant de feuille en feuille dans un incessant crépitement, une petite mitraille.

Sans doute par allusion aux mobs : En quoi les bruits alentour sont intrus, font violence ? Ou au contraire – c'est le cas ici – bordent, entourent, signalent que la vie est autour, que le temps continue son spectacle.



Samedi 31 mai

« Des hommes du genre « employé » qui ne seraient pas montés à la surface à une époque difficile mais noble, arrivent à s'imposer. C'est ce que Zola appelle le triomphe de la médiocrité. Des coquins et des nulli-

tés occupent la place des travailleurs, des penseurs et des artistes, et l'on ne s'en aperçoit même pas.

Il y aura grand vide et un véritable silence, le lendemain de fête, et beaucoup d'apathie après tout ce tintamarre (5).»

Je suis au regret de vous dire, Vincent Van Gogh, qu'il vous faudra encore attendre pour la grande gueule de bois que vous appeliez de vos vœux. La fête, voyez-vous, bat toujours son plein, et de plus en plus uniformément – pour ne prendre qu'un exemple – sur les petits écrans du monde. Son lendemain n'est pas pour demain.

Grange-Cavaroz, lieu retrouvé, ça va, ça tient. Impression – la première – confirmée. Ne m'étais pas trop fait de « littérature » pour me persuader que... puisque je passerai ici (*vais y passer*, comme l'on dirait : *ne vais pas y couper.*) presque tout septembre.

Des petits critères comme : sentiment de liberté, ne pas trop être sous regard. Liberté intérieure. À quoi cela tient-il qu'un lieu permette à la tête de s'ébattre ou, au contraire, par son décor, soit contraignant ? Comment j'y déambule...

Depuis la terrasse : le spectacle immobile – pas tant que ça, au fil des heures – de la combe où ondulent les Prés du Roy. Sorte de haut plateau relevé sur ses bords. À la manière d'un drap que l'on tiendrait à deux tendu pour le défroisser, et qui malgré tout s'incurve en son centre. Et puis, à l'un de ses bouts, se plie, se casse soudain pour plonger dans le creux de Salins.

Des impressions – spectacle d'un lieu, lumière, etc. – envisagées comme nourriture. Font du bien aux yeux, à l'émotion, au sentiment. Sans mots. Sans mots encore.

Avec l'humain, beaucoup plus de brouillage. Le paysage d'une silhouette, d'un regard, d'un visage... On aurait envie de dire *stop*. Ou de dire *silence*. Quelques instants du moins. Et puis : *Allez, spectacle ! ça tourne !*

De plus en plus de cartes postales sont à légendes généralistes et pseudo-poétiques. Du genre « *Impressions de Bretagne... Ciel d'Aubrac... Coucher de soleil sur les Landes...* » ou carrément « *Corse éternelle...* » Des chromos. Clichés devenus clichés. Disparaissent les

vues particulières, datables, nommables. À mesure que les lieux se figent ou s'enlaidissent on fabrique à haute dose du mythe – de pacotille.

Mort à une heure de grande écoute (épitaphe).

Salins est brouillon. Comporte beaucoup de lieux et d'époques à la fois entassés sur un petit périmètre. Pas question de s'étendre, géographie oblige, et intra-muros obligeait. Beau fourre-tout, palimpseste. Cela me va.

Mais question de point de vue... Que vient y chercher l'œil ? que demande-t-on à un lieu ? (encore que la vision ci-dessous date d'avant le fameux incendie...)

« Salins est une des plus anciennes villes du département, et cela doit suffire pour persuader que ce n'est pas une des plus belles ; car on pourrait établir, comme un théorème bien démontré, que les cités anciennes, et les portions anciennes de celles qui se sont nouvellement agrandies, sont mal placées, construites sans aucun plan, coupées de rues étroites, tournantes, mal-propres, mal-saines et toutes composées de maisons autant irrégulières au-dehors qu'elles sont mal distribuées au dedans (6). »

Impression, celle de la nuit où pour la première fois j'y suis passé, l'ai traversée sans rien savoir d'elle, par surprise et surpris. L'œil alerté, *où sommes-nous, qu'est-ce que c'est qu'ça ?*... Bâtisses, demeures, pressées pêle-mêle, dégagements, placettes, fontaines, bric-à-brac d'époques diverses, d'objets architecturaux mis ça et là, aperçus sans le temps de les fixer.

Si bien que lorsqu'on m'évoqua, parmi les points de chute possibles pour ma résidence d'écrivain, Salins... Oui, pourquoi pas, nous nous sommes déjà vus de nuit.

J'aime bien cette idée (une réalité, en fait) qu'à Salins – qui ne pouvait s'étendre – la place manquait, qu'il fallait reconstruire sur de l'existant, et bâtir en hauteur (transcription moderne : prix du terrain au mètre carré). Du temps où elle fut métropole économique, et politique. Sans compter les congrégations religieuses y installant là couvents et annexes, puisque bénéficiant de donations en sel, ainsi que quatre paroisses. Le son des cloches, me dit V., dans une vallée si resserrée – quasi-canyon – et les embouteillages aux entrées, chariots de

bois de chauffe croisant ceux du sel... Je dis, j'essaie de mettre des images, du son, mais rien n'y fait, je n'imagine pas.

Dimanche 1^{er} juin

Sous nos yeux (y sommes pour quelques jours en famille, ma compagne et notre petit de deux ans et demi, Noé) : les foins, en accéléré, le temps menace, fébrilité. L'expression « faire du foin », bien adaptée là. Noria des tracteurs, chacun tirant son engin. Quelque chose d'un film en léger accéléré. Faire tout ce foin...

Ou faire du foin serait agiter, remuer le foin coupé pour qu'il sèche, s'aère avant qu'on le rentre ?

Dans le grenier couvrant toute la ferme, vaste grange sous toiture, vrombissement du séchoir aux immenses pâles. Que de l'herbe ou du grain entassé, par fermentation se mette à chauffer au point de se foutre le feu...

Souvenir des moissons à Villemaur-sur-Vanne. Où l'on me mit sur le tracteur vers quatorze ans. Tourner de nuit, au phare, pour couper. J'avais la trouille. Celle qu'il s'emballe et dévale le champ en pente. Ou celle de caler quand il me fallait aller d'un tas de gerbes à l'autre, gerbes que l'on chargeait à la fourche sur la remorque. Puis que l'on déchargeait à la ferme pour les entasser dans la grange. Et que l'on ressortait, des mois plus tard, quand venait la batteuse.

Une image assez précise (vers les seize, dix-sept ?) : installé, dans la grange, sur une sorte de palier intermédiaire, faire passer à la fourche les gerbes que l'on me tendait de la remorque à celui qui, plus haut, les rangeait en lits sous le toit. Répétition du geste sans autre pensée que s'y appliquer. Fétus de paille collant – sueur aidant – à la peau, et quasi-plaisir (fierté d'être capable de cela ?... cela ne m'étonnerait pas de moi) de cette répétition, fatigue incluse. J'y étais en vacances.

En dessous, Salins, ce jour, se fête le sel (un concert de cors que j'aurais aimé entendre dans les Salines – mais arrivé trop tard – ; sans doute quelque chose de barbare dans les sons de cuivres se heurtant aux voûtes ? C'est ce que j'aurais aimé vérifier).

Si j'avais à parler du sel, de l'exploitation du sel je veux dire, j'irais chercher dans ces périodes où la saline (celle qu'on prénomme « la grande ») était une forteresse à l'intérieur de la cité, elle-même close de remparts. Ville dans la ville. Le patron s'appelle « le pardessus », il dispose de son logement de fonction. Charge suffisamment importante, stratégique, pour que, dans les années 1530, il s'agisse du bras droit de Charles-Quint (lequel délègue la direction effective à un lieutenant sur place).

Ville dans la ville. Personne n'y entre ni n'en sort sans contrôle ni fouille. Le sel est trop précieux, trop « juteux ». Dans la saline même il y a cour de justice et prison. Et police, bien sûr. À chaque porte des « guettes » (des gardes), et une pièce spéciale pour les fouilles à corps. Fouille de ceux travaillant à l'exploitation propre du sel, et ceux charriant le bois de chauffe pour alimenter les poêles (où l'on faisait s'évaporer l'eau saturée de sel), ceux convoyant les pains de sel (dont le moulage diffère selon la destination – contrôle oblige), et de nombreux corps de métier dont les forgerons – mais eux, statut privilégié... –, etc. Les peines, à l'intérieur des Salines, sont le carcan, le fouet, le pilori, l'amende, le bannissement. Pas étonnant qu'après le pardessus, ce soit celui qui a la charge de portier qui touche la meilleure solde.

On peut tenter d'imaginer, à l'extérieur, la sorte de police des douanes qu'était l'administration des gabelots, traquant les faux-sauniers. Imaginer les attaques, en bande organisée, de convois de sel, avec morts d'hommes (version moderne : attaque des convoyeurs de fonds). Le crime de faux-saunage se paye d'une amende exorbitante, et des galères pour les récidivistes et ceux qui ne sont pas solvables. Imaginer aussi ce que pouvait être, quand, plus tard, Arc-et-Senans fut construit, la surveillance – et spécialement de nuit – du saumoduc (21 km.) reliant cette « usine de traitement » aux salines.

La contrebande (le faux-saunage) repose, bien sûr, sur les taxations différentes du sel, d'une province à l'autre. Le sel moins cher passe ou repasse les frontières. Et si l'on vous parle du trafic avec la Suisse proche, prière de ne pas se tromper de sens. La Suisse importe le sel à prix, disons « coûtant ». Et donc les faux-sauniers le rapatrient,

le réinjectent en Franche-Comté.

À la sortie de sieste de Noé, les volets s'ouvrent sur le ballet, en dessous, des tracteurs. Quoi rêver de mieux si je me mets à sa place – et j'ai tort de le faire – que ce spectacle, lui qui ne jure en ce moment que par les tracteurs ? (par sa guitare aussi, c'est vrai). Ils ont, compte tenu de la distance et du premier étage d'où on les regarde, la taille exacte de jouets. Ils évoluent, dirait-on, comme à la parade, avec un côté « insecte méticuleux ».

Encore plus insectes sont les machines agricoles, avec leur assemblage de pattes, de mandibules et rouages. De beaux monstres hirsutes et très compliqués.

Ajouter à cela la modification que ces engins impriment (selon les travaux, les saisons) au paysage. Re-dessinateurs constants des parcelles. Ici foin coupé, à côté pas encore, plus loin maïs, etc. En automne les lignes droites des labours.

Sans compter ces rouleaux aux allures de soleils, de foin ou de paille, lâchés par les engins à des espacements que l'on dirait calculés. Un sculpteur disposant ses pièces à l'identique dans un vaste espace ne ferait pas mieux.

En cours de travail des foins, ce moment où, coupés et couchés en rangées, on les aère, comme l'on passe des doigts dans des cheveux, et la prairie peignée et repeignée.

Noter enfin la ronde, au-dessus, des rapaces et même des corneilles prêts à fondre sur les mulots soudain délogés. Ils n'ont pas appris, depuis le temps. Pas plus que les hérissons qui persistent à se mettre en boule quand une voiture approche.

R6. Pour l'instant à l'état de matière ou plutôt de magma, avec l'épais remuement que cela suggère. Et pourtant, déjà franchi le cap du *est-ce bien cela qui demande à venir, à parler maintenant?* Sensation d'un travail d'appropriation – l'inverse du domptage. Parfois je le sens proche, mais il n'y a encore rien à saisir, juste l'éprouver. Parfois lointain.

Et parfois si lointain que je me dis *il n'y a rien, ce n'est qu'une construction de l'esprit*. Et je sais que les constructions de l'esprit tien-

nent peu, ou – bon signal – que l’acharnement que je mets pour qu’elles tiennent est douteux. Ça lâchera en route, c’est sûr.

Texte après texte, cependant : des signaux qui s’allument pour te dire *Tu es déjà passé par là*. Le terrain est nouveau, mais le processus, les étapes, présentent des constantes. ne serait-ce que celle, parfois, de l’absolu découragement.

Me dire alors : il n’y a pas de question préalable, il n’y a rien qui échappe à la création. Tout obstacle – doute, résistance, sentiment d’impuissance, etc.— en fait absolument partie, doit être jeté dans la balance, doit devenir outil.

Lundi 2 juin

7 heures, prière de sortir sur la terrasse, de tourner la tête à droite : soleil en passe de franchir le noyer situé à l’autre bout de la bâtisse. Il a déjà franchi avant, bien sûr, la crête, à droite du Belin. Et de me dire, *Où fera-t-il son entrée en septembre ? Pas tout à fait au même endroit, ni à la même heure, c’est certain.*

Pourquoi ai-je noté « le cirque d’Adam » ? N’est-ce pas un lieu plein d’oiseaux ?

Kafka, journal, 28 septembre 1915 : *« Pourquoi est-il absurde de poser des questions ? Se plaindre signifie : poser des questions et attendre que la réponse arrive. Mais les questions qui ne se donnent pas de réponse elles-mêmes en naissant n’obtiennent jamais de réponse. Il n’y a pas de distance entre celui qui interroge et celui qui répond. Il n’y a aucune distance à franchir. C’est pourquoi les questions et l’attente sont absurdes (7). »*

Des cloches. Celles de Saint-Anatoile ? À vérifier. En tout cas des cloches qui (par quel circuit, quelle association, quel cheminement ?) me ramènent un souvenir.

Cinéma l’Éden, à Reims (mais voilà que j’ai un doute soudain sur son nom, qu’importe). Petit cinéma, aux allures de couloir (place d’Erlon, mais n’a-t-il pas disparu ?). Âge : celui où l’on pouvait y aller seul, vers les dix-huit ?... D’ailleurs, sans doute, l’un de mes premiers films seul, et choisi par moi. Le titre : plus aucune idée. Ni d’ailleurs

l'histoire, sinon que ça commençait par des cloches (une église de village, et non de ville, de cela je suis sûr). Des cloches, ou une seule plutôt, qui n'arrête pas de sonner, lancinante. Puis le curé, intrigué, levant la tête, puis courant jusqu'au clocher où il découvre le cadavre d'un homme attaché à l'une des cordes dont se sert le sonneur.

Et de là, je ne sais plus par quel procédé cinématographique au juste, sans doute sorte de fondu-enchaîné (par exemple déformation de l'image par flou ondulant, comme si elle se défaisait dans l'eau pour permettre l'émergence d'une autre) faisant comprendre que l'on va remonter dans le temps, que l'on va raconter le pourquoi du cadavre. Grande émotion, mon premier flash-back, comme l'on dit.

Émotion donc liée à la narration La mise en situation, en perspective d'un récit, en commençant, dans ce cas, par la toute fin. Ne peux guère en dire plus sinon que le *comment raconter ? entrer en récit ? prendre parole ?* devait me préoccuper pour que ce début de film – dont la suite ne m'a laissé aucune trace – tienne lieu de révélation. Et, bien sûr, pour finir, la même image qu'au début, boucle bouclée...

Soir. Dans la vallée gémissent des freins d'un camion.

Oublié de noter ce matin : les rapaces embauchent tôt, même le dimanche.



Lundi 11 août

Fort Saint-André. Atterrir est bien le terme. Moment indécis (celui de l'arrivée), chaleur sur la route. Un peu hagard. Sensation en moi de vide (accroc, trouée dans le tissu de l'agitation) et seule réponse pour commencer : remplir le frigo avant que les magasins ferment.

Sensation d'un petit absurde. Pourquoi plus là qu'ailleurs ou chez moi ? Ah oui, c'est vrai, quelque chose à écrire. La règle du jeu, c'est ça.

Même sensation parfois en cours de travail d'un roman. Pas d'autre nécessité que la sienne. Certains petits matins : *Pourquoi suis-je réveillé si tôt et si bourdonnant ? Ah oui, le roman...* Quand d'autre

matins ce sont les mots, la phrase laissée en l'état la veille qui vous mettent hors du lit.

Donc me remettre dans les conditions de... Ma règle du jeu : Mettre en mots l'instant, écrire *in vivo*. État - conditionnement - un peu particulier : comme qui se guetterait, avec la crainte que rien ne vienne. Que je le veuille ou non, un autre « sous pression ».

Ne noter qu'en situation. Me rappelle ma tentative de *L'Affaire Mimi*. Texte refusé - de peu -, il y a longtemps, par Gallimard (qui m'avait publié *Napoléon V*) et pas redéposé ailleurs (hou, le fier). M'étais donné comme règle du jeu de ne rien biffer, rien barrer dès l'instant où j'étais à la machine (une vraie, pas un ordinateur). Me souviens que je commençais par des gammes, des lettres que j'alignais sur une feuille préalable, de brouillon, d'échauffement, aaaa, bbbb, ou des bouts de phrase. Puis j'installais la feuille du texte et enchaînais là où j'en étais. Lorsque, engagé dans une évocation, un passage, je me sentais bloqué, que cela ne démarrait pas, ne vivait pas, je me devais de trouver en mots la sortie, la bifurcation. Pour y revenir le soir même ou le lendemain.

Formule du jour : *Mourir en temps réel* (portable à la main ?)

Mon studio porte le n° 15, je préfère dire cellule, version moine et non taule. Assez spartiate, j'aime ça (il y en a de plus grands). Donne sur une ruelle de pierres - appareillage du mur de la bâtisse en vis-à-vis, et dalles (même si de béton) au sol - qui tourne le dos à la grande cour. Laquelle grande cour - sorte d'esplanade - a des allures de place mexicaine (où je ne suis jamais allé... mes cartes postales à moi).

Rectangle fermé au fond par l'église (une chapelle, en fait, signée Vauban comme tout le reste), dont la façade, mais en moins blanc, a quelque chose des frontons de pelote basque, ou des édifices baroques. Et bordé - ce rectangle - de chaque côté par deux longs bâtiments à un seul étage. Façades uniformes, mais, il faut le dire, belles de proportion, longueur-hauteur, pente de la toiture, et agencement des trouées, portes et fenêtres. Gros chiffres au-dessus des portes, peinture délavée.

Donc cellule n° 15, et à l'écart, calme promis - et tenu. Ces bâti-

ments tinrent lieu, au cours du temps, de casernement, prison, colonie de vacances, aujourd'hui hôtellerie. Expérience un peu – de par l'endroit clos – de vie communautaire, chacun sa table au-dehors, ses bancs de chaque côté, son parasol. De cent à cent cinquante personnes, août oblige. Mais rien de l'excitation, du débraillé consommateur (rentabiliser bruyamment le temps vide, vacant, vacances à outrance). Le lieu influe, sans doute. Les maîtres du lieu aussi.

Nuit. Devant ma machine (et Schubert en sourdine), porte ouverte, quelques voix au-dehors, quelqu'un passe avec son chien, plus tard repasse. Si rare que des présences proches ne me paraissent pas intrusion, ne s'immiscent pas dans mes mots, ne me rentrent pas dans le crâne.

Après une rapide relecture, depuis le début, de ce texte : comme ces lignes sont vides d'humains ou presque... Je pense au livre de Stevenson, sa promenade en Cévennes à dos d'âne. Lui a l'excuse d'en croiser peu – d'humains. Impression, à sa lecture, d'un désert parsemé de deux trois rencontres.

Dans mon cas, est-ce l'excuse inverse : il y en aurait vite trop ? Et tous – ou presque – trop pressés ?

« Tant de gens arpentent les chemins et si peu voyagent, ou, si vous l'aimez mieux, tant de gens voyagent et si peu se donnent la peine de regarder ; semblables aux simulacres de l'écriture, qui ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient point, [...] l'art de voyager pour eux n'est autre chose que l'art de semer leur argent dans les hôtelleries, pour dire ensuite, fastueusement, dans les cercles, qu'ils ont voyagé : c'est très mal qu'ils s'expriment ; ils devraient dire simplement qu'ils ont couru du pays (8). »

Par quel glissement ? (qu'importe) : Sortie de la prison de La Santé où j'avais assisté à une pièce de théâtre (un Brecht, je crois) jouée par des détenus. Invité là par une amie comédienne qui tenait (le ? ou) l'un des rôles féminins, et le metteur en scène qui, lui aussi, venait du dehors. Je passe sur le type d'écoute – je veux dire l'intensité –, l'attention du public (quasiment tous des détenus). Je passe sur la présence en fond de salle beaucoup trop bruyante (entrées-sorties, et surtout talkies-walkies) des gardiens donnant clairement le senti-

ment que, si cela ne tenait qu'à eux, ce genre de cadeau ne serait pas offert aux détenus. (Et plus généralement je passe sur ce quelque chose d'irrespirable qu'entraîne tout lieu clos, ici d'enfermement, la promiscuité, tant d'énergies entassées qui se retiennent, se contiennent, densité palpable... « à couper au couteau ».)

Pour en arriver au moment où nous – j'étais accompagné d'une amie écrivain – allons saluer les comédiens après le spectacle. Forte émotion (c'était la dernière) et grande tenue de leur part, c'est-à-dire retenue. Jusqu'à faire taire l'un d'eux qui voulait évoquer son cas personnel : *Ce n'est pas le moment...* Et puis quand nous partons, pudiquement mais avec insistance : *Merçi d'être venus...* Et puis : *Bonne soirée*, à nous qui ressortions.

Pour en arriver surtout (c'est là où je voulais en venir) au choc que nous causa, en contraste, l'ambiance qui régnait dans le bistrot tout proche où nous allâmes, sitôt sortis. C'était l'heure de fin de journée, de l'apéro. Bistrot plein, agité, bruyant sinon gueulant. Impression (je n'invente rien ou bien nous fûmes deux à l'inventer) d'une sauvagerie en regard de ceux que nous venions de quitter. Comme si, ici, rien n'obligeait à avoir de la tenue. Pourceaux bruyants, nez dans la mousse de leur bière, en liberté conditionnée.

P.S. Dire si peu – que cela – du lieu prison... Il se trouve que revoyant ces lignes pour corrections, je suis en train de lire *Fragmentation d'un lieu commun* (9).

Délicatesse : F., qui veille et veillera tous ces mois à mes différents points de chute et à ma bonne installation, me fait déposer une petite lampe de travail, la même que chez moi, que je n'aurai donc pas, à chaque fois, à transborder.

Mardi 12 août

Chaleur toujours. Conseil que l'on me donne pour lire au frais : m'installer dans la chapelle. Les chaises ne manquent pas, empilées le long des murs, j'y suis seul. Au-dessus de ma tête, voilages blancs tendus, vestiges d'une exposition. Luxe qu'un tel espace.

J'étais déjà monté ici avant de savoir que j'y logerais et avais fait

demi-tour à la première enceinte. Verdict : trop de pierres entassées à des fins de guerre, de défense. Et sur-verdict : l'essence du fort est le blockhaus, sa version béton-ferraillé – verrues de certaines plages et dunes – réduite à sa plus fonctionnelle expression.

Souvenir parenthèse : ce qui me reste de la vision du krach des chevaliers – en Syrie je crois – cathédrale guerrière laissée par les Croisés. L'Occident érigé, campé en remparts et meurtrières. Il est vrai qu'on a fait et qu'on fait, depuis, bien plus laid. Version barbelée – et mines et radars – que sont les bases.

Amusant que le terme « gothique » pour parler des cathédrales date de la Renaissance. Terme tout péjoratif (ai-je cru comprendre), œuvres de Goths, de barbares... Allaient-ils jusqu'à parler de « gros tas de pierres indigeste » ?

11 h 20, tout est si silencieux que je me dis *ils ont dû désertier l'endroit sans m'avertir*, et je vais vérifier... Dans la grande cour (l'esplanade) un homme écrit dehors, un enfant joue... beaucoup sans doute dedans, sérieuse chaleur, d'autres en excursion sans que j'aie entendu le moteur des voitures.

Je finis la lecture de Conrad, *Au Cœur des ténèbres*, puis lis l'intro du traducteur, J.-J. Mayoux (10) : « Conrad doit pouvoir se mettre dans une sorte d'état second pour que l'écriture bouge, avance... »

J. Conrad : « *Mon propos est avant tout de vous faire voir.* »

J. Conrad (répondant à une critique concernant *L'Avant-Poste*) : « ... je n'ai pas de jugement, au sens artistique. La chose s'écrit toute seule, et elle vous plaît. Elle se met en forme et ça peut aller. Mais quand moi je veux écrire... »

Un autre texte, *The Rescuer* (qui deviendra 23 ans après *The Rescue*) tombe constamment en panne. Il « ne peut pas mettre une phrase devant l'autre ». Il sait quoi écrire mais ne peut l'écrire. « *J'ai perdu tout sens de la forme...* » Il ne parvient pas à voir ses images, et comme il le dira, c'est de l'image qu'il part, c'est l'image qui le soutient.

Mayoux : « ...le miracle, l'émerveillement qui doit être avant toute chose celui de l'écriture à l'œuvre... »

À propos de *Au cœur des ténèbres*, je cherche, sans le retrouver,

quelque chose qu'il me semble avoir lu en rapport avec le songe, qui prend là allure de cauchemar. Thème du songe qui – je le découvre par cette lecture – me taraude pour mon R6.

Conrad : « ... *la création, c'est l'énergie nerveuse convertie en phrases...* »

Noir sur blanc ce que je ne cesse de me remâcher (... *la création c'est l'énergie convertie en... Mais quand moi je veux écrire... J'ai perdu tout sens de la forme...*) Mais voyons, bien sûr !... Quel temps perds-tu à sans cesse t'en convaincre et t'en reconvaincre. Comme si tu demeurais toujours au bord. Un pied dehors, un pied dedans.

Et se réveille, se réactive, mon récurrent procès de la tiédeur et de l'imposture. Et dégoût à la clé.

Il fera encore chaud aujourd'hui.

Mercredi 13 août

Un petit air passait dans la ruelle devant chez moi vers 7 h 30, mais c'est fini.

Après-midi. En roulant vers la forêt de Joux, émission de jazz à la radio. Il est question d'un pianiste qui, avant de commencer à jouer, glisse au public : « *C'est moi (ou : ce n'est que moi) qui suis au piano, mais Dieu est dans la salle.* »

Forêt de Joux. Pour le visiteur, le touriste appliqué : des lieux-dits, des étapes, des stations fléchées, pancartées. Par exemple « le sapin Président ». Très grand il est vrai, et le vide autour de lui, vaste clairière. Un panneau explique son nom. Les passagers des voitures, garées dans l'allée proche, défilent, regardent un peu, s'assoient ou non sur les bancs, et photos. Photos. Se reculer pour la prendre, chercher l'angle, et clic, photo.

Prendre, non pas son temps, mais photo. Mettre en boîte, conserver quelque chose, photo. Comme rentabilisation. Comme : *n'être pas venu pour rien*. Comme : *on aura quelque chose à montrer*. De toute façon, quant à moi, pas d'émotion particulière devant ce sapin : grand truc droit et haut à classer dans un livre des records.

D'ailleurs la forêt est une question d'imprégnation, d'ambiance, de

climat, de cheminement sous couvert. Pas de recul, de point de vue, de belvédère pour la saisir, photo.

Lectures ou relectures en vrac qui ont quelque chose à voir avec mon R6. À voir directement (affaire de thématique) : Dante, début de la *Divine Comédie, l'Enfer*, et un tour du côté du mythe d'Orphée. Et puis pioché au flair : *L'Âu cœur des ténèbres* donc, Chrétien de Troyes, Aristophane. (et, pour bain de jouvence un peu de *Mille et une nuits*, l'une des plus grandes leçons, de surcroît réjouissante, de littérature).

Lus comme des aiguillons, des provocations, des mises en demeure à aller là où l'on sent qu'il faut aller, je tête à leur liberté. Même, et surtout, si ça (mon R6) paraît sans forme encore envisageable. Si ça paraît impossible de mettre ceci et cela en même temps (comme un même qui voudrait tout). Mais avec l'intuition cette fois que c'est de l'entrechoquement de ces impossibles que va naître le ton, celui que je ne connais pas encore, mais qui me fait déjà dire non à mes premiers essais – galops d'essai – trop confinés. Écrire comme respirer plus large.

Oser un certain type de regard qui me paraît par trop naïf d'abord. Oser faire confiance à des images dont je ne sais d'où elles viennent. Les noter « brut », « nature » plutôt que les embrigader tout de suite dans une narration plausible. Les laisser travailler, me travailler, s'm'impressionner.

Toujours la même affaire : la tentation (sécuritaire) de la charrue avant les bœufs. Rechigner avant le plongeon, l'entrée en matière (et impression, d'abord, d'involution, de régression). Répugner à patauger, perdre pied, avant que commence à émerger quelque chose qui rejoigne un tant soit peu l'intuition, le rêve que j'ai de ce roman.

Mon dieu, l'impatience... la non-confiance au temps, et au travail qui se fait de mûrissement à l'ombre, dans une zone où l'analyse, le désir de maîtrise, les références, etc. sont congédiées, tels des outils inappropriés, sinon des freins ou parfois même des fossoyeurs de cette fragile chose naissante. Au prétexte (toujours le même) : *Cela ne ressemble, et donc ne ressemblera, à rien.*

Alors *que cela ne ressemble à rien* est peut-être le seul garant d'une chose un peu neuve, et un peu proche de soi, à venir.

Jedi 14 août

Promesse d'orage, nuages compris, et finalement non. Ça a tiré beaucoup plus loin.

Petit tour sur les remparts. Les planqués du fort au balcon. *Comment ça va en bas ?...* Salins, d'ici, ville-jouet. Et petites voitures comme roulant toutes seules pour animer la maquette.

À propos des remparts, quelques lignes écrites par quelqu'un qui était, lui, en résidence surveillée au Saint-André (ne pas oublier que les deux forts de Salins eurent aussi, siècle après siècle, fonction de prison, et pas toujours, comme c'est le cas ici, des plus douces) :

« Une partie du rempart est plantée d'une allée de beaux tilleuls formant en été une promenade agréable. Comment t'oublier, cher ombrage ! Souvent j'ai marché sous ta voûte verdoyante, rêvant à mon malheureux sort et à celui de mes compagnons d'infortune. Les gais habitants de l'air jouaient librement dans ton feuillage... » (11)

Rien à retoucher. Les oiseaux, jouent toujours librement dans le feuillage. Juste ajouter au décor les voitures garées sous les arbres, parking.

Vendredi 15 août

Ce qui taraude, me taraude (ah, l'arriviste) en écriture : jusqu'où je ne serai pas allé (partant de moi, entendons-nous).

Premier matin avec ce que l'on peut appeler de la fraîcheur. Elle prend tout son temps pour entrer dans la pièce. Avoir un éternuement fait plaisir. Comme s'il y avait si longtemps que...

Comment cette période de chaleur, exceptionnelle pour nous, fait éprouver, ressentir, pressentir ce que serait une modification du climat : ciel égal, jour après jour, murs au soir blindés de chaleur, descente lente de l'astre sur plaine immobile qui ne retient même plus son souffle, quête d'un semblant d'air, même chaud,

feuilles déjà grillées qui cliquètent, monnaie jaune, rouille, cérémonial de l'ombre à préserver dès le matin dans les maisons, le même cérémonial, mais quasiment en vain, dans de nombreux appartements, et le regard sur l'eau, qui change, une rivière, un ru, un étang, l'expression « climat tempéré » reprenant du sens (contraire : « excessif »).



Nuit 6 au 7 septembre

Pluie sur l'autoroute, à presque s'arrêter. Salins mouillé, détrempé, de nuit. Par l'effet de l'obscurité et des brumes masquant la pente, le Belin éclairé comme suspendu dans l'air.

Arrivée au Saint-André, gros toutou sage nous attendant. Comme promis, les murs ont encore en réserve de la chaleur du mois d'août.

Dimanche 7 septembre

Couplet du jour : *À nous enfants de l'a pa thie hi heu !* etc. et le refrain : *Ô brame, citoyen !*

Cour, esplanade du fort, quasiment vide et, cette fois, pour nous tout seuls... luxe... Cela continue à me chiffonner que quelque chose de militaire puisse avoir une telle harmonie.

Je pense à la chanson *Bagnard au bain de Vauban / dans l'île de Ré j'mange du pain noir / et dans mes murs blancs, dans l'île de Ré...* Et puis plus loin : *Bagnard, le temps qui tend sa longe / dans l'île de Ré avec ses poux / le temps te ronge dans l'île de Ré...* Et le refrain : *Merde à Vauban* (12).

Oui oui, quoi qu'il en soit : Merde à Vauban.

Lundi 8 septembre

Pour Noé, visite aux veaux fraîchement nés de la ferme Saint-André au moment du biberon (car les mères ne doivent pas oublier

de continuer à produire, comté oblige). Occasion de me rappeler, en les voyant sur leurs pattes quasiment sitôt nés, que le petit d'humain est le seul mammifère venant au monde inachevé. Question de proportion de crâne, paraît-il, qui après ne passerait plus. Que de temps avant qu'il se mette debout... Le petit d'humain se finit, s'achève au grand air.

Mardi 9 septembre

Le temps se répare peu à peu. J'imagine en hiver ce lieu comme un accroche-brumes. Cherchez, si vous y montez, la superbe photo (agrandie) de l'esplanade sous la neige.

Ressasse dans ma tête (au réveil surtout) la première phrase de R6, comme l'on mâchonne ou rumine. Il faudrait qu'elle porte tout... (maladie infantile?... pas seulement...). Que du moins elle donne l'impulsion, qu'elle donne le « la », qu'elle traduise en rythme et durée et teneur, l'énergie et l'impression de grouillement (assez joyeux, d'ailleurs) que je pressens, dont j'ai l'intuition, que j'entends parfois résonner. Comme un chahut derrière une porte encore close.

Comment parler à d'autres, à un public ? Rater, dès la première phrase, quelque chose, pour m'installer dans une parole où je pourrai faire des allers retours, chercher mes mots, suspendre, tâtonner à vue.

On t'a aimé pour ce livre-là, continue dans cette veine, ne nous déroute pas... laissent entendre certains lecteurs.

De la création au façonnage d'un produit, il n'y a qu'un faux pas ?

Jedi 11 septembre

Au Saint-André, sur le rempart, on est plus haut parfois que le faucon ou que la buse en chasse, on l'observe dans son dos.

Formule du jour : *Valeurs crottées en bourse*. Et puis (appel d'offre) trouver de toute urgence un autre mot pour dire la valeur qui n'est pas matérielle.

Le Belin est plus chaotique que le Saint-André. Fait de pans et de

broc, s'agrippant tant bien que mal à la roche, et en cela il ne manque pas d'allure.

Atelier d'écriture, l'an dernier, un élève d'une classe de quatrième à qui je proposais la rédaction de légendes d'images (lesquelles images devaient naître des mots) : « *Enfant regardant la télévision pendant que ses parents se battent.* »

Vendredi 12 septembre

Tout faux derrière, et quoi devant ?

Chemin, près du fort Saint-André, menant à une ferme qui n'est plus habitée depuis trois ans. Avant d'y arriver, dans une prairie : un peloton de biquettes partant au galop en nous entendant approcher, pour aller se réfugier dans la pente boisée. N'étaient leurs clochettes, on les dirait sauvages. La ferme s'appelle La Pelouse. Et du chemin qui y mène, en tournant la tête vers la gauche : le couloir de Pretin, ainsi que les crêtes qui le bordent (que l'on surplombe légèrement, il me semble) avec vestige d'un château et l'hypothétique champ de bataille d'Alésia...

Amusant de penser que plusieurs régions se disputent le site d'Alésia. Mais surprenant pour moi est d'apprendre que les documents relatant les guerres de César en Gaule ne permettent pas de situer précisément Alésia (il y en avait, crois-je comprendre, plusieurs). Sans doute était-ce si évident alors.

Samedi 13 septembre

À chaque texte, dans l'obligation de me dire : c'est le dernier, demande lui tout. Pas de stratégie possible, de planification.

Mettre en gerbe. Belle image.

Fort : lieu d'attente. *Viens me dénicher ici, si tu peux...*

Route qui descend du fort, au sortir du bois, forcément on ralentit : *c'est quand même beau, la combe en dessous...*

Comme ça, pour rien : mise à la négative de formules d'usage courant lorsqu'on se sent pris en faute sans que l'on sache au juste

pourquoi : *Qu'est-ce que je n'ai pas fait, encore ?... Ou bien : Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que je n'ai pas dit ?...*

La seule tombe digne de ce nom demeure, jusqu'à preuve du contraire, la mémoire.

Dimanche 14 septembre

Juste avant de sortir du fort : paysage se découpant dans le porche. Les paysages sont une affaire d'encadrement et de perspective (premier plan, second plan, et cetera). Vermeer. Encadrement : condition de l'image. Mise en regard, en relation.

En écriture, comment ne pas s'appesantir ? Trop dire tue, recouvre, étouffe ce que l'on veut dire. *Voilà, tout est dit... et rien n'est dit...* L'une de mes obsessions. Sinon, sensation de m'embourber. Trouver le pas de danse qui permet d'approcher, reculer, tourner autour, l'air de rien (ce serait cela, le style). Toute phrase devrait rester suspendue, prolongée par le blanc, le silence, prolongée par le lecteur. Toute phrase devrait avoir l'air de s'excuser (oh, très légèrement aussi) d'avoir déjà utilisé tant de mots, d'avoir fait déjà tant de bruit.

Un texte est toujours en dualité. Par exemple avec le silence, par quoi il existe. Par exemple, avec sa fin, par quoi il se tend, contre quoi il se bat ou vers quoi il aspire. Ou par exemple aussi avec un second thème parallèle, l'un venant faire écho à l'autre, lui donnant, par contraste, relief. Comme je le tente ici, encore que pas vraiment satisfaisant. Il n'en demeure pas moins qu'on ne lirait pas de la même manière *En écriture, comment ne pas s'appesantir ?...* s'il n'y avait eu au-dessus *Quittant le fort, paysage se découpant dans le porche...*

Affaire de mise en perspective, en scène. Deuil de l'écriture absolue, qui prétendrait atteindre, dire, le cœur du cœur du cœur et cetera, la vérité pure et dure. Deuil de l'écriture frontale. Plus ce que je veux évoquer est chargé, plus il faut l'aborder par la bande, l'air de pas grand-chose, de ne pas y toucher. Ou l'air de regarder ailleurs.



Mercredi 17 septembre

Réintégré Grange-Cavaroz. Où j'ai donc en ligne de mire, d'horizon, le Saint-André où je logeais la semaine dernière. Et voilà, je ne suis plus dedans. Les lieux influent. J'éprouve autrement, là-haut ou ici. Première évidence : là-haut est un lieu clos, fermé de pierres sur lui-même. Ici est ouvert, installé sur un flanc, donnant à contempler sans avoir besoin de passer la tête au-dessus des remparts.

De l'autre côté de la route, un tracteur tourne et retourne (la terre).

Tranquille sortie d'été. L'immobilité d'un octobre qui aurait encore des douceurs de fin d'août.

Soir, rougeoiement, à gauche, dans le creux de Pretin. Et sur la droite, les derniers rayons s'accrochent aux flancs du Poupet. Puis la montagne éteinte devient silhouette. Plus sombre sur du sombre.

Me vient souvent aux lèvres ici (air compris) ce passage d'une chanson de Brassens, « *C'est pas un lieu commun, celui de leur naissance-an an-ce...* » Quel en est le titre, déjà ?

Face au miroir : *Qu'est-ce que t'as à faire cette tête ?... Ou bien : Quoi, tu ne m'as jamais vu ?*

Passage au miroir (soit forcé : rasage, soit surpris par lui) d'instinct on rectifie, on s'arrange. Si les muscles du faciès pouvaient parler, en rirais-je ? L'antidote, le dépassement de cette mauvaise pantomime : l'autportrait. Rembrandt, pour ne nommer que lui.

Jeudi 18 septembre

Trop remuant en ce moment, trop dispersant, allers retours et sollicitations, rythme trop haché, pas de quotidien d'écriture

Après coupure, retrouver le « sentiment » du texte R6. Il est là. Me sens de nouveau lié à lui. Termes amoureux, oui. Difficile à traduire. Il n'est pas mort, il vit. Ce qui n'est pas mort, en fait, c'est le lien de lui à moi. Moi qui, pour tout dire, me sens revivre grâce à lui.

Redébarquer ici. Que se réinstalle d'abord la vacuité. Accepter de re-entrer dans un temps non comptable, non rentable. Faire tomber la hâte. Baisser les bras. Pour avoir de nouveau accès à... la source

(mot trop chargé symboliquement, prière d'envisager un filet d'eau qui perlerait...). La parole d'en dessous. Elle était en fait toujours là. Moi seul m'en étais éloigné, coupé.

Impression parfois que sa cuisine intérieure, rumination, etc., a quelque chose d'une salle des machines en constant fonctionnement, mais que l'on réentend soudain. Et je pense à la saline, franchir une petite porte, grand escalier, et l'on découvre cette machinerie souterraine. *Tiens, c'était là, on ne s'en doutait pas.* Ou plutôt : *Ah, j'avais oublié que c'était là.*

Vendredi 19 septembre

Temps toujours irréprochable. Ces paysages sont théâtraux, déjà tout composés, tout peints.

Je pense à une autre nature théâtrale, les Landes, alors qu'apparemment monotone. Rideaux successifs des pins d'âge différents, troués parfois des parcelles récemment coupées. La façon dont la lumière traverse, et cetera. Et ces espaces où sont les fermes, bordées comme rideaux de fond de scène, des pins. Sans compter l'intimité, le feutré que procure, sous les pas, le sable. Difficile à évoquer.

Chemin montant au plateau depuis Grange-Cavaroz. L'eau d'une source murmure. Dans le bois avant de déboucher sur le plateau, froufrou d'ailes d'oiseaux. Je monte toujours trop vite pour commencer. Ralentir, trouver le pas du chameau, sorte de lenteur très régulière où les jambes semblent se mouvoir seules, sans effort.

Comment n'ai-je pas fait plus tôt le rapprochement entre cette région et celle du causse Sauveterre, en Lozère (où je me suis niché dix ans) ? À la différence qu'ici c'est vert, tandis que sur le causse la terre est rare, la pierre affleure comme un dallage. Mais les mêmes murets et la même douceur, la même tendresse du calcaire.

Sur le plateau, près d'Ivory, sur le bord de la route (suis à pied) : champ de maïs qui a été coupé. Mais mince rideau – ou pinceau – de plants épargnés (la machine a dû les oublier) : comme une rangée, une file de vieilles dames aux habits couleur sable et trop amples (les feuilles retombantes). N'y aurais pas prêté attention si un vent doux

ne leur avait fait jouer, à mon passage, une musique d'eau, cliquetis de feuilles proche d'un ruissellement.

Cris, au-dessus, dans les aigus, des buses.

Dire : *c'est beau*, le redire, et puis ne plus rien dire. Panique à bord, ce besoin de mettre des mots pour retenir, se sentir exister.

Me rappelle, sur le causse justement, du sentiment parfois d'immense découragement (sorte de détresse intérieure) à devoir éprouver, un point c'est tout. Non... pas « un point c'est tout », je comprends à l'instant que le vrai découragement tenait à ce que moi, le débordant de mots (qui ne trouvait pas à les mettre encore sur la page) faisais l'expérience des limites des mots avant d'avoir commencé à écrire.

Suite de ma promenade. Combes et vallées animées, présence des bêtes. *A contrario*, le silence de certaines campagnes, par exemple à blé, un point c'est tout.

Fiction : à quand les vaches à paysage ? puis les vaches plastique ? puis des panneaux-photos rappelant ce qu'était ce paysage du temps où il vivait ? De toute façon, on roule toujours dans du souvenir.

Sur la route du côté de Chilly, Ivory, ce coin-là, (en voiture cette fois) à l'heure de rentrée des troupeaux, slalomer patiemment à deux à l'heure entre les vaches. Le flanc de l'une d'elles fait reclaquer mon rétroviseur.

Samedi 20 septembre

Salins fête du livre. Salle Notre-Dame, au transept, tourner à droite vers 16 heures : des poètes ; lectures. Bertrand Degott, une façon de lire qui brise ses vers réguliers sur la page, une lenteur de lecture qui prend appui sur les sons « ... ça m'aide à chahuter la mort... », « j'essaie ma papauté sur les silences de l'été... »

François Migeot, *Cantate de l'exil* : « ...dans les fouilles d'une vie qui désespère d'un fond... », « ... le fond du paysage usé jusqu'à la corde... », « le temps saigne dans les artères où j'avance... »

Quelque chose à voir avec la forme musicale « variation », reprises de phrases avec, selon, un glissement, par exemple, du pronom per-

sonnel, du « je » au « tu », lesquelles reprises brisent la linéarité de la progression du texte et modifient mon écoute. Ce n'est plus : *voilà, il a dit cela et maintenant il dit cela*. Je ne guette plus la progression du sens. Une certaine forme de rationalité (tenir le fil, saisir le sens) baisse les bras. Cela fonctionne alors davantage par imprégnation, par blocs de sons sensibles qui viennent et reviennent, un peu comme les vaguelettes sur la grève, à la fois toujours et jamais la même. Ouvre peut-être la voie plus vite au sentiment du texte, et, éventuellement, pas de mots pour se le formuler. Qu'importe, ou plutôt tant mieux.

Décidément, dans un texte, c'est la forme qui pense.

Jacques Moulin, une façon d'alléger, tant par l'intonation, que par les deux trois mots situant ses recueils, d'ôter la fausse gravité. Pudeur.

« *sept peupliers montent mon regard...* », « *J'ai pris racine dans ses yeux jusqu'à la cassure tant la paroi du regard conduit à s'abîmer...* », « *Mes lèvres fondent à te dire* ».

Livres, fête du livre... Le danger qu'était la chose imprimée...

Je pense à Faust. À l'origine du mythe de Faust (et non ce qu'en fit, Goethe, arbre qui cache la forêt) contemporain de la naissance de l'imprimerie. D'abord un personnage historique dont on garde quelques traces, mi-charlatan, mi-magicien, mort dans des circonstances douteuses (sulfureuses ?). Puis naît et se propage une légende dans laquelle on attribue à Faust des tas d'exploits et de prodiges accomplis grâce à l'aide de son diable, Méphistophélès, avec qui il a pactisé. Succès populaire. Nombreuses versions de cette légende. Un des premiers best-seller d'imprimerie, avec la Bible.

Christopher Marlowe, dramaturge, contemporain de Shakespeare, s'empare de la traduction anglaise (qui arrive très vite, imprimée...), et écrit *La Tragique Histoire du docteur Faust*. Faust, après avoir signé, a la trouille au ventre, au point de gâcher finalement les vingt-quatre années qui lui sont offertes où, avec l'aide de Méphisto, *tout est permis* sinon revenir en arrière, briser le pacte, se repentir. Et donc le tourment, l'enfer garanti à domicile (Méphisto loge chez lui et l'a toujours à l'œil, le tient, quitte à se changer en femme pour lui faire parfois « oublier »).

Pour m'en tenir... à mon propos, on voit combien Marlowe relaie cette idée (ou plutôt crainte obscure) que le livre est danger (est péché). D'abord lorsque Faust jeune, personnage brillant, grosse tête multi-diplômée mais déçu des limites que lui offrent ses savoirs, décide de se tourner vers la magie. Les interlocuteurs qu'il rencontre ne lui disent pas : *Il faut faire ainsi, on va te montrer* (pour entrer en contact avec Méphistophélès). Non, ils lui disent : *Prends ces livres* (sous-entendu : mode d'emploi, tout y est).

Et puis surtout, quand les vingt-quatre années sont, si j'ose dire, « pliées », que vient la dernière heure (celle où Méphisto va empocher l'âme du client), Faust, dans un monologue de bête traquée, s'en prend à ceux qui l'ont fait naître, et puis, non !... s'en prend à lui-même, et puis supplie l'océan de l'accueillir, de le cacher, goutte d'eau parmi les gouttes d'eau, et puis supplie le désert de le cacher, grain de sable parmi les grains de sable, et puis – c'est l'heure – voyant s'entrouvrir les portes de l'enfer, ses derniers mots, ses tout derniers mots sont : « *Ah, Méphistophélès, je vais brûler mes livres* »...

Le livre est la chose difficilement contrôlable par le pouvoir (les pouvoirs), la chose de soi à soi. La chose du libre arbitre. Et la chose qui, à l'occasion, tout comme la parole, peut circuler sous le manteau et se lire sous cape. La transmission a désormais un intermédiaire, mais – diablerie – c'est un objet, et un objet multipliable à l'identique (sans doute le premier vrai produit industriel). Et – diablerie encore, sinon pire – un objet comme dépositaire, comme eau dormante, qui se met, se remet à vivre, à s'animer, à propager son esprit (s'il en recèle un, bien sûr) à chaque fois que quelqu'un l'ouvre et commet l'acte de lire. Bombe à multi-retardement.

Michel Vernus me parle de ces « missions » qui, au XVIII^e siècle, sillonnaient la Franche-Comté. (Avoir à l'esprit qu'à partir du XVI^e cette province était considérée comme le cordon sanitaire, le bastion catholique face au protestantisme, calvinistes à Genève, luthériens à Montbéliard.) Et donc imaginer, à Salins par exemple, l'arrivée d'une de ces missions. Une douzaine de prêtres de choc. Pratiques religieuses intensives. On confesse et distribue la communion à tour de bras. On organise des réunions. On entre dans les maisons pour

voir si les livres de prière et les objets de piété sont en bonne place. On dénonce. On brûle des livres (les non-conformes, et ne pas oublier qu'un nouveau danger pointe : l'esprit des Lumières). Certaines personnes, sous la pression, viennent d'elles-mêmes jeter leurs livres dans le feu. Il y en eut parmi elles, je veux le croire, qui, laissant passer l'orage, en profitaient pour faire le tri, livrant aux flammes des volumes anodins pour n'en cacher que mieux les interdits, les licencieux.

Dimanche 21 septembre

Ce n'est pas une année à noix.

Depuis l'orée du bois dominant la petite route menant à la Grange-Salgret : ombres de la cime des pins sur une prairie en pente.

Obstiné, je continue à chercher la clé de ces paysages. Au mieux une liste de choses, d'aspects, de détails, mis bout à bout mais sans former un tout. Sans dire, au fond, ce qui opère lorsque l'on s'y promène et que l'on est si souvent tenu de s'arrêter, de regarder.

La création est dangereuse. En ce sens qu'elle déjoue, contourne, décale, pour parvenir – encore et toujours – à dire et à montrer, non pas « en vérité » mais en vie. Course en tête incessante avec l'ordre établi, récupérateur, codificateur et marchand.

Automne suspendu. Et à chaque fois, sans doute du fait de l'immobilisme, sentiment d'une éternité mais qui peut basculer d'un coup. M'en souvient d'un – automne – sur le causse : le gris du calcaire, tout aussi grillé que l'herbe rare poussant entre, ou le gris rouille éteint des petites feuilles d'ormeaux, gris brun au point que les brebis, elles-mêmes bougeant très peu, n'étaient pas au premier coup d'œil repérables, sinon par la cloche au cou de celles menant le troupeau. Cela à l'identique semaine après semaine. Puis un matin, sans crier gare, sans pluie intermédiaire ni vent : la neige.

Lundi 22 septembre

Chambre 18 à l'hôtel R., (à l'ancienne, comme je les aime), dans Besançon, la glycine va bientôt tordre le fer de la balustrade du bal-

con. Comment parler du vent qui se fait entendre ici ce soir ? À double voix, l'une dans les arbres du jardin clos, l'autre proche d'un hurllement en herbe, *mezza voce*, par le jeu des murs et courettes qui tiennent lieu d'anche ou de sifflet.

30 janvier 1915, Kafka, journal : « *La vieille incapacité. J'ai cessé d'écrire depuis dix jours à peine et déjà, je suis mis au rebut. Je me trouve une fois de plus à la veille de terribles efforts. Il va falloir que je plonge, littéralement, et que je sombre plus vite que ce qui sombrera devant moi* (13). »

Mardi 23 septembre

Fin de l'automne, ou interruption. *Tiens, il pleut, tiens, ça s'est rafraîchi, tiens, on range les sandales.* Au retour de Besançon sur Salins, les crêtes ornées de nappes de brumes, à la japonaise (estampe).

Rentabilisation de l'art. Y'a intérêt. Par trop scandaleux sinon. Allez hop, on démine, et puis l'on fait rentrer dans le circuit. Vincent, tes tournesols décorent les living-rooms, juste au-dessus de la télé. En soi, sincèrement, je m'en fous. Mais en lisant tes lettres, songer à l'état dans lequel tu ne pouvais qu'être (étant qui tu étais, et le vivant en brave) pour peindre, en regard de ceux qui, en fait, ne te regardent pas et prennent tes fleurs pour motifs de quasi-papier peint. Et encore, de cela, sincèrement je me fous. Mais c'est « l'écart » qui me laisse songeur.

Dans mes arrière-cuisines (de tête) : courir au gré de ce texte pour déboucher prêt, à point, et en désir de lui, sur mon R6. Très difficile de noter ce genre de chose, de mettre en mots quelque chose d'aussi fugitif, qui vous traverse sans mots, fait d'intuition et d'une sorte d'émotion intérieure, de « sentiment » (j'en pince trop pour ce mot en ce moment, attention, à toutes les sauces). Et pour être complet, sitôt ressenti cela, constater (comme une évidence, du genre : *Mais voyons, il en est toujours ainsi !...*) que c'est parce que je m'installe enfin davantage dans ce texte, que l'autre, R6, se nourrit à l'ombre tout en lançant de petits signes : *Allez, vas-y, mais grouille, qu'on en découse bientôt.*

Nota benêt. Par fétichisme, ne peux rien dire ici de la thématique, des images.

De par cela je constate la différence entre un journal (usage interne, écrit sous aucun autre œil que le mien) et ce texte, qui emprunte à la forme du journal mais qui a d'autres yeux potentiels, il sera édité.

Et à propos de la commande. Tout texte est une commande, fût-elle de soi à soi (j'ai envie dire « un pacte »). Ce texte-ci est la trace d'une résidence que j'ai acceptée (règle du jeu à la clé, que d'ailleurs j'ai proposée). La question est : comment faire mienne la contrainte ? Risque sinon : texte au rabais.

Mercredi 24 septembre

Aube, j'aime ces moments. Plus précieux, dirait-on. Et toujours un peu cette impression d'être un spectateur clandestin de la venue du jour.

Vu d'ici, (perchoir de Grange-Cavaroz) dans le creux à droite du Poupet, lac de nuages – dont des lambeaux, qui s'en détachent, se laissent glisser paresseusement dans la vallée – qui paraissent rassemblés là comme de lents pachydermes célestes (les vaches des dieux). Blanc diaphane sur le dessus quand le soleil commence à les caresser. Certains maintenant – il a pu se passer une heure – se scindant du groupe, se mettent à défiler le long des flancs du Poupet.

Menu du jour : soleil fouetté de vent, l'état de grâce s'éloigne, merci quand même.

Milieu du jour, le vent s'énerve et les corneilles dansent. Figure classique : la feuille morte.

Vers quinze heures trente, ne suis pas sorti encore. *Va faire un tour, c'est un ordre.* Renouveler les impressions. Croiser la tête de deux trois humains. Sinon soirée risquant de s'étioler quand la fatigue n'est que nerveuse.

Jedi 25 septembre

Hier sur la route de Nans (en fait destination Ornans pour un signe à Courbet et aux canards sur la Loue), soleil de 16 h 30 donc

déjà déclinant (... que ces choses sont difficiles à évoquer... mais bon...) venant sur ma gauche déposer des taches de lumière, tout comme des ronds de projecteurs, sur les troncs des pins.

Envie de dire, faute de mieux : très bon éclairagiste... Comme d'ailleurs envie de dire, au spectacle des prairies en pentes, creux et rondeurs – et de leur vert si vif, si intense – que bordent avec des courbes, à la façon des parcs à l'anglaise, les lisières de hauts arbres où se mêlent feuillus et conifères, envie donc de dire, faute de mieux encore : très bon paysagiste, décidément.

Gustave Courbet, pas de chance pour moi, cette fois, votre maison est pleine et bien gardée, pour cause d'une exposition temporaire, thème : « Le Nu », et en prime, tout en haut, paysages d'ici, avec des vaches, beaucoup de vaches. On a fait de la place, du rangement pour l'occasion et il m'a semblé (mais je me méfie de ce que je vois ou plutôt ne vois pas) ne pas retrouver beaucoup de traces de votre période « Commune de Paris », la « sale Histoire » que nos manuels scolaires taisent ou bredouillent si mal.

Je vous aime pour cela, et pour, entre autres, votre *Origine du monde* que cette exposition voulut sottement érotiser. Je vous aime moins pour vos impressionnants tableaux annonçant, qu'on le veuille ou non, le réalisme socialiste. Décidément, il n'y a rien qui ne doive échapper à la marmite, au creuset de la création. Même si l'intention, si le message est noble, les jeter dans la marmite aussi. Je pense à certains Goya, je pense à Guernica.

Vendredi 26 septembre

Petit matin, les vaches comme émergeant peu à peu du paysage (celles qui ont dormi dehors, bien sûr ; ne sont-ce pas les génisses ?) de par leur lenteur et cette façon qu'elles ont, couchées, de faire corps avec la terre. (Cette même impression, un autre petit matin, en pays basque.)

Ma discipline minimum : prendre note à mesure, saisir les mots comme ils se proposent en tout premier. Ne suis pas content de mon travail.

Jour de départ. Je remballe et, coup classique : il suffit que j'aie fermé la machine pour que des phrases viennent, s'enchaînent, se bousculent.

Un côté interne, pensionnaire qui, le vendredi, s'apprête à rentrer.

Sur la route (l'autoroute du retour) en traversant l'Aube, ces coins-là. Il y a longtemps que le vert quasi magique d'autour de Salins a disparu. Parfois tout un flanc de colline d'une seule parcelle, labouré, peigné par le même tracteur. On ne le voit pas, on voit le nuage de poussière de terre qu'il soulève. Pas un arbre à l'horizon. Même plus de bosquets ou petit bois en crête, non, rien que l'immense tapis gris blanc (silex oblige) au motif de sillons. Terre-usine.



Lundi 29 septembre

Prenant la route pour Salins, me dis cette fois – plutôt que « tuer » le trajet – : dès l'instant où je me mets en route, suis déjà dans le texte de là-bas.

Commence à pressentir un peu ce que pourrait être ce texte. Croquis : me demander sur l'instant davantage de précision, d'exactitude dans la formulation. Notes : n'accepter de ne noter que ce qui émerge, une amorce, une bribe. Plutôt que vouloir « faire le tour de la question ». Ce moment où le mental prend le relais. Et les phrases trop pesées à la longue deviennent lourdes.

Tout de même, l'inconvénient de ce genre de texte : pas le temps d'un mûrissement suffisant. Même s'il s'agit de choses du moment, même là, pour moi, ce sentiment (cette obsession), qu'un texte forme un tout, même morcelé (comme ici, succession de notes) trouve sa tonalité, se répond en écho, crée sa forme.

Je dis « mûrissement » : le temps du jeu de rebond entre la feuille – le déjà noté, jeté, couché – et soi. C'est dans cet espace(-temps) que ça écrit, que ça s'écrit.

Avancer d'abord avec de gros sabots. Puis on dégrossit, on dégrossit.

Du doute, comme un des éléments inhérents à toute tentative de création. Seule chose que l'on apprend, petit à petit. Il est fondamental, il est le « contre », le second terme de l'entreprise, dont le premier serait l'élan. Par-delà ses allures de saper pour saper, il est celui qui me demande plus, qui me demande – à mon échelle – l'impossible.

Mardi 30 septembre

Une piste pour une parole pas trop figée : ce que je dis à l'autre je peux me le dire ou me l'être dit, et d'ailleurs je me le dis tout à la fois. Quelque chose comme *m'lui dis-je...*

Matinée étale, rien à signaler au-dehors, toutes les vaches sont à leur place.

Le soleil laisse sans mots par rapport au vent, par exemple, ou à un ciel changeant, ou tourmenté. Hormis bien sûr les grands classiques, comme lever ou coucher, il installe sinon de l'immobilité. Place au contemplatif.

Vers 19 heures, visite au Poupet. Il est bien silencieux. Il en imposerait presque. Pas âme qui vive. À vous réconcilier avec les belvédères et autres lieux à forte concentration humanoïde de l'espèce touristique. Un balcon pour soi seul.

Écrire, Prendre parole. Voler parole. Violer parole.

Mercredi 1^{er} octobre

Sortant – il pleut – pour aller mettre un mot sur la boîte à lettres (en prévision d'une enveloppe peut-être trop épaisse), lequel mot n'a aucune chance d'être encore visible dans une heure, et donc en en revenant, odeur d'étable (que la pluie accentue ?).

Plaisir à cette odeur, je dirais bien « parfum », qui me relie à une autre étable, à Villemaur-sur-Vanne (Aube) où, vers les treize seize, je détachais les vaches pour les conduire au pré. Je devais, vu ma taille, grimper sur la mangeoire pour détacher les chaînes, passant les bras autour du cou des bêtes. De l'art de prévoir le sens dans lequel elles allaient tourner la tête, pour éviter la corne. Puis, je ne sais pourquoi (me prenaient-elles pour le citadin, que j'étais ?) elles dévalaient sans

coup férir un chemin qui n'était pas le bon. Mon grand jeu, alors, et comme j'aimais cela... : courir pour remonter le troupeau puis, me mettant devant bras en croix, les obliger au demi-tour.

Retour au parfum (décidément, relents, effluves sont péjoratifs) : goûter à une sensation de permanence comme un fil tendu d'un âge à l'autre, une constante, un bourdon, une note continue. Le parfum de café du petit déjeuner « m'a » la même fonction. Plus largement : le cérémonial du petit déjeuner (même si j'ai peu de temps). En l'évoquant, je parle mieux de toi, ma mère qui est partie sans crier gare, que si je tente de te décrypter.

Constat : je parle d'écrire, de l'acte d'écrire, et parle peu ou pas du tout des thématiques (ne se livre pas, ce petit). Mais si je savais « vraiment » en parler... On écrit avec la part qui (nous) échappe, ce qu'on ignore, que l'on porte, et qui demande.

Les médias font parler aux auteurs du contenu de leurs livres. À quoi bon qu'ils aient consacré tant de temps à leur livre (si c'en est un) ? Les voilà commentateurs d'eux-mêmes. Et si consentants : promoteurs.

Quant à ceux, celles qui les écoutent, le risque, ou plutôt l'absence de risque : *Ah, voilà, j'ai mon fil d'Ariane* (= ne pas me perdre), *je vais pouvoir lire maintenant, et voir si ça confirme ou non. Et puis j'ai de quoi en parler.*

Lire, acte lui aussi de création.

Jeudi 2 octobre

Reçu ce matin par A. Parlons en vrac. Il répond, rebondit au gré de mes questions et de mes impressions d'ici. Puis attend une autre relance de moi. Si rares, ceux qui savent écouter, ceux qui savent tenter de se glisser dans le cheminement de l'autre, faire un bout de route avec, indiquer, à tout hasard, telle chose ou telle chose, *à vous de voir...*

Les choses entendues dans un échange, une conversation, ne se gravent pas pareil que celles vues ou découvertes seules. Risque, dans un premier temps, de répéter mot à mot. Laisser reposer.

L'homme en résidence surveillée au fort Saint-André, que j'ai déjà évoqué et cité, a pour nom M. de Salis. Il est citoyen suisse. C'est par A. que j'apprends son existence, et celle de son manuscrit.

« Le deux avril 1799, je fus arrêté sur l'ordre du général Masséna par des militaires français pour être déporté pendant quelque temps. On me traîna avec plusieurs de mes concitoyens à Aarbourg, quelques semaines plus tard à Belfort, et enfin à Salins, une des plus grandes villes du Jura. Nous devions y rester jusqu'au 28 août 1800. Deux mois environ après notre entrée au fort Saint-André, il nous fut permis de faire des promenades assez étendues dans les environs, et cette faveur me donna l'idée de réunir des renseignements sur un pays encore peu connu... (14) »

A. souligne que les deux forts servirent beaucoup (il dit : « *sur-tout* ») de prison, en fait. Et même d'oubliette, de mouroir, par exemple pour celles et ceux qui, au Grand Siècle, trempèrent dans l'affaire des poisons. Ils ont crevé là, sans le droit même de parler à leurs gardiens.

Cherubino Pata, peintre et ami de Courbet... Durant l'exil de celui-ci en Suisse (toujours la Commune de Paris, et le ménage qui s'en suivit) Chérubino Pata ramenait en France les toiles que peignait Courbet, en les signant de son nom à lui pour le passage à la frontière. Puis il effaçait son nom, et signait de celui de Courbet. Donc de vrais Courbet passés en fraude sous faux nom puis signés Courbet par une autre main que la sienne.

Milieu de journée, petit redoux. Les mouches reviennent d'un coup.

Passage de Chalamont. Décidément les heures autour de dix-sept, dix-neuf, me sont propices (mais je suis hors-saison, c'est vrai...). Passage taillé dans le calcaire à l'endroit, peut-on dire, d'un col, sur un axe nord-sud depuis quand emprunté?... prière de remonter très loin. Aujourd'hui portion de ce tracé que délaisse la route. On marche dans les bois. Les roues des chariots ont creusé le calcaire, profonds sillons.

Mon regret : que les pierres ne conservent pas les sons, au moins cela, les sons. Les voix (succession des langues), les cris, des bribes de

conversation, essoufflement compris lorsque ça monte, bruit des bêtes, des chariots, altercations, que sais-je ?... Et puisqu'à l'endroit du passage taillé était situé (à la grande époque de Salins, XIII^e et suite) un péage : l'heure d'ouverture des portes, déclaration des chargements, temps d'attente, informations échangées entre ceux venant du nord, les Flandres, et foires de Champagne, et ceux montant de l'Italie.

Et comment se croisait-on dans les passages étroits (ils ne manquent pas) ? Y avait-il des coutumes établies ? Était-ce rapport de force, le premier engagé ou le plus puissant ? S'entraidait-on lorsqu'il fallait pousser ? Combien mes questions, mes dernières ci-dessus, sont péjoratives, tendancieuses... sous-entendu : époque reculée donc manières plus sauvages... Quel idiot...

Au retour, en voiture mais au pas, par des petites routes pour regagner Grange-Cavaroz sans replonger dans le creux de Salins, les nuages bricolent au soleil un coucher chatoyant. Draperies dans les rouges, et cela par-dessus ou – selon – à travers des rideaux d'arbres. Fermes imposantes, comme il se doit là-haut, là-bas. Et des feux allumés dans des prés-bois ou des jardins, on nettoie, on fait un peu de ménage, le soir tombe.

Parler sans cesse de la nature en omettant de dire, ne serait-ce qu'une fois, qu'on parle, qu'on ne fait que parler du rapport de l'homme avec la nature.

Vendredi 3 octobre

On remballe (ai l'air de ne faire que cela : déballer, remballer). L'excitation d'un gosse content de rentrer chez lui. D'une toute autre nature que le plaisir de venir se poser là, seul avec ses feuilles (son écran). Je dis bien : d'une « tout autre » nature. Rien à dire de l'une en regard de l'autre. Seulement ceci : en d'autres temps (oh, l'ado...) je me serais fait le procès de... me serais mis en demeure de choisir. L'étouffant, le paralysant du tout ou rien. Rien de résolu depuis, non. Simplement, vivre ces deux moments contraires.

Décidément : sans solution de continuité. Et plutôt que soupirer à ce constat, se dire : *Mais c'est un épatant point de départ !*

Cela ne devrait pas exister : une ville, un village, un bourg, un lieu-dit, un carrefour, que l'on cherche à repérer sur une carte et qui se situe à une pliure.

Il a plu, ça se lève, pas de vent. Tout à l'heure deux garçons attendant le ramassage (quelle expression...) scolaire, jouaient à imiter les cris des corneilles, les chants des coqs. N'ai jamais entendu la même chose en ville ou en banlieue. Imitation du bruit des mobs, par exemple. Il est vrai qu'ils ne s'entendraient pas.

Dès l'instant où je pense en termes de « les autres, et moi », c'est foutu, c'est faussé, c'est fossé.

Arriver à dire quelque chose du luxe qu'est une résidence, cette chose gratuite (mais payée), absolument artificielle en quelque sorte. Et à la fois, exactement de la même nature que les temps que je m'offre pour écrire. Personne ne me demande de passer dix heures devant ce clavier, des mois durant. Un des rares luxes dans mes moyens. Gratuité.

À la différence ici qu'il y a une provocation, une incitation, offerte par d'autres.

Huitaine, quinzaine, déballer, remballer... rend précieuse chaque période. Chaque fois un définitif précaire. Qui met en scène le Temps, cela me va.

Comment aborder autrement qu'en musicien ou en poète la question du roman ?

Panneau d'affichage à Ivory, face à la fruitière (où je fais, avant de rentrer, provision de fromages, des voisins m'ont passé commande), une affiche, jaune usé, persiste là : « *Faim dans le monde = 25 000 morts par jour. Qui est le responsable ?* »



Lundi 13 octobre

En ville, cette fois, rue des Clarisses, non loin de Saint-Anatoile. Un studio, ainsi que l'on dit. Lit, fourneaux, table, tout dans une seule

pièce. Autre version de la cellule (de moine toujours). Ici, faire le tour du propriétaire c'est surtout déchiffrer les vues qu'offrent, tels des tableaux, les deux fenêtres. L'une rasante, en enfilade sur les jardins, toitures et maisons jusqu'au Poupet là-haut. L'autre plongeante sur – entre autres – les deux cheminées des Salines, puis remontante – c'est abrupt – sur le fort Saint-André, un peu à droite. Dans la nuit, l'enseigne au néon, griffure verte sur la façade du Casino (Thermes obligent).

On dit comme une évidence : Salins-les-bains. On compresse en un nom deux Histoires qui ne pèsent pas – tant s'en faut – du même poids économique : le sel et le thermalisme, même s'il s'agit des mêmes sources, celles qui ont traversé la couche de sel gemme.

En ce qui concerne « les eaux », sans doute les Romains s'y sont trempés avant qu'au XIX^e revienne la mode des bains, des thermes. Laquelle coïncide avec les débuts du chemin de fer. Salins est desservi très tôt, depuis Paris, et certaines maisons, certains salons ici se disputent l'ombre de l'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon le petit (selon, je crois, l'expression d'un poète, né finalement pas loin d'ici, et qui connut l'exil politique, monsieur Hugo Victor).

Ces changements : sensation de petite mort. Et puis, cela passé, s'installer comme pour l'éternité.

Soir, Il tourne des chauve-souris.

Nuit. Chuchotis de La Furieuse et quelques automobiles, assez discrètes.

Tout à l'heure en roulant sur l'autoroute, passant près de Villemaur-sur-Vanne (une pancarte dessine son clocher), quelqu'un en salopette rouge dans un champ. Mon cousin ?

Mardi 14 octobre

Des rouges-queues, le matin, chant bien caractéristique. D'ailleurs à peine un chant. Comme s'ils passaient leur temps à s'éclaircir la gorge.

Vérifier, avec tous ces clochers et tours, s'il n'y a pas de choucas. (Il n'y en a pas.)

Vers 11 heures, un coq : chant au rabais, qu'il lance à tout hasard, n'a plus trop l'air d'y croire. Quelque chose comme : *Tiens, oui, au fait, je suis un coq... gueulons un coup, pour voir...*

Ici, sortir n'est pas pareil que là-haut (à Grange-Cavaroze). Je ris-que d'être immédiatement vu. Ce qui n'est pas toujours facile après un temps trop long dedans, juste avec soi, et donc un peu « absent ». Là-haut, moment tampon : prendre sa petite voiture et descendre lentement.

Tentant de détailler les vues qu'offrent les deux fenêtres, je me dis : *Cette fois, il me faudrait le support du dessin, de la photo ou de la caméra.* Et j'opterais pour cette dernière. Car la façon que j'aurais de la promener sur les toits, les jardins, et la rampe (qu'est la rue des Clarisses) qui m'arrive droit ou presque dessus, trahirait le mieux mon sentiment d'impuissance à saisir quelque chose de cela, et pourtant mon désir d'y trouver – que je le veuille ou non – un ordre repérable, une unité.

Jusqu'au moment où, une fois de plus, il me faudrait bien reconnaître (et la pilule passe toujours aussi mal) que seul mon regard peut la créer. Et ce serait donc, quant à moi, par mes hésitations, par la façon, très lente, que j'aurais de laisser flotter l'œil de la caméra en cherchant quoi donc ?... Décidément, c'est le style qui pense.

La pilule qui passe mal : pour parler plus clairement, et si naïvement que j'en ai un peu honte : Abandonner l'idée, ou plutôt l'espoir, qu'il existerait quelque chose d'objectif, quelque chose en dehors de moi que j'aie à comprendre, à rejoindre... Je suis orphelin de condition, par essence... Je ne devrais donc plus dire : *Je suis orphelin.* Mais simplement *Je suis.* Et sans nostalgie. Joyeusement, même.

Vers treize heures. Je recommence un peu à respirer. Depuis mon arrivée, littéralement souffle coupé, l'émotion mène la danse. Assis au soleil sur les marches des Thermes, en attendant D. de R., les bâillements arrivent, premiers signes de détente. Et pourtant les impressions les plus fortes auront été, je le sais, celles de ces heures d'avant, souffle coupé.

Il n'y a rien à sauver ou espérer perfectionner du système « d'échos » qui consiste à reproduire et amplifier ce qu'a dit l'autre (le

voisin, le média) pour justifier la valeur d'une action, d'une œuvre, d'un individu.

Le critère du « retentissant », faute d'oser éprouver ou penser par soi-même.

L'expression « jardins suspendus » a toujours opéré sur moi quelque chose de magique, depuis tout petit, quand il ne s'agit finalement que de jardins en terrasse, à une certaine hauteur, d'accord, mais en terrasse quand même, et non suspendus par je ne sais quel système de filins... à quoi d'ailleurs?... au ciel ? aux nuages ? ou aux branches d'immenses arbres ?

Qu'est-ce qui me paraît beau, ici, à propos des jardins ? C'est la façon dont ils se mêlent aux maisons, aux murets, aux ruelles, c'est le rapport du jardin à la pierre.

Les oasis de la vallée du Mzab ont été aménagés à côté des villes et en constituent comme leur double. Villes d'été. Leur beauté tient au jeu – sans angle droit – des murs, murets, rigoles d'irrigation, petites passerelles, chemins et minuscules bâtisses qui enserrent les lopins de sable plantés de palmiers à l'ombre desquels poussent les autres cultures.

Qu'est-ce qui fait « ma » magie d'une ville ? Ce sont les passages, plus ou moins cachés, rétrécissements, escaliers. Ce qui tient, finalement, du labyrinthe, et de l'intime face au collectif. Pendant quelques mètres, dans ce passage couvert ou dans cet étroit escalier, j'entends mes propres pas, des bribes d'une conversation, plus loin l'eau d'une fontaine, et puis, prenant cette venelle et longeant La Furieuse, *Tiens, je ne pensais pas redéboucher ici...*

Quand Haussmann, monsieur Moderne, monsieur Ordre, a fait ouvrir ce qu'on appelle les grands boulevards, les Parisiens les surnommèrent « *Boulevards du spleen* ».

Monsieur anti-émeutes, aussi : il présentait déjà le temps des canons à eaux et des chars déployés en bon ordre sur des places bétonnément vides.

Le prétexte du modernisme – aujourd'hui, des réformes – sans même plus dire l'idéologie qu'il comporte.

Le droit, le rectiligne m'évoque la mort. Hitler ne s'y est pas trompé qui avait fait mettre dans sa chancellerie un couloir très très long menant à son bureau, qui faisait que ceux qu'il recevait arrivaient déjà en situation de faiblesse.

Ce qui est beau ici ce sont les ajouts visibles, les bidouillages d'époque après époque, rafistolages, colmatages, comme par exemple un peu de béton pour renforcer un très vieux muret.

Qui m'a raconté – est-ce vrai ? – que lorsque Cocteau enfermait Radiguet pour qu'il écrive, il se sauvait par la fenêtre. Là où je loge il aurait du mal, à moins de faire une corde avec les draps. De toute façon, Raymond, pas besoin, c'est ouvert. Prends la clé pour la porte de la rue, elle est fermée le soir. Non non, n'insiste pas, je ne suis pas un bon trainard. Sans doute ai-je trop d'illusions encore pour user si ostensiblement à rien mes heures.

Ici c'est moi-même qui m'enferme de plein gré, ainsi que je l'ai toujours fait. Quitte à tourner en rond, à vide, à tricoter le rien. Il me faut d'abord la tanière, l'auto-cage.

Est-ce vrai (qu'importe aussi) ce qu'on m'a dit de l'auteur de *Melmoth*, Mathurin il me semble, qui n'écrivait qu'assis à une table dans des bals publics, avec sur son chapeau l'indication : *Ne pas déranger*.

Je suis, moi, dehors et seul, une éponge, et encore plus qu'à spectacle : à bruits, à sons, à mots, à cris, et en ressors saoul.

Daniel de Roulet, écrivain (et marathonnier), passe me prendre en voisin, pour m'emmener faire un tour. Attention délicate, *peut-être êtes-vous un peu isolé ici*. Balade en voiture, avec de nombreuses haltes. On parle autrement lorsqu'on roule. Il n'y a pas ce face à face.

La Vieille-Loye, hameau dans une clairière si ample qu'on en oublierait pour un peu la forêt, celle de Chauv, laquelle tout autour se pose là, immense, avec, parfois, dans des allées qui la quadrillent, des colonnes de pierre sur lesquelles les directions sont gravées. De quoi se réorienter si l'on est perdu.

Sur le plateau du Tademaït – désert semé de gros cailloux noirs – il y avait (du moins à l'époque où je l'ai traversé, droit devant pour

Tamanrasset) de grands piquets plantés pour repérer sa route, garder le cap. On a du large pour rouler, chacun trace son chemin, et c'est parfois à la jumelle qu'on suivait ces piquets. Un usage voulait alors (encore maintenant ?) que les camions vous apercevant en perdition se mettent à tourner en rond, soulevant ainsi une colonne de sable, de poussière, pour avertir : *Vous vous éloignez de la piste.*

La Vieille-Loye, maisons de forestiers qui ont tout de la chaumière, version conte, images d'Epinal. Nous déclamons très fort les phrases de B. Clavel qui, affichées et protégées du temps par un plastique, jalonnent le parcours des visiteurs appliqués, à fin de les instruire. Elles ronflent, ces phrases, comme des dictées ou des compositions françaises.

Dole, punie de l'Histoire, lui reste sa fierté. Pour ne nous en tenir qu'à notre chemin des écoliers nous traînons devant une maison où séjourna un peu le père de Rimbaud. Salut, monsieur, à votre fils, Arthur, ne serait-ce que pour (c'est ce qui me vient, alors) « *Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes, / – Huit ans –, la fille des ouvriers d'à côté, / La petite brutale, et qu'elle avait sauté, / Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses, / Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses, / Car elle ne portait jamais de pantalons ; / Et, par elle meurtri des poings et des talons / Rempportait les saveurs de sa peau dans sa chambre...(15) »*

Puis les marches de la Comté Franche (« franchise » ?), coup d'œil par-dessus l'Ognon sur la Bourgogne.

Pesmes, bel endormi, surpris entre les dernières lueurs du jour et ses jaunes réverbères. Un bonjour à Bonnot. Il y fit là ses débuts. Premier forfait, premier accroc chez un maître de forges où il travaillait alors, et dont la maison – de maître, comme il se doit – se pose toujours là, derrière ses bourgeoises grilles. Et première taule, bien avant qu'il fasse parler de lui et de sa bande.

Bonnot, m'explique D. de R., innova en ce sens qu'il utilisa l'automobile (et pas discrète, de couleur jaune) quand les gendarmes étaient encore à vélo. De là vint qu'ils se motorisèrent (mobilisèrent).

Bonnot s'en prenant aux nantis avait pour formule : *expatrier les riches*. Il aurait encore du travail de nos jours. Et avec davantage de

risques : les vigiles, les membres des services privés de sécurité et leurs auxiliaires électroniques, en plus de la police.

Qui m'a raconté qu'une des plaisanteries des membres d'Action Directe était : *Attention ! voilà Bonnot...*

Question : Rome aurait-elle échappé au sac avec des caméras électroniques ? Réponse : Ben non, voyons !

Mercredi 15 octobre

Toujours Salins intra-muros. Et de constater que j'y rumine autrement, plus fébrilement.

Avec M., guide curieux au sens qu'il semble réinterroger le lieu à travers vous, un petit tour à Arc-et-Senans, la très Royale Saline, succursale – ne pas l'oublier – de Salins. Le bois s'épuisant ici, on implanta là-bas (en lisière de la forêt de Chau) l'usine, version XVIII^e et Nicolas Ledoux, d'évaporation des eaux salées qui arrivaient, non sans pertes, par saumoduc (trunks évidés mis bout à bout).

« Cette saline est, sans contredit, de tous les établissements[t]s de ce genre, que j'ai vus, celui qui a le plus d'éclat ; il ferait honneur à tous les lieux et même dans le prochain voisinage de Paris ; il forme un demi-cercle exact dont le diamètre a douze cents pieds de long, et dont le rayon par conséquent en a six cents ; des murs très solides en font l'enceinte ; une porte majestueuse donne entrée dans cette vaste cour, et les bâtiments ou de logemen[t]s ou d'ateliers y sont détachés sur une ligne parallèle au diamètre qui sert de corde à l'arc de la demi-circonférence par le sommet de laquelle on est entré... (16) »

L'ordre. L'inquiétante harmonie de l'ordre. L'obsession mise en pierres, en espace, de reconstituer un « tout », avec sa hiérarchie (l'œil-de-bœuf du maître des lieux vous surveille). Et rien n'y échappe. Les limites de la symbolique quand elle sous-tend une œuvre : le moment où elle devient caricaturale, rigide. À Arc-et-Senans, il faut du discours pour y entrer, des clés, du symbole pour animer – ne serait-ce qu'intellectuellement – sa froide perfection. Architecture totalitaire.

Impression renforcée par une photo aérienne prise en hiver,

demi-cercle impeccable dans une étendue de neige. Et mémoire pour mémoire, puisque ce lieu est classé au Patrimoine Mondial, se rappeler aussi qu'il servit de camp de transit pour des Roms durant la Seconde Guerre.

Ce passage des « Mémoires » de Speer, prénom Albert, le protégé, l'architecte d'Hitler, qui lui a pondu sa chancellerie, ses grands stades pour les grands-messes nazies, *und so weiter*. Tous bâtiments déjà en eux-mêmes à haute fonction symbolique. Et le sinistrement comique de l'histoire est ce passage où à propos de je ne sais plus quel monument à la gloire du 3^e Reich, Speer en conçoit le grand mur en béton et se trouve attaqué, critiqué par les idéologues du parti, disant que le béton s'effritera, ce qui est inconciliable avec l'idée d'un Reich éternel. Le « Fureur » dut trancher, il le fit en faveur de son artiste.

Sur la route qui de Salins nous conduit à Nans-sous-Sainte-Anne, par quel fil en aiguille en arrivons-nous à évoquer *L'Épopée de Gilgamesh, le grand roi qui ne voulait pas mourir* ? Je demeure stupéfait que le premier texte dont on ait, je crois, trace écrite (sur des tablettes d'argile) parle – c'est l'unique propos du récit – du scandale qu'est la mort, qu'est notre condition de mortel. Et par le biais d'une narration dont j'envie l'efficacité (sans compter qu'on y trouve une version du déluge combien plus bouleversante que celle de la Bible ; les dieux eux-mêmes sont effrayés par le cataclysme que l'un d'eux, sans en avertir les autres, a déclenché).

Note après coup, à propos de la mort : revenant, ces derniers jours, de Lozère où ma compagne et moi voulions revoir une dame maintenant âgée, qui nous tient à cœur, celle-ci nous dit sa difficulté à suivre, à comprendre le comportement actuel des gens, oublieux et consommateurs, *La mort n'est plus au programme*, dit-elle.

Nans-sous-Sainte-Anne, niché dans son cirque, un tour à la Taillanderie, où était travaillé le fer pour façonner faux, faucilles, fourches, etc. Même si le guide (là, j'ai le son) actionne la mécanique des presses mue par l'énergie de l'eau et que l'on peut imaginer les conditions sonores et les cas (fréquents) de surdité, je me dis cependant (c'est une évidence, je le sais) qu'il est impossible de me mettre à la place des gens d'ici, d'éprouver de l'intérieur leur quotidien et,

surtout, comment ils le vivaient.

Ainsi voyant une aile de bâtiment où logeaient les célibataires, avec cloche pour appeler aux repas, je trouve peu enviable leur condition dans ce creux que le soleil quitte tôt l'après-midi (je pense à leurs jours de repos). Projection (vers l'arrière) idiote. J'observe, déduis, compare, depuis mon balcon de maintenant. D'autant que j'apprends que ceux qui travaillaient à la taillanderie étaient, ce que l'on pourrait appeler maintenant, des techniciens très recherchés.

Jeudi 16 octobre

5 h 11, allumage des fourneaux, dont mon écran. Café noir et le rotor-mots aussitôt en action, sans moi pourrais-je dire. Aux deux fenêtres – autres écrans, à leur manière – programme encore de nuit. Salins dans ses draps, troué de lampadaires.

N'ai pas dit qu'en plus de R6 que je couve, un autre texte me mange pas mal d'heures ici, plutôt celles du soir. Variations sur un unique thème, exercice de style à usage, ai-je envie de dire, privé. Bernard Wallet, mon éditeur, quand je lui en fais part, le surnomme (thème oblige) mon *cache-texte*. Il donne, dans la foulée, un titre provisoire à mon R6 dont je lui parle, *Va et vient paradis*.

Je dis *mon éditeur*, et c'est bien prétentieux. Mais je le maintiens au prétexte qu'il est le premier à m'avoir dit (c'était juste après *Allons, pressons !*) : *J'attends la suite, et je suppose que ce sera tout autre chose*. Cet impardonnable *tout autre chose* qui vous fait valser d'un éditeur à l'autre.

Dimension sonore du langage. Je me suis toujours bercé – laissé bercer – de paroles entendues (rue, train, interminables repas, radio, discours, etc.) Ça sonnait – ça sonne encore – avant de signifier. Ou disons que ça signifie d'abord par la texture de la voix, le « perçant » d'un cri, le rythme des mots débités, les euh d'hésitation, les répétitions, le cinglement d'une injure.

Aller aux thermes me fait à chaque fois l'effet d'une régression, mais tout à fait voulue, à laquelle je cède avec plaisir. Aller se tremper, barboter, suer, s'asseoir dans les remous. Avec toujours ce mythe

d'en ressortir neuf. Passer, vacant, d'un lieu à l'autre, et ma préférence, à la longue, va au bain de vapeur. Dans le brouillard chaud qui obscurcit la pièce, corps entraperçus, assis ou allongés, et conversations, choses toujours du quotidien. La porte sans cesse s'ouvre et se referme. Le ballet des entrants et sortants. Parfois, par miracle, y être presque seul.

Question : connaît-on le cas d'un écrivain, eau tiède mais proluxe, qui se soit excusé, avant de claquer la porte, d'occuper tant de rayons ? Ou, à défaut, ait pondu une épitaphe du genre : *Laisse derrière lui une consternante œuvre considérable*. Avec, pourquoi pas, un post-scriptum : *Promets d'essayer de faire moins la prochaine fois*.

Vendredi 17 octobre

L'expression « crétin des Alpes » vient, paraît-il, d'une vallée (alpine, bien sûr) sans doute très isolée, où les gens, privés de sel, étaient atteints d'une certaine forme de crétinisme.

J'aime les expressions comme « simples ». En fait, « simples d'esprit » Ce qui n'engage pas forcément le cœur. Ou « demeurés », qui résonne comme : en être resté à un certain stade, pour certaines fonctions.

En pensant à une lecture faite dans un lieu psychiatrique – c'était à Saint-Nazaire – me remonte, avant même l'intensité de l'écoute, une impression de bienveillance. Ne me sentais ni jugé, ni attendu au coin du bois ou comparé à.

Ils ne dressent pas entre eux et vous je ne sais quelle image *a priori*, avec tout ce qui en découle, jugement, comparaison, peur, complexe d'infériorité, ou de supériorité inavouable, envie, jalousie, préservation de sa propre image mise en danger par l'intrusion de l'autre, que sais-je encore.

La bienveillance. Ouvrir sa porte à l'autre, lui offrir peut-être à boire, parler de rien, parler du temps, lui demander comment cela va pour lui ici, s'il a besoin de quelque chose.

On n'échappe pas à l'image, c'est la médiatrice. Mais pour le pire lorsqu'elle cloisonne, lorsqu'elle sert de rempart. Image que l'on

érige, de soi, de l'autre, et du monde quand on veut l'ordonner et le réordonner sans cesse pour se protéger de trop d'inconnu, de trop de courants d'air.

Je hais la culture, celle qui catalogue, fabrique des monuments, des œuvres, dit ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut avoir lu, avoir vu. Elle fait bouchon. Elle n'a de cesse de mettre en rayonnement la création, après avoir bien pris soin de la désamorcer, de lui avoir enlevé sa charge explosive.

L'étonnement fait défaut.

Samedi 18 octobre

Je remballe. Soupçon de vent, ce matin. Les petits panaches de fumée sortant des cheminées s'en vont tous dans le même sens, ils le font paresseusement en risquant au passage une ou deux figures bâclées – genre hippocampe ou mouton sans patte – avant de s'évanouir dans l'air.

Me vient la phrase que reprenait Colomb, prénom Christophe (= porteur du Christ, le pauvre... juché sur les épaules d'un chercheur d'or), donc la phrase, sorte de ritournelle ouvrant chaque soir la page de son journal de bord, lors du premier voyage : *Avons parcouru tant de nœuds, mais n'en ai déclaré que tant à l'équipage, pour ne pas l'effrayer*. Il me semble qu'à la longue la formule devient plus concise : *Tant de nœuds parcourus, tant déclarés...*

Quoi qu'il en soit, effrayés les marins l'étaient, et il y avait de quoi. Coupés de tout. Bien plus seuls que nos astronautes.



Lundi 3 novembre

Descendant la rue des Clarisses, vers les dix-neuf heures trente, quand rien – ni camion ni voiture – ne passe sur la route en bas, est-ce La Furieuse que l'on entend tellement ?

Rimbaud trouve la langue française *pauvre, incolore, insipide*. Il réclame *une langue neuve*. Il explique que *le soin du poète doit être de traduire des sensations, nous devons comprendre que par leur coloration et leur rythme, par leur poids, si l'on peut dire, les mots sont appelés à faire naître la sensation même que le poète a voulu fixer et transmettre. Notre unique soin doit être de voir, d'entendre et de noter. Et cela, sans choix, sans intervention de l'intelligence. Le poète doit écouter et noter quoi que ce soit.*

Salins, de mes fenêtres, parfois cette impression : non pas étage-ment de maisons avec jardins, mais jardins en terrasses plantés de maisons.

Il paraît qu'à l'époque de la Rome impériale, un usage voulait (a-t-il tenu longtemps ?) que lors des défilés triomphaux quelqu'un debout derrière l'empereur, sur son char, avait mission de lui rappeler la vanité de la gloire et la versatilité des foules. J'imagine dans ce rôle, pour faire passer la leçon (sinon la pilule) de morale, ce qu'on appellerait de nos jours un comique, mais de haute volée, à la fois intègre et génial. Seuls l'humour, le grossissement du trait, la caricature, et le sens des formules courtes « qui portent » (encore une question de style), pouvaient faire pendant à l'ivresse née des acclamations.

J'utilise souvent *il paraît que... on m'a dit que... est-ce vrai que ?...* et ajoute *qu'importe... n'irai pas vérifier...* Oui oui, qu'importe. C'est ce que la chose suggère qui m'intéresse. Qu'elle soit vraie, ou qu'en partie vraie, déformée ou trompée par ma mémoire, ou finalement pure fiction, *vraiment qu'importe*. Quiconque se risque à créer peut comprendre cela.

Sonnet de Quevedo, des bouts :

*Avant de savoir marcher, le pied entame
le chemin de la mort, où je dépêche
ma vie obscure...*

*Tout instant, même court, est un grand pas
que je fais, malgré moi, dans cette journée,
puisque, arrêté ou endormi, toujours j'éperonne.*

Toujours j'éperonne

Bref soupir, et ultime, et amer,

que cette mort héritée de force ;

si c'est loi, et non peine, d'où vient que je m'afflige ?

D'où vient que je m'afflige.

Mardi 4 novembre

Pour La Furieuse – excuses aux gens d'ici – bien sûr qu'elle bruisse, et même joue au torrent sur la succession des dénivelés, minuscules chutes qui entravent son lit, course d'obstacles. L'effet val-lée se charge de faire monter le bruit.

Blague courante, j'imagine, chez les musiciens, cette question : comment cet insomniaque de Goldberg avait-il la moindre chance de s'endormir à l'écoute des variations écrites pour lui par Bach ? Mais peut-être ne s'agissait-il que d'occuper ses nuits.

Des pans de passés plus récents de Salins que l'on m'évoque et dont je ne sais quoi faire, sinon les classer dans ma rubrique *comment imaginer maintenant ?*... Est-ce le fait que Salins se voue maintenant, outre le thermalisme, au tourisme qui rend son passé – l'ancien tout comme le proche – parfois si pesant ?

Imaginer les deux coteaux plantés, jusqu'au pied des forts, de vignes et se dire que beaucoup de maisons étaient celles de vigneron. Grimper jusqu'aux carrières de gypse, retrouver dans le bois une ou deux carcasses de wagonnets qui alimentaient les fabriques de plâtre situées en bas, au bord de La Furieuse.

Écouter parler de la faïencerie. Elle emploie, dans les années de l'après-guerre plus de trois cents personnes. Journées rythmées par sa sirène que dans certains quartiers on appelait *les bols*. Salins, me dit-on, cité des *faïenciers*, même les joueurs de foot des équipes de la ville avaient droit au surnom. La vaisselle à destination, par bateaux, de l'étranger et des colonies est serrée dans des tonneaux. Pour la caler, pour rembourrer, mieux vaut la paille d'avoine que celle de blé, elle est plus douce.

Subsiste de la faïencerie le site et – fondations sur fondations –

dessous est un couvent de Capucins, dessous encore les traces d'une communauté bien plus ancienne dont j'aime le nom : *Communauté des solitaires*. Mais je laisse l'historique à d'autres et d'ailleurs ne me sens guère plus à l'aise avec les témoignages sur le travail dans l'usine, les paroles – cela demanderait tant d'informations préalables pour « resituer » avant d'évoquer –, sinon en voler d'infimes détails, le petit bout de la lorgnette.

Atelier de décoration, peindre un liseré doré sur une assiette ou un plat disposé sur une tournette, bras ou coude bien posé pour que la main ne tremble pas. Jusqu'à deux cents liserés à l'heure. Le pinceau à filets est en poils de martre, outil personnel, il ne se prête pas. La peinture « or » arrive en flacons de 100 grammes que l'on met sous clé. 10 à 12 % d'or pur par flacon et donc n'en rien perdre. Même les chiffons imprégnés d'essence de térébenthine qui servent à nettoyer les pinceaux sont renvoyés, avec les flacons vides, à la fabrique pour récupération des traces d'or.

Les décorateurs sont payés à la pièce. Le chef de chantier établit un prix pour chaque motif et chaque pièce de vaisselle. C'est aussi lui qui distribue le matin, selon chacun, chacune, les motifs et pièces qu'il peut faire. D'où des tensions, des jalousies...

J'arrête là, je capitule, comment font donc les enquêteurs, les chroniqueurs, les bons ? Finalement seul l'élément humain est intéressant. Comment y vivait-on, jour après jour ? Et là, autant de réponses que d'individus, de vies...

Le silence, non pas contre la parole mais comme l'un de ses éléments constitutifs. Exemple *a contrario*, celle des radios à l'heure des informations et surtout des débats. Rythme soutenu, c'est peu de le dire, des paroles, débit débit... interruptions, et enchaînements d'une parole à l'autre, horaires, tempo obligent. Pas le temps d'inscription d'une chose dite. Une chose efface, annule l'autre. Remplir le temps en mots, remplir de mots le temps saucissonné. Surtout aucun blanc – faute suprême à l'antenne. Le lieu – en principe – de la parole est celui du bruit. Mais – ne jamais l'oublier – un bruit idéologique. On berce, on matraque de mots, on assène et, de grâce, ne vous réveillez pas, on pense pour vous.

Et la jugée si élitiste station France Culture, dont on pourrait espérer qu'elle soit, dans ce domaine, un refuge, qu'elle marque « sa différence », a emboîté le pas aux autres dans sa tranche d'actualités du matin.

En après-midi, direction le vin, du côté d'Aiglepierre, Montigny-les-Arsures, et au passage allumage d'automne dans la forêt de Mouchard. De jeunes hêtres gardent leurs feuilles, petits buissons flamboyants.

Jeudi 6 novembre

Bon exercice que d'apprendre et me redire un texte par cœur. Façon d'entendre comment « il tient » à la longue et s'il dévoile de nouveaux échos. Façon aussi de s'en nourrir comme d'une musique (cette consolante). Plein de chansons aussi par cœur.

Dans le jazz certains musiciens ont eu et ont, j'espère encore, de leur vivant des titres ou des surnoms, *le président, l'oiseau, le duc, le comte*. Il n'y a pas la même chose en littérature, même pas en poésie. Pourtant, Apollinaire... ne serait-ce que lui. Ou ça vient après coup et c'est bien plus guindé, Rimbaud, *passant considérable*, ça lui fait une belle jambe.

Un phonographe énamouré, pour dix pfennigs / Chantait l'amour à quatre voix de chanteurs morts / Des châtrés enrhumés, en métal, ces ténors / Qui n'ont jamais connu la vie, ce féminin. / et plus loin, Mangez les tartines comme du pain bénit / Que la mariée soit saoule comme une grive / Je me souviens, amour, que votre règne arrive / On ne respire plus, bonsoir la compagnie... Apollinaire, des bouts de Mille regrets, l'un de mes vieux « par cœur », bonsoir la compagnie, j'entends un bruit de rames, dans la nuit, sur le Rhin, et le coucou chanter, puis j'ai jasé d'amour de l'amour regretté avec tous les sapins changés en bonnes femmes... (toujours de lui, bien sûr).

Vendredi 7 novembre

C'est décidé, la rue que je préfère est celle du docteur Germain. Je n'ai pas dit la plus belle, car la plus belle est, sans conteste de ma part, la rue des Clarisses, laquelle, bordée en bas par le couvent du

même nom, a quelque chose d'une voie dallée de Dubrovnik. Puis elle monte entre petites maisons et murs de jardins percés de portes basses. Avec possibilité de temps à autre de faire une pause en s'accoudant, à droite, à un muret, balcon de fortune sur la ville.

Donc la rue du docteur Germain. Mais je renonce à la décrire, cela me demanderait sans mentir une bonne journée pour un résultat dont je serais encore mécontent. Disons qu'elle est de bric et de broc, et pas mentionnée dans le guide des rues à parcourir. Elle porte son nom sur deux petits tronçons, à son début et à sa fin. Entre les deux elle se perd en sentier qui longe, rive gauche, La Furieuse.

Je parle de la difficulté à (d)écrire, évoquer un vécu sans perdre l'éclairage que l'on voudrait en donner, le regard que l'on a posé sur. Alors que c'est justement ce regard qui fait que l'on a retenu, gravé cette chose. La soi-disant objectivité d'une chose vue ou entendue que l'on craint de trahir... Scrupule de bon élève... non. Résistance à dire *je*. La fiction révèle décidément beaucoup plus.

Déjeunant, avant de remonter à Grange-Cavaroze, chez mes hôtes de Salins (« logeur » n'est pas un beau mot), il est question justement de comment retravailler un carnet de notes tenu par l'un des participants au repas durant ses jours de marche jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Retravailler, c'est-à-dire réduire l'écart entre le ressenti, l'éprouvé, et les notes qui paraissent si grossières. Je soutiens que ce n'est pas d'abord une affaire de métier. C'est d'abord une affaire d'oser aller dans son expression, dans sa langue, si limitée nous paraît-elle. D'oser les répétitions, d'oser, guidé par ce qui s'est inscrit de l'impression du moment, « y aller avec ses gros sabots ». De là seulement peut surgir une formulation que nul autre peut-être n'aura tentée.

Fond des livres anciens, à Salins. G. m'y conduit, m'y guide. Succession de pièces (dans mon souvenir à l'identique) reliées par des portes, toutes ouvertes, en enfilade, donnant une impression de profondeur, de sans fin. Trop de volumes et revues dans les rayonnages me découragent par avance. C'est de nouveau le Temps que je ressens ici. L'actualité ou la mode de certains sujets, certaines thématiques, selon les époques. Tant de titres qui dorment. Si bien qu'il me reste essentiellement du lieu la vision des rais de soleil venant des fenêtres

et plongeant à l'oblique dans chacune des pièces. Comme si tout était agencé là – heure comprise – pour offrir une toile, un tableau.

G. me propose de revenir m'y attarder seul un autre après-midi, dans les mêmes heures, à la même lumière. Je n'aurais fait que répéter, plus longuement et plus lentement, la déambulation que je fis là, de pièce en pièce, de rayon en rayon, promenant mon doigt comme un enfant sur les tranches des livres, en ouvrant certains au hasard, y parcourant un bout de phrase, volant un titre, le nom de son auteur ou une date avant de le refermer et poursuivre... mais quoi ? Le lieu m'aurait finalement chassé.

Samedi 8 novembre

Soleil. Toujours un peu cette impression, en cette saison, de cadeau en surplus, en prime.

Après-midi, jardin des Cordeliers, un buste et, gravé dans la pierre en dessous :

*élève de l'école
polytechnique
capitaine
du génie
représentant
du peuple
proscrit
Victor Considérant*

Hommage à celui ou celle qui sut faire montre de tant de concision. Voilà un bel exemple de contrainte de création : on ne s'étale pas sur la pierre. Et lâcher après « *représentant du peuple* » juste ce mot « *proscrit* », sans aucun commentaire, cela n'alerte-t-il pas d'avantage qu'un couplet contre la brutalité d'un régime ? Et cela ne donne-t-il pas envie d'y aller voir de plus près ?

D'autant que, si je ne me trompe, il y a quelque chose du genre : *sa ville natale* pour le général Cler (guerre coloniale, conquête de

l'Algérie), qui est en pied, lui, pas en buste, et très grand. Et sous un buste, très discret celui-là, scellé au mur de l'hôpital l'on peut lire : *Docteur A. Germain, médecin des pauvres. 1836-1917. Sa ville natale reconnaissante.* Mais rien de « sa ville » à Victor Considérant.

Fin d'après-midi (à Grange-Cavaroz). Quand le soleil s'éteint dans la combe, monter fissa sur le plateau pour un petit sursis. Lenteur des vaches regagnant leurs étables.

Dimanche 9 novembre

Suite de l'affaire *Considérant*. Le plus simple était d'aller questionner mon bienveillant indic. Tout en étant loin du compte, j'avais du moins soulevé le lièvre. Ce qui me conforte, au passage, dans mon droit à regarder sans savoir par avance. Il est vrai qu'avoir été l'un des théoriciens du socialisme et homme engagé au point qu'on le proscrire ne pouvait plaire à tous.

Le buste est érigé grâce à une souscription. À l'occasion de son lancement, avril 1901, *L'Union républicaine* (journal radical) écrit : « *En fêtant Victor Considérant, les Francs-Comtois, les Jurassiens, les Salinois en particulier ne vont pas seulement honorer un de leurs compatriotes les plus éminents, le plus digne d'un tel hommage, ils rendront justice à l'un des apôtres les plus convaincus, les plus éloquents de l'émancipation du bien-être et de la dignité du peuple.* »

Et début août le même journal relate l'inauguration : « *Depuis quinze jours les chapelles de Salins étaient occupées à des neuvaines qui avaient pour but de demander à la providence de noyer la fête sous la pluie... Ces prières ont produit leurs effets accoutumés. Les réserves célestes, qui se vidaient sur nos têtes depuis une semaine, se sont brusquement fermées, et c'est sous un soleil radieux qu'ont eu lieu les cérémonies.* »

Soleil tout aussi radieux aujourd'hui, quoique de novembre.

Lundi 10 novembre

Bientôt la dignité sera de pouvoir crever dans un coin sans tétines ni prolongateurs, avec, Ô luxe, un chien silencieux à vos pieds qui n'aura pas été nourri aux boîtes.

Écriture, art de la linéarité, de la succession, encore plus qu'en musique où l'on peut entendre à la fois deux thèmes. Béquilles que sont les *qui, que, dont*, les *en même temps, alors que, à la fois, pendant ce temps...* Impression toujours de rallonges. Et ce n'est pas la triste mode des phrases courtes, *et point*, et autre phrase courte, qui y change quelque chose. Pas de révolution cubiste en écriture.

Il y a un bout d'années, je (...) tentais une adaptation de *La Tragique Histoire du docteur Faust*, de Marlowe, pour une troupe dont je suivais les répétitions (ce qui me permettait de vérifier et retoucher à mesure les scènes livrées aux comédiens). Je cherchais à rendre en français une image, celle de l'heure du basculement de jour à nuit, avec ce quelque chose d'humide montant du sol et évoquant les marécages, ce qui, il me semble, faisait écho aux premiers âges de l'humanité. Je me sentais démuné, avec pour seuls outils des relatives (*à l'heure où... tandis que...*, etc.), j'étais amené à m'étendre, délayer, quand l'image de Marlowe me paraissait si dense, si concentrée, si évocatrice par les sons même, et comme ayant une épaisseur. Comme si, visuellement, l'amas, le groupe de mots, s'inscrivait en deux dimensions, longueur-hauteur (sinon trois : la profondeur) quand moi je devais faire avec une seule.

Ce serait refermer trop vite la question que de dire que je ne suis pas poète. Linéarité sonne un peu pour moi comme « rationalité ». Langue de la raison, du clairement énoncé (une chose après l'autre). Bien sûr beaucoup l'ont embrasée, cette langue. Ne serait-ce qu'en la prenant à son propre jeu (je pense, au pied levé, à Vivant Denon, *Point de lendemain* ou au Laclos des *Liaisons dangereuses*), d'autres en la forçant, en la culbutant. Rimbaud (pour m'en tenir à lui) fait parfois se précipiter, s'entrechoquer, se chevaucher les éléments de la phrase. Et l'image porte encore son bouillonnement, son chaos d'où elle sort.

Mardi 11 novembre

À reverser, pourquoi pas, au dossier de notre actualité, bombar-dante aussi bien qu'explosive, la maxime de Proudhon et de Blanqui : « Dieu, c'est le mal. »

Michel Vernus parle de la *lumière blonde* d'ici. Nous discutons chez lui et il choisit son heure, peu avant le coucher du soleil, pour m'emmener faire un tour à pied. À propos de la ponctuation, elle apparaît, dit-il, dans les textes lus dans les monastères à voix haute, au réfectoire, durant les repas. Affaire de respiration, pouvoir reprendre son souffle. À propos des moines copistes des manuscrits : l'utilisation qu'ils faisaient de la marge pour noter des choses n'ayant parfois rien à voir avec le texte. Par exemple en marge d'un texte pieux – destiné aux malades des hôpitaux dont il fallait autant, sinon plus, soigner l'âme que le corps – une recette pour éviter la chute des cheveux(17).

Mercredi 12 novembre

On entre dans les brumes. Petit coup de tabac venant d'ouest, les feuilles passent à l'horizontale comme de la mitraille.

La passion, la charnelle. On dit « *l'enfer* », soit mais c'est un peu court. On pourrait dire, sans rire, l'ascèse. L'un des théâtres de l'absolue condition d'humain, chair et pensée (laquelle n'est pas « le raisonnable ») mêlés.

L'école du *c'est plus fort que soi*, de la déroute, de la panique inévitable. Gouffres ouverts, possession, jalousie, doutes, image de l'autre, image de soi, inapaisement des sens. L'école de la conscience, du regard sur soi *qui ne peut faire autrement que*, qui se dit fou mais y retourne, sur qui l'on est sans prise. (Regard qui se forge là, et que l'on a peut-être tort de dire inutile puisque impuissant.) L'école du délice, de l'assouvissement mais par nature passager (jamais acquis, encore et encore à rejouer), la petite mort qu'est la jouissance quand l'émotion, le désir de naître, de renaître par l'autre, la nourrit. L'école de l'insupportable altérité : l'autre ne sera jamais soi, aussi grand que soit l'abandon, aussi forte que soit l'étreinte. Le scandale, à ses propres yeux et en regard de l'ordre social, qu'est cette condition d'amante, d'amant, destinée à être, je ne dis pas consommée mais éprouvée, vécue, un point c'est tout, plaisir et douleur vive inclus (payés cash) dans l'instant.

Il faudrait beaucoup affiner, sortir des généralités ci-dessus pour

évoquer ce qui se joue dans l'échange passionnel, dans l'œuvre des corps qui s'offrent l'abandon. À côté de la conscience du temps, et de la mort, le passé aussi est convoqué. L'enfant, et même le bébé que l'on fut prêtent à l'adulte leurs gestes.

Jeudi 13 novembre

« Qu'est-ce que la liberté du pauvre, de l'homme qui a besoin ?... La liberté absolue, sans organisation, n'est donc autre chose que l'abandon absolu des masses désarmées et dépourvues.

... Et qui résiste aux crises, qui en profite, qui rachète à vil prix les établissements péniblement créés par de longs efforts ? Qui gagne par la disette comme par l'abondance ? Qui fait de magnifiques coups de filets dans les plus grands désastres ? Qui s'empare de toutes les positions, de toutes les lignes stratégiques, de toutes les bases d'opération du commerce et de l'industrie ? Qui envahit tout, qui devient maître de tout, sinon la haute spéculation et, en toutes branches, les gros capitaux ? (18) »

Vos phrases datent, Victor Considérant, d'un siècle et demi.

8 heures et plus, lumière jaune venant de la droite, du Belin, et se posant sur une nature ouatée.

Bon signal d'alarme : quand je me fais un discours sur... (la direction qu'on voudrait imposer à un texte, par exemple). Quand la machine raisonneuse, justificatrice entre en action. Et parfois si subtilement qu'il me faut du temps avant de m'en rendre compte.

Toujours est-il que cela vous met au balcon de vous-même. Metteur en scène de quelque chose qu'il faudrait sauver à tout prix. Se battre le flanc pour faire monter la sauce.

« Et que la nouveauté soit mon excuse, si ma plume s'empêtre... » : ces mots de Dante, presque à la fin d'un des chants (le XXV) de *L'Enfer* où, minutieusement, méthodiquement, il s'applique à décrire le châtement incessant imposé à une certaine catégorie de voleurs : leur métamorphose en serpent. Des voleurs et du châtement je fais peu de cas, mais pas de la formule, et surtout de sa résonance qui déborde largement ce passage, qui *dit* l'écriture même.

Vendredi 14 novembre

Des pensées comme : *c'est maintenant que ça commence.*

Heureux l'humain se réveillant avec un *Euh... où en étais-je ?...*
Ah oui, c'est vrai, nulle part au fond, et c'est une très bonne base.

Arriver repartir arriver repartir, *je ne fais que passer*, idiot qui s'en excuse.

**Lundi 12 janvier 2004**

Grange-Cavaroz, après-midi, vers 16 heures, arrivée, le lieu me devient familier. Autoroute venteuse et pluvieuse. Quand doubler un camion devient un accident en puissance.

Plaisir de ce moment, l'installation, lentement, méthodiquement, une façon de traîner, de faire durer, encore habillé du dehors, encore la capuche (pluie oblige) sur la tête, je multiplie les allers retours entre la voiture et la maison.

Arriver peu à peu. Poser telle chose ici, telle chose là, l'écran et le clavier sur la petite table, les provisions là-bas, la valise au pied de l'escalier, les chaussures dans l'entrée. Petit luxe, que permet la voiture, de pouvoir emmener trop d'affaires. Constaté tout à coup (très fugitif, une sorte de pincement) en posant des bouteilles d'eau et de vin au sol près du frigo, que le vide commence à s'emplier. Même peu c'est déjà trop.

L'expression *prendre possession des lieux*, mieux vaut la renverser. Se glisser dans les lieux. Quelque chose du genre *Est-ce que je peux ?...* Nidification par petites touches, sur la pointe des pieds.

Repérer les bruits nouveaux. Évident, cette fois : le vent. Assauts par la fenêtre d'ouest.

Petit retour en arrière, sur la route. Les... comment dire?... cadavres ? charognes ? viandes dépecées ? des bêtes écrasées sur la route et puis réécrasées, écrabouillées, passées et repassées sous les roues des voitures. Steaks pour les pies, corneilles, faucons et buses.

En remontant plus haut le film, peu après le départ, sur une petite route qui rejoint Marolles-sur-Seine, des travaux. Feux provisoires, circulation alternée, attente qui me paraît interminable, deux à trois bonnes minutes ? Pensée : trois minutes pour rien, à laisser passer, à tuer, avant de pouvoir poursuivre. Non, erreur : trois minutes tout aussi objectives, dans le décompte, que d'autres jugées plus actives ou plus intenses, que sais-je...

Mardi 13 janvier

Très petit matin. Le jour, tout autant que moi, a du mal à se déplier. Gueule de déglingué. Le miroir ne fait aucun effort.

Le vent remet ça. Ou n'a-t-il pas cessé de la nuit ? Impression d'une usine tournant à plein régime au dehors. Phares des voitures venant d'Arbois ou d'Ivory, etc. et fonçant sur Bracon.

J'ai raté la neige, celle du début de l'an. Flanc du Poupet et ciel : gris sur gris. Même le vert des prairies a cette fois quelque chose d'éteint, de presque délavé. Aurais-je la neige dans cette quinzaine ? Ne serait-ce qu'un jour, pour me nettoyer l'œil.

Pensée du jour : *Les temps sont durs.*

Les temps sont mûrs ?

Le vent insiste. Vas-y, mon vieux, passe et repasse, je t'écoute. Ça souffle pas, ça gueule. Tu as beau faire, les vaches (encore qu'aucune en vue, mais à défaut, deux chevaux, noir sur vert) ne s'envoleront pas.

Constat (redite, je sais) : le chahut des émotions (tout ce bastringue du dedans) dans ces moments de passage (me retrouver seul), suis toujours à la traîne, d'abord joué et agité par lui, avant de commencer à m'en rendre compte. À chaque fois toujours la même chose : à la traîne. Je dis bien : constat, et non regret ou plainte, du moins maintenant. Avant, alors là oui, je pestais idiot d'être joué par moi.

Le Saint-André vu d'ici ce matin : une longue toiture et, la brume s'en mêlant, émergent des pans de rempart avec, à ses pieds, les broussailles. Découpe sur la grisaille du ciel, laquelle, à 10 heures 10, finit d'absorber le Poupet.

Pensée – pourquoi donc parasite ? !... elle est là, voilà tout – que certaines personnes que je croise jetteront, fût-ce par curiosité (bienveillante ? admettons...) un coup d'œil sur ces lignes, si elles paraissent. Le petit travail (effort) de s'en dégager – de cette pensée, de ces lecteurs repérables – pour tracer un tant soit peu mes lignes à moi. Et non en clin d'œil.

Aperçu de mon auto-censure, de mes auto-pressions, dans ce contexte particulier, il est vrai, mais il n'empêche : la question de la liberté – à regagner à chaque fois – posée, reposée là entièrement.

Midi passé, le ciel a rendu le Poupet.

Programme de la quinzaine, les bonnes intentions du début : mettre à jour, c'est-à-dire sur machine, mes notes encore manuscrites, puis jeter les papiers – panier... – il y en a partout. Me faire une impression de ce texte, de sa courbe. Et « dégraisser », rendre plus nerveux beaucoup de passages pour qu'ils apparaissent, ou bien corbeille... – celle de l'ordinateur, qu'il faut ensuite vider.

Mercredi 14 janvier

Le vent comme l'on dit est tombé, a remballé. Il est vrai qu'il arrive un moment où l'on oublie que ça peut s'arrêter. Coup d'œil au dehors. L'impression que l'on voit mieux avec moins de bruit.

Rue de faubourg, la rue Préval. Elle est noire, la route la blesse, lieu ingrat, rue ingrate, stores d'anciennes boutiques baissés. M'importe peu que l'on me dise esthète si j'affirme que je l'aime. Elle dit son état, se montre, se raconte. Pas encore ravalée.

Les café PMU ont une vie particulière, scandée par les paris de juste avant-départ, puis les courses sur l'écran et leurs arrivées, petits moments de fièvre.

Chronique du vent : il remet ça ce soir.

D. et sa femme, mes hôtes – combien discrets – d'ici. Nous commençons à nous connaître. La clé sur la porte du gîte quand j'arrive, la petite table de travail à sa place dans la grande pièce, deux trois mots à l'occasion ou un petit signe. Cet été ou début d'automne mon fils (qui a baptisé l'endroit *la maison des vaches*), encore en pyjama et

biberon à la main, s'aventurant dans l'étable – la porte d'à côté – quand il entend que D. s'occupe des veaux. Vais frapper chez lui cette fois. Je parle de la taille des fermes, d'un seul tenant, qui m'impressionne tant (certaines sont à Chilly ou Ivory monumentales), alors qu'en Ile-de-France les bâtiments s'ordonnent autour d'une cour. L'aspect pratique dans ses réponses : le climat, la neige, quand on n'avait que la pelle pour la dégager, le temps qu'il aurait fallu pour accéder à l'étable ou aux granges. Tandis que là, tout sous la même toiture, et chaleur se communiquant. Et puis, la nuit, entendre les bêtes, si l'une d'elles est malade. Par contre, en cas d'incendie...

Jeudi 15 janvier

Soleil, course des ombres des nuages sur les arrondis, les rondeurs de la combe.

Le ciel du plateau, cette impression toujours la même, celle que l'on a en désert. Est-ce que le ciel paraît plus proche ? On le dirait. Mais la première chose, en fait, est qu'il s'offre dans une étendue que rien n'arrête, sinon ce qu'on appelle la ligne d'horizon. Et cela fait du bien à l'œil et j'allais dire au sentiment. J'y respire plus large. Comme si l'étendue au-dehors en réouvrait une en soi, peut-être en dégageant la voie entre souffle et tête, allez ! de l'air.

Les dessins, gravures, peintures d'avant la perspective, comme je les aime. C'est ainsi que je voudrais écrire.

Vendredi 16 janvier

Dehors, le jour peu pressé de venir. Dedans, juste deux petites lumières. L'une au-dessus du gaz, l'autre au-dessus de la table (étroite) de travail. Étrange comme je répugne à ce mot *travail* que je poserais ainsi d'emblée, le plus naturellement du monde. Tout à l'heure ou ce soir, oui, je pourrai peut-être dire : travail. Et encore, pas au sens rentable, productif, quantifiable. Au sens « fréquentation des mots », « frottement avec le langage » pour tenter de restituer un poil de vie.

La neige a encore hésité vers sept heures, et puis non, du mouillé.

Reparcourant ces notes, décidément, il eût mieux valu ici être peintre. Quitte à griffonner quelques mots sur les toiles. Ou être poète, à la façon des auteurs de haïkus :

Dans le champ jauni

Somnole

L'épouvantail

—

Sur sa branche

Le faisan change de patte

Nuit longue

—

Brise du soir

L'eau bute sur les pattes

Du héron

ou encore :

Brume du matin

Dans le village aux mille auvents

Rumeur de marché

En en lisant une dizaine, une vingtaine à la suite, suis à chaque fois frappé par ceci : qu'à partir de visions si serrées, si ramassées, se déploie finalement tout un monde dans lequel la frontière intérieur-extérieur est si fine, si poreuse... *Que fait mon voisin / De l'autre côté du mur / Nuit froide* (19).

Du très condensé, de la dynamite sous une apparence d'étales, de paisible. L'un des secrets sans doute de cette forme : elle compose avec le silence.

Monsieur Whistler dit *le travail efface le travail*.

Dans la forme du journal : la frontière entre se dévoiler et ramener sa pomme, sa science, asséner ses leçons au prétexte qu'on est du bon côté de la plume. De toute façon les auto ceci ou cela – biographies, portraits, etc. – sont des ravalements de façades, des conduites que l'on se refait, de la cohérence bricolée après coup. Même en semblant ne pas s'épargner, au fond avoir le beau rôle. Le dernier mot sur soi.

La mode des auteurs à supplément d'âme... Enseignements « ceci ou cela » de pacotille... Comme si la création, par elle-même, n'était pas une école. Mais sans maître ni élève, ni recette. École, par essence, de la liberté. Et que les lecteurs que la spiritualité soi-disant travaillait aillent lire directement les mystiques.

C'est maintenant que je comprends à quel point le sillon de Salins est un monde à lui seul, à la façon des oasis. Il suffit de grimper sur l'une des pentes qui, de toute part, le cerne, et l'on est ailleurs, absolument ailleurs. De Salins on lève les yeux vers... les forts, le Poupet, les hauts de Bracon (où se dressait jadis la première place forte dominant Salins), etc. Les hauteurs ne sont qu'un horizon très haut, dentelé ou bombé. Une façon de border le ciel.

Avant les cloches, pour appeler aux offices, on se servait, paraît-il, de crécelles.

L'église Notre-Dame est devenue salle culturelle tout en gardant dans le chœur des objets religieux à titre maintenant d'œuvres d'art. Le conseil municipal y présente – dans ce chœur servant de tribune – ses vœux et rend compte de son action, nombreuse assistance, qui se retrouve ensuite – au fond, près du porche d'entrée – devant un buffet. Exercice, tout laïque, de démocratie dans un lieu conçu pour le sacré. Mélange des genres qui, là, me plaît, tant il est comme naturellement assumé. Ou bien même plus perçu ?

Par jeu et pour mémoire, petite mise en perspective... « *Par suite d'un usage singulier, bien des respectables habitants de Salins attestaient leur dévotion en refusant d'entrer dans le théâtre établi depuis la révolution. Une société bourgeoise avait pris en location l'église des Jésuites et y avait installé un joli théâtre. Tantôt les jeunes gens y jouaient eux-mêmes, tantôt ils cédaient la place à des acteurs nomades. Dans bien des villes de France l'immoralité profitait de la liberté de la scène, mais ici je n'ai rien vu de choquant, quoique j'aie été un spectateur très assidu. Ce fait grandissait encore mon étonnement de ne pas voir parmi les très nombreux auditeurs les personnes les plus notables et les plus élégantes. Je les interrogeai, et de toutes je reçus la réponse que voici : Nous aimons beaucoup le théâtre, mais nous ne pouvons goûter ce plaisir dans une église profanée (20).* »

Pendant que l'on y est, coup d'œil sur la tenue des spectateurs...
 « *Là régnaient un calme et une amabilité que je n'étais pas habitué à trouver dans les théâtres français.* »

Quoique... (même période et même lieu, sans doute) « *Salins a, depuis la révolution, une salle de spectacle plus jolie qu'on ne devrait l'espérer dans une aussi petite commune : on y jouait le soir de notre arrivée ; l'on devine aisément que nous y courûmes. Pour notre chagrin, il se trouva placé près de nous un de ces hommes incommodes qui vont au spectacle on ne sait pourquoi ; voulant également assujettir à leurs caprices et le talent des acteurs, et la jouissance de ceux qui viennent pour entendre ; applaudissant, désapprouvant, babillant sans cesse ; un de ces faiseurs d'esprit tels qu'on en trouve souvent même dans les parterres et les loges de Paris, qui prétendent que les autres ne doivent avoir ni des oreilles, ni des yeux ; qui décident de tout sans examen ; qui font sans cesse observer tout ce qu'on voit ; qui ne peuvent, en un mot, se réduire au silence ; qui troublent souvent jusqu'aux acteurs, et privent de toute jouissance les personnes qui les entourent* (21). »

Autres spectateurs (mieux vaut dire *usagers*) bruyants cet été : ceux que contrarie le mouvement des intermittents du spectacle. Style on ne peut plus concis, cette fois : « *Amusez-vous et fermez vos gueules !* »

Samedi 17 janvier

Besançon était, ce matin, froidement mouillé.

Retour Grange-Cavaroze. Le cliquetis de l'engin élévateur charriant le fumier.

En écriture, comment rester sur un obstacle, plutôt que brader, résoudre au rabais la difficulté ? Faire arme, faire style de sa faiblesse, de son impuissance à évoquer. De la même façon que, dans une conversation, l'on dit parfois *je n'ai pas de mots pour...* ou *c'est un peu comme si...*, etc. Tenter les chemins, les images de traverse qui se proposent. Façon de se rejoindre pour traverser l'obstacle (et non pas le lever).

Et ne pas oublier qu'une bagarre sur un point qui paraît, à première vue, de détail fait avancer souvent l'ensemble du texte. Verrous

qui sautent.

J'aime à Salins ce petit pont couvert à usage domestique qui, place Aubarède, enjambe La Furieuse pour accéder à une maison. Couloir d'entrée au-dessus de l'eau.

Dimanche 18 janvier

Il neige un peu le jour où je mets ma machine en congé. Ça vaut peut-être mieux. Au risque du banal *c'est encore plus beau qu'espéré*.

Soleil de surcroît et donc aussitôt chants et cris d'oiseaux, enfin, ceux qui ne sont pas partis, ceux qui assurent la permanence. Et question : par vent, et ciel bas, où vont-ils se taire ?

De surcroît aussi, suis reçu ce midi par des amis vivant près d'Ivory, donc sur ce que j'appelle le plateau. Paysage finement ciselé. Le blanc ponctué par le jeu des murets et des arbres solitaires, lesquels – puisque pas de vent – conservent comme en équilibre sur leurs branches un trait bombé (on dirait *gras* en imprimerie) de neige.

Contrepoint, contre-chant (toujours mes mêmes sources, vers 1800) à mes gentilles évocations d'oiseaux : *« Enfin j'ai rencontré un commerce que je n'ai vu nulle part. Le département est passionné pour la chasse aux oiseaux, et pour cette chasse les appelants sont un instrument des plus indispensables. On s'est donc appliqué à Salins à les élever et à les vendre chers aux amateurs. On choisit des pinsons ou des verdiers ; on les tient (quand on ne leur crève pas les yeux) plusieurs semaines dans une obscurité complète, puis on les porte subitement au grand soleil et on les prive ainsi subitement de la vue. Un appelant bien dressé atteint le prix de sept francs (21). »*

Lundi 19 janvier

Tout en demi-teinte ce matin, la combe tachetée, traces de neige, et soleil qui, entre deux nuages, allume le Poupet poivre et sel.

Juron. La machine a sauté, *l'application "Microsoft Word" a quitté inopinément, car une erreur*, etc. Et, bien sûr, presque toujours au moment où, pris dans mes phrases, j'omets d'accomplir le dégoûtant

petit geste *sauvegarde*. La revanche de ceux qui écrivent à la main.

Je renonce cette fois à reconstituer de mémoire. Pourtant bon exercice. Mais qui a toujours quelque chose d'une resucée. C'est la forme, le ton qui importe, et cela se joue à la virgule près.

Alors juste en traces, en pointillé : Il était question d'une conversation, samedi à Besançon, avec Jacques Moulin, poète. Lui, disant combien est désirable la narration, le fait de pouvoir s'ébattre dans quelque chose de plus large, offrir aux mots un champ plus large. Moi, toujours partagé entre la parole sans support (Flaubert dit : « *un livre pour rien, qui ne tiendrait que par le style...* ») et ce que j'appelle *l'humilité du récit*.

La narration conduit de là à là, elle installe du temps, elle prend en charge, par ses images et par sa construction même, une partie du propos. Elle impose de la contrainte (parfois sentiment de limite) dont naît l'écriture même.

Bien sûr que la trame choisie n'est pas la première qui tombe sous la main. En fait, je ne la choisis pas, c'est l'inverse. Elle fait son chemin, elle émerge, finit par s'imposer.

Mardi 20 janvier

La neige s'y est mise plus sérieusement hier, à la tombée du jour. En profiter, et vite. Elle tourne déjà en eau. *Ça y est, t'as vu ?... Bon, on remballé*. La combe est blanche sous ciel couvert.

S'il fallait dire quelque chose de ce blanc, eh bien, ce serait encore une fois par contraste. En m'attachant aux traces, allant du gris au noir, qui le ponctuent et dessinent, esquissent des horizontales, verticales, courbes, taches, griffures : routes, chemins, poteaux téléphoniques, pylônes électriques, arbres isolés ou rideaux d'arbres, etc. Ma préférence allant, sans discussion possible, vers les clôtures qui se réduisent à un alignement régulier de fins petits bâtons (les piquets). Amers en rang d'oignon.

Mais le plus drôle (de l'art de ne jamais s'ennuyer) est que je m'étais promis aujourd'hui de remplir des blancs plus haut dans ce texte, d'aller voir ce qu'il y aurait encore à tirer de mes notes

manuscrites concernant ma première semaine, un peu plus haut là-bas, au fort Saint-André, durant ce qu'on appela la canicule. De toute façon, je suis tranquille, j'arrive rarement à me relire. Ce ne sont pas des lettres, plutôt des signes-panique qui font penser à un tracé d'électrocardiogramme. Il n'en demeure pas moins que tenter aujourd'hui de replonger dans ces journées où, même à l'abri de murs épais, pas un souffle d'air frais n'entrait dans la chambre...

Fonte, suite du feuilleton, midi, forêt des Moidons : averse sous les sapins, la neige pisse à grosses gouttes. Avec, de temps à autre, d'une branche ploquant trop, un petit pfruit ! de poudre blanche, comme éclaterait un obus de noces.

Étrange, l'expression « *a trouvé la mort* ». Fait penser à quelque chose comme « *Tiens donc, tu étais là ? !...* »

R6, ceci encore à en dire, ou redire (?) : l'ai évoqué comme l'entendant remuer, grouiller derrière une porte encore close. Logiquement, l'image suivante devrait être celle de la clé à trouver pour l'ouvrir. Mais non, pas besoin de clé. Ou disons que là n'est pas la question. L'image qui me vient maintenant est celle de me laisser gagner par la vie qu'il y a derrière la porte, jusqu'à être pris d'un sautillerment, d'un pas de danse. Et alors la pousser tout en dansant pour que ne s'arrête pas, ne se fige pas ce grouillement.

Mercredi 21 janvier

Neige, le trop-plein a fondu, le reste s'installe dans le décor. Aujourd'hui il faudrait parler des nuances du blanc, selon l'épaisseur du tapis et selon la lumière, l'éclairage. Noter en face – et pourtant sur flanc sud – une longue tache de résistance : le champ de La Pelouse.

Ne sais pas pourquoi je me dis cela au juste : tout texte qui ne se réfléchit, ne se reflète pas, qui ne porte pas, dans sa forme, sa propre genèse, son propre processus de naissance, il y manque quelque chose, et quelque chose d'essentiel. Que l'on veuille bien m'expliquer cela.

Monsieur Max Buchon, vous auriez grogné à la lecture de cette sorte de journal d'esthète que je suis venu pondre sur vos terres. Votre nouvelle, *Le Matachin*, qui a Salins pour cadre, est, dites-vous, le résultat de mes recherches de l'art des pauvres gens. Sachez que de nos jours un tel étiquetage résonne de façon inquiétante. Ainsi une éditrice à qui je parlais, à sa demande, des ateliers d'écriture que je menais dans des quartiers dits « difficiles » m'a demandé : « *Ne croyez-vous pas que c'est une goutte d'eau, goutte d'espoir que vous leur versez avant que soit rabattu sur eux le couvercle ?* » Sous-entendu : eux, condamnés d'avance, et moi le quasi-sadique... Sous-entendu aussi : d'un côté une élite, de l'autre le troupeau.

N'en déduisez pas, Max Buchon, que je croie à une quelconque éducation par l'art. C'est faire peu de cas de celui-ci, à moins qu'on l'ait réduit à une potion pédagogique. C'est d'ailleurs pourquoi je préfère le mot *création* à celui *d'art*. Hors de tout folklore social ou littéraire (comme par exemple l'idée de petit génie méconnu), je vous jure avoir vu naître dans ces ateliers des phrases, des lignes témoignant d'un *sens de la création* qui laisserait songeurs – s'ils pouvaient l'être encore – beaucoup de fabricants de produits édités. Je vous assure aussi que la création, si elle ne s'apprend pas, par contre se partage, et prend vie – prend feu – d'elle-même sans cesse.

Qualifiez-moi, qui sait, de plus idéaliste que vous, même de rêveur, mais reconnaissez que ce rêve-là est de la même étoffe que celle qui fait oser créer. Et qu'il est non seulement vérifiable, mais vital.

Quand dans une classe, écartant (balayant) toute notion de progrès, d'évaluation, de rentabilisation pédagogique, et de sujet imposé, je propose à des élèves, comme un jeu mais sérieux, de tenter d'écrire, ce n'est plus à l'élève que je m'adresse mais à l'individu, à l'être, ce dont eux-mêmes témoignent par leur façon de se prêter au jeu, leurs empoignades avec la feuille, leurs ratures, leurs audaces et leur plaisir à voir naître, surgir en mots quelque chose qu'ils portaient sans le savoir encore.

Dans le fatras d'adultes croisés dans mon enfance, je ne me souviens que des *gouttes d'eau*.

Jeudi 22 janvier

À ma connaissance, personne n'a jamais dressé une carte de la circulation des vents dans les villes. Comment, selon sa direction, il s'engouffre dans telle rue, tourne en rond sur telle place, épargne cette ruelle, etc. Ce matin vers huit heures, esquisse d'essai de petite bise dans Besançon où, de la rue Proudhon m'en vais rejoindre ma voiture du côté de la porte Rivotte pour regagner Salins. À froid égal, celui des villes (pierres obligent je suppose, et humidité) est beaucoup moins agréable.

En fin de matinée, M. me fait l'honneur d'une visite à l'impromptu. C'est souvent à la fin que les portes s'ouvrent ou sont poussées. Échange bâtons rompus, enchaînements par associations, rebonds, glissements. Une façon de se dire, se dévoiler à l'autre, en vrac, en offrant dans le feu des paroles nombreuses facettes de soi. M., parlant des gens qui s'agrippent à un rôle, à une image d'eux ou à un bout de pouvoir que leur confèrent une fonction : *des gens qui veulent ressembler à leur photo.*

Après-midi, promenade avec R., petit tour dans sa forêt (il en est le garde) un peu plus loin là-haut, sur la droite, quand on va vers Arbois. Oiseaux, service d'hiver, strict minimum, chant d'un bouvreuil, autant dire plainte. Pas visible, dommage, c'eût été une minuscule tache orangée perchée (blottie ? transie ?) sur un rameau.

Et à propos d'oiseaux, croisant nos observations : un couple de milans noirs tournait bien au printemps au-dessus de la combe. Et pas rêvé non plus, le busard surpris, il y a quelques jours, à l'orée de la forêt des Moidons, côté Ivory.

Promenade (suite) un grand classique : neige craquant sous les semelles, nous referons en mars la même boucle et, tapissant alors le bord du chemin, des scilles bleus, plus loin roses de Noël sauvages, petites fleurs jaunes de la ficaire et violettes blanches, lesquelles ne sentent pas, cette butte sur la gauche est un tumulus, il a été fouillé, le vent chante davantage dans les sapins, bruit d'eau, de vagues, que dans les branches des feuillus, un chevreuil a frotté la mousse de ses bois contre un jeune arbre, on ne touche pas au lierre agrippé aux

trons, sinon la partie qu'il recouvrait, plus sèche, s'abîme à l'air, du chèvrefeuille sauvage enlace et s'incruste en spirale sur de jeunes pousses, futurs bâtons, déjà tout sculptés, pour marcheurs, je croyais que le pic épeiche ne mitraillait qu'en surface, or il peut faire des trous profonds, mais seulement dans un bois malade, si bien qu'il marque à sa manière les arbres à couper avant que, atteints de la souche à la cime, ils ne soient plus bons qu'au chauffage, mon guide s'attarde dans des parcelles, ici promettent de jeune érables sycomores, là-bas on a prélevé l'an dernier un beau hêtre, nous suivons un moment le chemin de la messe, qui de Grange-Perrey mène à l'église d'Ivory, puis repiquons sur la droite pour rejoindre la voiture, il est facile, par neige ou non, de se perdre en forêt.

Au retour avons surpris à la lisière en bord de route l'un de ces pic épeiche, et décidément toujours le même étonnement. C'est, j'allais dire, gonflé de porter un tel habit, avec de tels dessins et contrastes des tons. Quelque chose d'un costume de carnaval. Et, soit dit en passant, en roulant, dans le genre beaucoup plus bigarré, voir le chardonneret qui, lui, a tout d'un piaf éclaboussé fraîchement – comme du matin – de tons criards.

Vendredi 23 janvier 2004

Je décrète ce jour le dernier de mon devoir de vacances. Je reviendrai une huitaine en mars durant laquelle je continuerai le ménage dans ces notes, comme on éclaircit un massif.

Grand progrès pour moi que de m'entendre si tôt me dire *j'aurai regret d'ici*. Regret de ces bouts de vies parallèles. Il me semble n'avoir jamais évoqué ces petits moments de bonheur – petits rires intérieurs – qui vous saisissent parfois du seul fait d'être là pour rien, sinon tenter d'y être. Les heures cadeaux.

Temps radieux. Coup de blanc remis ce matin, presque en catimini, avant que le jour se lève. Et maintenant soleil. Mais de Salins s'élève un lac de brume.

Salins où je me suis invité et autour duquel je n'ai fait finalement que tourner. J'aurais mauvaise grâce à me le reprocher tant cela res-

semble à mes tentatives d'écriture, tourner autour, avancer, reculer, et faire, si possible, de ce pas de deux, de ce pas de danse, le rythme même du texte. Tirer par-ci par-là un marron encore tiède du feu. Les mots trop assénés me font mal à la tête, mal à la page, mal aux mots même.

Trouvant un peu lyriques ces lignes, suivaient deux paragraphes, mais finalement guère plus sobres et où je risquais de me répéter. L'un sur le travail, le tâtonnement en aveugle, les psalmodies (quasi-radotages) à mi-voix d'une phrase qui ne donne pas encore son plein, la débauche d'heures parfois sur quelques mots pour donner vie à une image ou une situation nées du vécu ou de la grande cuisine – tout aussi réelle – de l'imaginaire. L'autre sur le langage considéré non pas comme un instrument à notre service mais comme un creuset dans lequel tout à la fois on l'accouche et il nous accouche.

Demeure une question idiote que je tiens à poser : Qu'est-ce qui me fait dire, en cours de travail, à propos d'un passage, *Voilà, c'est à peu près cela, c'est à peu près juste...* ? Un peu comme si le texte final – celui-là même qui est en train de se faire – était déposé dans je ne sais quel coffre et que, sans y avoir accès, je pouvais cependant m'en référer.

Dehors, pendant ce temps, jeu du brouillard et du soleil, *pousse-toi de là que je m'y mette*. Sur deux heures écoulées, match nul. D'ailleurs non, pas un match, plutôt un numéro de duettistes.



NOTES

1. J.-M. Lequinio, *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*, 15 Frimaire an IX (1801).
- J'ai pris connaissance de ce texte – ainsi que du manuscrit de M. de Salis mentionné en note 2, et de la nouvelle « Le Matachin » de Max Buchon mentionné en note 4 – qu'en toute fin de résidence. Les citations que j'en fait, à titre de mise en perspective dans le temps et de regards croisés, ont donc été glissées lors du re-travail de mon texte.
2. M. de Salis, *Le Jura français*, 1801. Traduit de l'allemand par Éd. Toubin.
3. Lequinio, *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*.
4. « Le Matachin », nouvelle constituant avec « Le gouffre gourmand » le recueil intitulé *En Province, scènes franc-comtoises*, de Max Buchon. Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, 1858. Réédité en 2005 aux Éditions du Belvédère sous le titre *Scènes de la vie comtoise*.
5. Vincent Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*, traduit du néerlandais par Louis Roëdlant.
6. Lequinio, *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*.
7. Franz Kafka, *Journal*, traduction Marthe Robert.
8. Lequinio, *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*.
9. Jane Sautière, *Fragmentation d'un lieu commun*, (collection Minimales), Éd. Verticales.
10. Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*. Introduction, traduction et chronologie par J.-J. Mayoux.
11. M. de Salis, *Le Jura français*.
12. Poème de Seghers chanté par Ferré.
13. Franz Kafka, *Journal*.
14. M. de Salis, *Le Jura français*.
15. Arthur Rimbaud, *Les Poètes de sept ans*.
16. Lequinio, *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*.
17. Michel Vernus, historien, s'intéresse, entre autres domaines, à la question de la lecture (son livre : *Histoire d'une pratique ordinaire : la lecture en France*).
18. Victor Considérant.
19. Yosa Buson, poèmes extraits des recueils *Été* et *Automne*, traduction Koumiko Muraoka et Fouad El-Etr, Éd. La Délirante.
20. M. de Salis, *Le Jura français*.
21. Lequinio, *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*.

Ce deuxième numéro de *Verrières 2^e série*, paru au mois de septembre 2005, a été achevé d'imprimer par l'imprimerie du Lion, à Châtenois-les-Forges

Conception graphique & maquette : Paul Royer,
123, Grande-Rue, 25000 Besançon - 03 81 83 43 61 - paulroyer@wanadoo.fr

Directeur de la publication :
Dominique Bondu

Rédaction, rewriting :
Julie Caré

Verrières remercie tout particulièrement chacun des auteurs
et photographes ayant contribué à ce numéro.
Photographies de ce numéro : © tous droits réservés.

Verrières est une publication
du Centre régional du Livre de Franche-Comté :
2, avenue A. Gaulard (angle rue Rivotte et place des Jacobins),
25000 Besançon

Téléphone : 03 81 82 04 40

Télécopie : 03 81 83 24 82

Mél : crlfc@wanadoo.fr

Site Internet : <http://crlfranchecomte.fr>

Directeur : Dominique Bondu
Chargés de mission : Géraldine Faivre, Christophe Fourvel, Catherine Pollet
Secrétariat : Janine Grillier

Président : François Migeot
Conseil d'administration : Judith Alvarado-Migeot, Bruno Berchoud, Jean-Luc Besson,
Anne-Marie Carlier (trésorière), Françoise Chambefort, Lucile Carbagnati, Evelyne Geny
(vice-présidente), Olivier Greusard (vice-président), Daniel Legrand, Alain Jean-André,
Yann Richard (secrétaire), Philippe Thieffaine.

© Tous droits réservés, 2005, Centre régional du Livre de Franche-Comté, *Verrières*,
les auteurs, les photographes.

© Les éditeurs mentionnés pour les différentes citations.

Dépôt légal : troisième trimestre 2005
I.S.B.N. : 2-913474-19-5
I.S.S.N. : 0183-1267

Centre Régional du Livre
FRANCHE-COMTÉ



Conseil régional
de Franche-Comté

